U d'/of OTTAWA
39003003482964

Théâtre complet

TOME II

DU MÊME AUTEUR

(Même Librairie)

THÉATRE COMPLET (3 volumes) :

TOME I. — *Sardanapale. L'Enfant Prodigue, Michel Pauper, L'Enlèvement*	3.50
TOME II. — *Les Corbeaux, La Parisienne*	3.50
TOME III. — *Les Honnêtes Femmes, La Navette, Le Départ*	3.50
SOUVENIRS D'UN AUTEUR DRAMATIQUE, un gros volume in-16 jésus, vélin fort, *éd. princeps* . . .	5 »

Tous droits de reproduction réservés,
même pour la Suède et la Norvège.

HENRY BECQUE

JUIN 21 1973

Les Corbeaux

La Parisienne

Nouvelle édition

AVEC UNE PRÉFACE DE JEAN JULLIEN

Troisième édition

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS
ÉDITIONS DE LA PLUME
31, RUE BONAPARTE, 31

MCMII

BIBLIOTHECA

COLLECTION
MORISSET LIBRARY / BIBLIOTHÈQUE MORISSET
UNIVERSITY OF OTTAWA / UNIVERSITÉ D'OTTAWA
OTTAWA, ONTARIO K1N 9A5

PQ
2193
.B4A19
1849
v.2

HENRY BECQUE

d'après une photographie.

Si l'on avait quelque souci de prouver à ses détracteurs que l'œuvre d'Henry Becque reste vivante, la publication de cette nouvelle édition suffirait. Mais, ce serait l'amoindrir que de le soustraire au dénigrement de certains ; et l'on ne peut que s'enquérir ici, de la place réservée à Becque, au-dessus de nos éphémères gloires de théâtre.

Il est déjà lointain, le jour où l'auteur des Corbeaux *et de* la Parisienne *mourait, pauvre, abandonné, avec au cœur la suprême douleur de laisser l'œuvre inachevée. La fin de cette vie d'artiste, empoisonnée par une lutte fastidieuse contre les hommes de métier, fut saluée par la pitié narquoise des gens de théâtre. Ils crurent en avoir fini pour toujours avec lui. Et voilà qu'avec les années, plus l'homme s'éloigne de nous plus son œuvre grandit.*

Ame simple et droite, en un monde où la simplicité et la droiture font également défaut, Becque s'étonnait

de découvrir à chaque pas la trame de quelque intrigue ourdie par de bas intérêts, s'affectait des roueries et de la duplicité, s'indignait des faux-fuyants et des subterfuges et conservait de ces procédés une amertume profonde. Il ne parvenait pas à s'expliquer, — quoiqu'il fût d'esprit vif, pénétrant et particulièrement intuitif, — qu'on ne reçût pas ses pièces à bras ouverts, comme celles du premier vaudevilliste venu. Dans son inconscience de génie, Becque ne s'apercevait pas qu'avec lui une idée nouvelle entrait au théâtre et qu'il intronisait la vérité vivante, en sa splendide nudité, dans le temple séculaire du mensonge.

Pour lui, il s'agissait simplement de placer une pièce; et, par son insistance à vouloir être joué sur les premières scènes, il ouvrait fièrement la voie à la rénovation théâtrale.

Becque a écrit quelque part : « Je n'ai jamais eu, je dois le dire, de fonds de magasin. Je ne sais pas ce que c'est que de prendre des notes ou d'écrire des scénario. Je fais une pièce, — qu'on me passe la comparaison, — comme on fait une femme, en ne voyant plus qu'elle. » On ne saurait afficher plus de dédain pour les principes absolus, lois fondamentales, règles immuables et autres conceptions scolastiques par lesquels, depuis Aristote, les professeurs d'art dramatique cherchent à entraver l'élan de la pensée. Et, les secrets de métier dont seuls certains auteurs sont détenteurs, les traditions que la gent cabotine se transmet de génération en génération, sont-ils assez stigmatisés en cette phrase du maître : « Une seule vérité paraît définitive : il n'y a pas de mesure pour le talent, il n'y a pas de conven-

ion que l'originalité ne détruise et ne remplace. »
Puis, il ajoutait dans son très sincère éclectisme :
Toutes les formes d'art ont leur prix et le droit de
manifester. » *Également ennemi des théories et des*
les, il ne voulut être ni le bon faiseur, ni le suiveur
ubile, il écrivit ce qu'il sentait, comme il le sentait ;
, son génie, servi par l'acuité et la justesse de ses
bservations, fit vivre sur la scène des êtres humains.
Artiste, il l'était superbement par ses emballements
et son dilettantisme, par ses dédains et ses haines,
par sa joie créatrice et son amour de l'œuvre, par sa
vie ; mais il était plus encore. Il avait ce luxe pour un
artiste, d'être un homme de cœur. « *J'aime, dit-il, les*
innocents, les dépourvus, les accablés, ceux qui se
débattent contre la force de toutes les tyrannies... On
aurait pu constater dans mes ouvrages des préoccupa-
tions de réforme et de justice sociales, étrangères à
ce théâtre. Lorsque j'ai écrit Michel Pauper, *j'ai*
emblé autour d'une intrigue romanesque tout ce
le socialisme d'alors comportait de revendica-
ns... Il y a chez moi un révolutionnaire sentimen-
. » *Aussi, était-ce de sa vie même qu'il faisait*
vivre et palpiter ses personnages.
Avec ses qualités maîtresses d'esprit et de cœur, il
vint au théâtre à la fin d'une période glorieuse pour
les hommes de métier. Les successeurs de Scribe :
Augier, Dumas, Sardou étaient vers leur déclin, mais
ni directeurs, ni comédiens, ni critiques ne voulaient
y croire. Les essais des maîtres réalistes Balzac,
Flaubert, Goncourt, Zola, soit qu'ils aient voulu faire
trop de concessions aux gens de métier, soit qu'ils

aient montré une intransigeance trop étroite, n'avaient guère réussi ; et l'idée sociale n'avait pas encore entrepris la conquête de la scène. Le théâtre vivait sur le vieux fonds des intrigues d'amour et, entre le vaudeville de plus en plus grossier et le mélodrame de plus en plus absurde, on n'y tolérait qu'un genre pédant et poncif s'accommodant de l'existence précaire d'êtres sans consistance.

Entre les ronronnements des vieux et les tâtonnements des jeunes, Becque donna la note juste. « J'ai l'horreur des pièces à thèses, disait-il, je ne suis pas un penseur... je n'ai jamais songé à retaper ces deux vieilles loques de l'art dramatique : le divorce et les enfants naturels... Je n'ai jamais eu de goût pour les assassins, les hystériques, les alcooliques, pour les martyrs de l'hérédité et les victimes de l'évolution. Je le répète, je ne suis pas un penseur et les scélerats scientifiques ont bien de la peine à m'intéresser. » Le terrain une fois ainsi déblayé il édifia son œuvre.

Les professeurs d'art dramatique ne manqueront certainement pas de le cataloguer dans telle ou telle école ; il ne relève d'aucune. Il n'a point fait de système, c'était assez de réaliser le théâtre vrai et de préparer la scène à l'idée sociale. Becque écrivit ses pièces sans se soucier des formules, se préoccupant seulement d'être sincère et ne voulant ni la photographie, ni la déformation, mais la vie.

C'est ainsi qu'il parvint à équilibrer, dans une forme définitive la vérité des caractères avec celle de l'action et celle de l'idée, la vérité objective avec la vérité psychologique. A côté des fantoches boursouflés

des grands faiseurs, ses personnages détonnent car il vivent de chair et d'âme; ils n'argumentent pas, ils agissent. Prenez ceux des Corbeaux, *et admirez avec quelle puissance sans tirade, dissertation, plaidoirie ou sermon, l'idée émane de leur seul jeu, et pénètre le spectateur. Voyez-les dans* la Parisienne, *l'être lui-même, souffre, palpite devant vous, il n'est point le jouet d'une combinaison de théâtre dont l'effet arbitraire dupe votre émotion. Et, dans cette action simple, si l'on peut dire agissante, où se développent en saisissante vérité les caractères pris au vif de l'individu, pas un des mots, évocateurs précis des états d'âme, qui ne soit mot de nature en parfaite situation.*

Becque ne s'est pas contenté, comme certains de ses devanciers, de reproduire fidèlement la nature; l'art qui ne s'apprend pas, l'art qui engendre la beauté, l'art est avant tout créateur. Becque à créé la vie vraie au théâtre, voué jusque-là à la complexité et au grossissement. Et ainsi, il nous a indiqué une source nouvelle de dramatique et de comique, de joie, d'émotion et de beauté.

Il faut se reporter à l'époque où furent représentées ses premières pièces pour se rendre compte de tout ce qu'une révolution si simple et si naturelle comportait d'audace. Mettre en scène de l'humanité vraie, apprendre à l'homme à se connaître, à s'améliorer, lui apporter des vérités solides en un spectacle substantiel, allons donc! Les maîtres n'eurent pas assez d'épigrammes contre le pauvre Becque, et les princes de la critique de pavés assez lourds; la gent théâtrale en pouffait, ses interprètes le trahissaient et le public, toujours

prêt à railler les novateurs et à bafouer la beauté pure, ne s'en privait pas. Il répondit aux épigrammes, renvoya les pavés, essaya d'ouvrir l'intelligence des comédiens et perdit son temps à vouloir convaincre les uns et les autres.

On peut dire que sa persévérance et sa ténacité, que ne lassaient, ni les démarches vaines, ni les sollicitations pénibles, ni les rebuffades blessantes furent à la hauteur de son œuvre. Grâce à ce courage et à sa volonté de rester artiste, toujours et quand même; grâce à ses chagrins, à ses rancœurs, à ses misères, Becque a frayé la voie aux auteurs nouveaux qui passent aujourd'hui victorieux par la brèche qu'il a si douloureusement ouverte. Ils l'ont d'ailleurs oublié!

Bien mince semblera l'œuvre de Becque à côté du bagage considérable des grands fabricants, son effort d'art fut énorme; et, quand tant de gloires éphémères seront tombées dans l'oubli, l'histoire le montrera comme un des plus puissants et des plus fiers rénovateurs de notre théâtre moderne.

JEAN JULLIEN.

A ÉDOUARD THIERRY

Reconnaissance.

LES CORBEAUX

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, à la Comédie-Française
le 14 septembre 1882.

Reprise sur le Théatre national de l'Odéon,
le 3 novembre 1897.

PERSONNAGES

	Comédie Française	Odéon
VIGNERON, fabricant.....	MM. Barré.	Cornaglia.
TEISSIER, ancien escompteur, associé de Vigneron.....	Thiron	Decori.
BOURDON, notaire.....	Febvre.	Albert Lam
MERCKENS, professeur de musique.....	Coquelin cadet	Prince.
LEFORT, architecte	Martel.	Coste.
DUPUIS, tapissier.....	.....	Darras.
GASTON, fils des Vigneron...	De Feraudy.	Garbagny.
AUGUSTE.....	Roger.	Taldy.
Un Médecin.....	Richard.	Céalis.
GEORGES DE SAINT-GENIS. LENORMAND ..... LE GÉNÉRAL FROMENTIN.	Personnages muets.	
MADAME VIGNERON	Mmes P. Granger.	Grumbach.
MADAME DE SAINT-GENIS.	Lloyd.	Marcya.
MARIE....	B. Baretta	Mylo d'Arc
BLANCHE filles des Vigneron	Reichemberg.	Maufroy.
JUDITH	Martin.	O. de Fehl
ROSALIE.....	Amel.	Dehon.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

Les Corbeaux

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon. — Décoration brillante, gros luxe. — Au fond, trois portes à deux battants ; portes latérales à deux battants également. — A droite, au premier plan, en scène, un piano. — Au premier plan, à gauche, contre le mur, un meuble-secrétaire. — Après le meuble-secrétaire, une cheminée. — En scène, au second plan, sur la droite, une table ; à gauche, en scène également, au premier plan, un canapé. — Meubles divers, glaces, fleurs, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

VIGNERON, MADAME VIGNERON, MARIE, BLANCHE, JUDITH, puis AUGUSTE, puis GASTON.

Au lever du rideau, Vigneron, étendu sur le canapé, en robe de chambre et un journal entre les mains, sommeille. — Marie, assise auprès de lui, travaille à l'aiguille. — Judith est au piano, Blanche à la table où elle écrit.

MADAME VIGNERON

Ferme ton piano, ma Judith, ton père dort. (Allant à la table.) Blanche ?

BLANCHE

Maman ?

MADAME VIGNERON

Est-ce fini ?

BLANCHE

Dans une minute.

MADAME VIGNERON

As-tu fait le compte de ton côté ? Combien de personnes serons-nous à table ?

BLANCHE

Seize personnes.

MADAME VIGNERON

C'est bien cela.

Elle va prendre une chaise et revient s'asseoir près de Blanche.

BLANCHE

Crois-tu que le dîner sera meilleur parce que nous aurons mis le menu sur les assiettes ?

MADAME VIGNERON

Il ne sera pas *plus mauvais* au moins.

BLANCHE

Quel drôle d'usage ? Mais es-tu bien sûre que ce soit l'usage ?

MADAME VIGNERON

Sûre et certaine. Je l'ai lu dans la *Cuisinière bourgeoise*.

BLANCHE

Veux-tu que nous arrêtions les places ensemble ?

MADAME VIGNERON

Récapitulons d'abord. Mme de Saint-Genis ?

BLANCHE

C'est fait.

MADAME VIGNERON

Son fils ?

BLANCHE

Tu penses bien, maman, que je ne l'ai pas oublié.

MADAME VIGNERON

L'abbé Mouton ?

BLANCHE

Mon cher abbé ! J'aurai reçu tous les sacrements de sa main, le baptême, la communion... et le mariage.

MADAME VIGNERON

Si tu bavardes à chaque nom nous n'aurons pas fini la semaine prochaine. M. Teissier ?

BLANCHE

Le voici, M. Teissier ; je me serais bien privée de sa présence.

VIGNERON, se réveillant.

Qu'est-ce que j'ai entendu là ? C'est Mademoiselle Blanche qui parle chez moi à la première personne ?

BLANCHE

Mon Dieu, oui, papa, c'est la petite Blanche.

VIGNERON

Et peut-on savoir ce que M. Teissier vous a fait, mademoiselle ?

BLANCHE

A moi ? Rien ! Il est vieux, laid, grossier, avare ; il regarde toujours en dessous, cela seulement suffirait pour que je souffre de me trouver avec lui.

VIGNERON

Très bien ! Parfait ! Je vais arranger cette affaire-là ! Madame Vigneron, tu feras enlever le couvert de cette petite fille et elle dînera dans sa chambre.

BLANCHE

Ajoute tout de suite qu'on signera le contrat sans moi.

VIGNERON

Si tu dis un mot de plus, je ne te marie pas. Ah !

Pause.

MARIE, après s'être levée.

Ecoute-moi un peu, mon cher père, et réponds-moi sérieusement, ce que tu ne fais jamais, quand on te parle de ta santé. Comment te sens-tu ?

VIGNERON

Pas mal.

MARIE

Tu es bien rouge cependant.

VIGNERON

Je suis rouge ! Ça se passera au grand air.

MARIE

Si tes étourdissements te reprenaient, il faudrait faire venir un médecin.

VIGNERON

Un médecin ! Tu veux donc ma mort ?

MARIE

Comme tu plaisantes et que tu sais que tu me fais de la peine, n'en parlons plus.

Elle le quitte, il la rattrape par le bas de sa robe et la ramène dans ses bras.

VIGNERON

On l'aime donc bien, son gros papa Vigneron ?

MARIE

Oui, je t'aime beaucoup, beaucoup, beaucoup... mais tu ne fais rien de ce que je voudrais et de ce que tu devrais faire. Travailler moins d'abord, jouir un peu de ta fortune et te soigner quand tu es malade.

VIGNERON

Mais je ne suis pas malade, mon enfant. Je sais ce que j'ai, un peu de fatigue et le sang à la tête, ce qui m'arrive tous les ans, à pareille époque, quand j'ai clos mon inventaire. L'inventaire de la maison Teissier, Vigneron et Cie ! Sais-tu ce qu'on nous en a offert, à Teissier et à moi, de notre fabrique, pas plus tard qu'il y a huit jours ! Six cent mille francs !

MARIE

Eh bien ! il fallait la vendre.

VIGNERON

Je la vendrai, dans dix ans, un million, et d'ici là elle en aura rapporté autant.

MARIE

Quel âge auras-tu alors ?

VIGNERON

Quel âge j'aurai ? Dans dix ans ? J'aurai l'âge de mes petits-enfants et nous ferons de bonnes parties ensemble. (Auguste entre.) Que voulez-vous, Auguste ?

AUGUSTE

C'est l'architecte de monsieur qui désirerait lui dire un mot.

VIGNERON

Répondez à M. Lefort que, s'il a besoin de me parler, il aille me voir à la fabrique.

AUGUSTE

Il en vient, monsieur.

VIGNERON

Qu'il y retourne. Ici je suis chez moi, avec ma femme et mes enfants, je ne me dérange pas pour recevoir mes entrepreneurs. (Auguste sort.) Laisse-moi me lever.

Marie s'éloigne ; Vigneron se lève avec effort ; il est pris d'un demi-étourdissement et fait quelques pas mal assurés.

MARIE, revenant à lui.

Pourquoi ne veux-tu pas voir un médecin ?

VIGNERON

Ce n'est donc pas fini ?

MARIE

Non, ce n'est pas fini. Tu as beau dire, tu n'es pas bien et je suis inquiète. Soigne-toi, fais quelque chose, un petit régime pendant huit jours te rétablirait peut être entièrement.

VIGNERON

Finaude ! je t'entends bien, avec ton petit régime ! Je mange trop, n'est-ce pas ? Allons, parle franchement, je ne t'en voudrai pas. Je mange trop. Que veux-tu, fillette ? Je n'ai pas toujours eu une table pleine et de bonnes choses à profusion. Demande à ta mère, elle te dira que dans les commencements de notre ménage je me suis couché plus d'une fois sans souper. Je me rattrape. C'est bête, c'est vilain, ça me fait mal, mais je ne sais pas résister. (Quittant Marie.) Et puis je crois que j'ai tort de lire le *Siècle* après mon déjeuner, ça alourdit mes digestions (Il froisse le journal et en remontant la scène le jette sur le canapé ; ses regards se portent sur Judith ; celle-ci, assise au piano, le dos tourné, paraît réfléchir profondément ; il va à elle à petits pas et lui crie à l'oreille.) Judith !

JUDITH

Oh ! mon père, je n'aime pas ces plaisanteries-là, tu le sais bien.

VIGNERON

Ne vous fâchez pas, mademoiselle, on ne le fera plus. Judith, raconte-moi un peu ce qui se passe... dans la lune.

JUDITH

Moque-toi de moi maintenant.

VIGNERON

Où prends-tu que je me moque de toi ? J'ai une fille, qui s'appelle Judith. Est-elle ici ? Est-elle ailleurs ? Comment le saurais-je ? On ne l'entend jamais.

JUDITH

Je n'ai rien à dire.

VIGNERON

On parle tout de même.

JUDITH

Quel plaisir trouves-tu à me taquiner toujours sur ce chapitre ? Je vous vois, je vous écoute, je vous aime, et je suis heureuse.

VIGNERON

Es-tu heureuse ?

JUDITH

Absolument.

VIGNERON

Alors, ma fille, tu as raison et c'est moi qui ai tort. Veux-tu m'embrasser ?

JUDITH, se levant.

Si je veux t'embrasser ? Cent fois pour une, mon excellent père.

Ils s'embrassent ; Auguste entre.

VIGNERON

Qu'est-ce qu'il y a encore ? Je ne pourrai donc pas embrasser mes enfants tranquillement.

AUGUSTE

M. Dupuis est là, monsieur.

VIGNERON

Dupuis ! Dupuis, le tapissier de la place des Vosges ? Qu'est-ce qu'il demande ? J'ai réglé son compte depuis longtemps.

AUGUSTE

M. Dupuis venait voir en passant si monsieur n'avait pas de commande à lui faire.

VIGNERON

Dites de ma part à M. Dupuis que je ne me fournis pas deux fois chez un fripon de son espèce. Allez. (Auguste sort ; il se dirige vers la table.) Ah ! çà, que faites-vous donc là toutes les deux ?

MADAME VIGNERON

Laisse-nous tranquilles, veux-tu, mon ami, nous nous occupons du dîner de ce soir.

VIGNERON

Ah ! — Madame Vigneron, viens que je te glisse un mot à l'oreille. (Mme Vigneron se lève, ils se joignent sur le devant de la scène.) Alors, c'est bien convenu, c'est décidé, nous donnons notre fille à ce freluquet ?

MADAME VIGNERON

C'est pour me dire ça que tu me déranges ?

VIGNERON

Ecoute-moi donc. Mon Dieu, je n'ai pas de préventions contre ce mariage. Mme de Saint-Genis me fait l'effet d'une honnête femme, hein ? Elle n'a pas le sou, ce n'est pas sa faute. Son fils est un bon petit garçon, bien doux, bien poli, et surtout admirablement frisé. Dans quelque temps, je ne me gênerai pas pour lui dire qu'il met trop de pommade. Il gagne mille écus au ministère de l'Intérieur, c'est fort joli pour son âge. Cependant, je me demande au dernier moment si ce mariage est raisonnable et si ma fille sera bien heureuse avec ce petit monsieur, parce qu'il a la particule.

MADAME VIGNERON

Mais Blanche en est folle, de son Georges.

VIGNERON

Blanche est une enfant ; le premier jeune homme qu'elle a rencontré lui a tourné la tête, c'est tout simple.

MADAME VIGNERON

Qu'est-ce qui te prend, mon ami ? A quel propos reviens-tu sur ce mariage pour ainsi dire fait ? Tu ne reproches pas, je suppose, à Mme de Saint-Genis sa position de fortune, la nôtre n'a pas été toujours ce qu'elle est maintenant. De quoi te plains-tu alors ? De ce que M. Georges est un joli garçon, bien élevé et

de bonne famille. S'il a la particule, tant mieux pour lui.

VIGNERON

Ça te flatte que ton gendre ait la particule.

MADAME VIGNERON

Oui, ça me flatte, j'en conviens, mais je ne sacrifierais pas le bonheur d'une de mes filles à une niaiserie sans importance. (Plus près et plus bas.) Veux-tu que je te dise tout, Vigneron ? Blanche est une enfant, c'est vrai, modeste et innocente, la chère petite, autant qu'on peut l'être, mais d'une sensibilité extraordinaire pour son âge ; nous ne nous repentirons pas de l'avoir mariée de bonne heure. Enfin, l'abbé Mouton, un ami pour nous, qui nous connaît depuis vingt ans, ne se serait pas occupé de ce mariage, s'il n'avait pas été avantageux pour tout le monde.

VIGNERON

Qui est-ce qui te dit le contraire ? Mais c'est égal, nous sommes allés trop vite. D'abord un abbé qui fait des mariages, ce n'est pas son rôle. Ensuite explique-moi comment Mme de Saint-Genis, qui n'a pas le sou, je le répète, a d'aussi belles relations. Je pensais que les témoins de son fils seraient des gens sans importance ; elle en a trouvé, ma foi, de plus huppés que les nôtres. Un chef de division et un général ! Le chef de division, ça se conçoit, M. Georges est dans ses bureaux ; mais le général !

MADAME VIGNERON

Eh bien ? quoi ? le général. Tu sais bien que M. de Saint-Genis le père était capitaine. Va à tes affaires, mon ami. (Elle le quitte) Blanche, donne à ton père sa redingote.

Elle sort par la porte de droite en la laissant ouverte derrière elle.

VIGNERON, il ôte sa robe de chambre et passe le vêtement que lui apporte Blanche.

Vous voilà, vous, ingrate !

BLANCHE

Ingrate ! A quel propos me dis-tu cela ?

VIGNERON

A quel propos ? Si nous sommes riches aujourd'hui, si tu te maries, si je te donne une dot, n'est-ce pas à M. Teissier que nous le devons ?

BLANCHE

Non, papa.

VIGNERON

Comment, non, papa. C'est bien Teissier, j'imagine, avec sa fabrique, qui m'a fait ce que je suis.

BLANCHE

C'est-à-dire que tu as fait de la fabrique de M. Teissier ce qu'elle est. Sans toi, elle lui coûtait de l'argent ; avec toi, Dieu sait ce qu'elle lui en a rapporté. Tiens, papa, si M. Teissier était un autre hom-

me, un homme juste, après le mérite que tu as eu et la peine que tu t'es donnée, voici ce qu'il te dirait : Cette fabrique m'a appartenu d'abord, elle a été à tous deux ensuite, elle est à vous maintenant.

VIGNERON

Bon petit cœur, tu mets du sentiment partout. Il faut en avoir du sentiment et ne pas trop compter sur celui des autres.

Il l'embrasse.

MADAME VIGNERON, rentrant.

Comment, Vigneron, tu es encore ici !

VIGNERON

Madame Vigneron, réponds-moi à cette question : suis-je l'obligé de Teissier ou bien Teissier est-il le mien ?

MADAME VIGNERON

Ni l'un ni l'autre.

VIGNERON

Explique-nous ça.

MADAME VIGNERON

Tu tiens beaucoup, mon ami, à ce que je rabâche cette histoire encore une fois ?

VIGNERON

Oui, rabâche-là.

MADAME VIGNERON

M. Teissier, mes enfants, était un petit banquier, rue Guénégaud, n° 12, où nous demeurions en même

temps que lui. Nous le connaissions et nous ne le connaissions pas. Nous avions eu recours à son obligeance dans des moments d'embarras et il nous avait pris quelques effets, sans trop de difficultés, parce que nous avions la réputation d'être des honnêtes gens. Plus tard, M. Teissier, dans le mic-mac de ses affaires, se trouva une fabrique sur les bras. Il se souvint de votre père et lui offrit de la conduire à sa place, mais en prenant Vigneron aux appointements. A cette époque, notre ménage était hors de gêne ; votre pére avait une bonne place dans une bonne maison, le plus sage était de la garder. Quinze mois se passèrent ; nous ne pensions plus à rien depuis longtemps ; un soir, à neuf heures et demie précises, j'ai retenu l'heure, la porte de vos chambres était ouverte, Vigneron et moi nous nous regardions en vous écoutant dormir, on sonne. C'était M. Teissier qui montait nos cinq étages pour la première fois. Il avait pris un grand parti, sa fabrique, pour dire le mot, ne fabriquait plus du tout ; il venait supplier votre père de la sauver en s'associant avec lui. Vigneron le remercia bien poliment et le remit au lendemain. Dès que M. Teissier fut parti, votre père me dit, écoutez bien ce que me dit votre père : Voilà une chance qui se présente, ma bonne ; elle vient bien tard quand nous commencions à être tranquilles ; je vais me donner beaucoup de mal, tu seras toujours dans les transes jusqu'à ce que je réussisse, si je réussis ! mais nous avons quatre enfants et leur sort est peut-être là. (Elle essuie une larme et serre la main de son mari ; les enfants se sont rapprochés ; émotion générale.) Pour en revenir à ce que tu demandais, la chose me paraît bien simple.

M. Teissier et M. Vigneron ont fait une affaire ensemble ; elle a été bonne pour tous les deux, partant quittes.

VIGNERON

Hein, mes enfants, parle t-elle bien, votre mère ! Prenez votre exemple sur cette femme-là et tenez-vous toujours à sa hauteur, on ne vous en demandera pas davantage.

Il embrasse sa femme.

MADAME VIGNERON

Tu flânes bien, mon ami, ça n'est pas naturel. Es-tu toujours indisposé ?

VIGNERON

Non, ma bonne, je me sens mieux au contraire ; il me semble que me voilà remis tout à fait. Maintenant je vais prier Mlle Judith, la grrrande musicienne de la maison, de me faire entendre quelque chose, et puis je vous débarrasserai de ma présence.

JUDITH

Que veux-tu que je te joue ? *Le Trouvère ?*

VIGNERON

Va pour *le Trouvère.* (A Blanche.) C'est gai, ça *le Trouvère ?* C'est de Rossini ?

BLANCHE

Non, de Verdi.

VIGNERON

Ah ! Verdi, l'auteur des *Huguenots.*

BLANCHE

Non, les *Huguenots* sont de Meyerbeer.

VIGNERON

C'est juste. Le grand Meyerbeer. Quel âge peut-il bien avoir aujourd'hui, Meyerbeer ?

BLANCHE

Il est mort.

VIGNERON

Bah !... Ma foi, il est mort sans que je m'en aperçoive... (A Judith.) Tu ne trouves pas *le Trouvère ?* Ne cherche pas, mon enfant, ne te donne pas cette peine, Tiens, joue-moi tout simplement... *la Dame blanche*.

JUDITH

Je ne la connais pas.

VIGNERON

Tu ne connais pas *la Dame blanche ?* Répète-moi ça. Tu ne connais pas... Alors à quoi te servent les leçons que je te fais donner, des leçons à dix francs l'heure. Qu'est-ce qu'il t'apprend, ton professeur ? Voyons, réponds, qu'est-ce qu'il t'apprend ?

JUDITH

Il m'apprend la musique.

VIGNERON

Eh bien ? *La Dame blanche ?* ce n'est donc pas de la musique ?

MARIE, entraînant Judith.

Allons, grande sœur, joue donc à papa ce qu'il te demande.

Judith se place au piano et attaque le morceau célèbre :

D'ici voyez ce beau domaine,
Dont les créneaux touchent le ciel ;
Une invisible châtelaine
Veille en tout temps sur ce castel.
Chevalier félon et méchant,
Qui tramez complot malfaisant,
Prenez garde !
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend !

Vigneron s'est mis à chanter, puis sa femme, puis ses filles, au milieu du couplet, arrivée de Gaston ; il passe la tête d'abord par la porte du fond, entre, va à la cheminée, prend la pelle et les pincettes et complète le charivari.

VIGNERON, le couplet fini, courant sur son fils.

D'où viens-tu, polisson ? Pourquoi n'étais-tu pas à table avec nous ?

GASTON

J'ai déjeuné chez un de mes amis.

VIGNERON

Comment l'appelles-tu, cet ami-là ?

GASTON

Tu ne le connais pas.

VIGNERON

Je crois bien que je ne le connais pas. Plante-toi là

que je te regarde. (Il s'éloigne de son fils pour le mieux voir ; Gaston a conservé la pelle et les pincettes ; il les lui prend et va les remettre à leur place ; il revient et à quelques pas de son fils le considère avec tendresse.) Tiens-toi droit. (Il va à lui et le bichonne.) Montre-moi ta langue. Bien. Tousse un peu. Plus fort. Très bien. (Bas.) Tu ne te fatigues pas trop, j'espère.

GASTON

A quoi, papa ? je ne fais rien.

VIGNERON

Tu fais la bête en ce moment. Quand je te dis : tu ne te fatigues pas trop, je m'entends très bien, et toi aussi, polisson, tu m'entends très bien. As-tu besoin d'argent ?

GASTON

Non.

VIGNERON

Ouvre la main.

GASTON

C'est inutile.

VIGNERON, plus haut.

Ouvre la main.

GASTON

Je ne le veux pas.

VIGNERON

C'est papa Vigneron qui l'a élevé, cet enfant-là. Mets cet argent dans ta poche et plus vite que ça. Amuse-toi, fiston, je veux que tu t'amuses. Fais le

monsieur, fais le diable, fais les cent dix-neuf coups. Mais minute ! Sorti d'ici, tu es ton maître ! ici, devant tes sœurs, de la tenue, pas un mot de trop, pas de lettres qui traînent surtout. Si tu as besoin d'un confident, le voici.

JUDITH

Nous t'attendons, mon père, pour le second couplet.

VIGNERON, après avoir tiré sa montre.

Vous le chanterez sans moi le second couplet. (Il prend son chapeau et se dirige vers la porte : il s'arrête, promène les yeux sur son petit monde, et revient comme un homme qui est bien où il est et a regret de s'en aller.) Madame Vigneron, approche un peu. (Mme Vigneron s'approche, il passe un bras sous le sien.) Judith, lève-toi. (Même jeu.) Venez ici, jeunes filles. Si je m'écoutais, mes petits amours, je repasserais ma robe de chambre et j'attendrais le dîner avec vous. Malheureusement ma besogne ne se fait pas toute seule et je n'ai pas de rentes pour vivre sans travailler. Ça viendra peut-être, quand je serai propriétaire. Mais il faut attendre, primo, que mes maisons soient construites et secundo, que mes enfants soient établis. Qui aurait dit que cette gamine de Blanche, la plus jeune, entrerait la première en ménage ? A qui le tour maintenant. Judith ? Ah ! Judith n'est pas une demoiselle bien commode à marier. A moins de rencontrer un prince, elle restera vieille fille. Qu'il vienne donc, ce prince, qu'il se présente, j'y mettrai le prix qu'il faudra. Quant à toi, polisson, qui te permets de rire quand je parle, je te laisse jeter ta gourme, mais tu n'en as pas pour bien

longtemps. Je vais te prendre avec moi au premier jour, et tu commenceras par balayer la fabrique... de haut en bas... jusqu'à ce que je te mette aux expéditions ; je verrai après si tu es bon à quelque chose. De vous tous, ma petite Marie est celle qui me préoccupe le moins. Ce n'est pas une rêveuse (à Judith.) comme toi, ni une sentimentale (à Blanche.) comme toi ; elle épousera un brave garçon, bien portant, franc du collier et dur à la peine, qui vous rappellera votre père quand je ne serai plus là. (A sa femme.) Je ne parle pas de toi, ma bonne ; à notre âge, on n'a plus de grands désirs ni de grands besoins. On est content quand la marmaille est contente. Je ne pense pas que ces enfants auraient été plus heureux ailleurs. Qu'est-ce qu'il faut maintenant ? Que le père Vigneron travaille quelques années encore pour assurer l'avenir de tout ce monde-là, après il aura le droit de prendre sa retraite. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

LES ENFANTS

Adieu, papa. Embrasse-moi. Adieu.

Vigneron leur échappe et sort rapidement.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins VIGNERON.

MADAME VIGNERON

Maintenant, mesdemoiselles, à vos toilettes. (A Blanche.) Toi, je te garde un instant, j'ai deux mots

à te dire. (A Marie.) Passe à la cuisine, mon enfant, et recommande bien à Rosalie de ne pas se faire attendre ; bouscule-la un peu ; elle nous aime beaucoup, notre vieille Rosalie, mais son dîner est toujours en retard. Allons, Gaston, laisse ta sœur rentrer chez elle ; tu prendras ta leçon de musique une autre fois.

Jeux de scène pour accompagner la sortie des personnages.

SCÈNE III

MADAME VIGNERON, BLANCHE.

MADAME VIGNERON

Écoute-moi bien, ma minette, je n'ai pas le temps de te parler longuement, fais ton profit de ce que je vais te dire et ne me réplique pas, c'est inutile. Je ne suis pas contente du tout de ta tenue et de tes manières, lorsque ton prétendu est là. Tu le regardes, tu lui fais des mines, il se lève, tu te lèves, vous allez dans les petits coins pour causer ensemble, je ne veux pas de ça, et aujourd'hui où nous aurons des étrangers avec nous, aujourd'hui moins que jamais. Que M. Georges te plaise, que vous vous aimiez l'un et l'autre, c'est pour le mieux puisqu'on vous marie ensemble, mais vous n'êtes pas encore mariés. Jusque là, j'entends que tu t'observes davantage et que tu gardes tes sentiments pour toi, comme une jeune fille réservée doit le faire en pareil cas. Tu n'as pas besoin de pleurer. C'est dit, c'est dit. Essuie tes yeux, embrasse ta mère et va t'habiller. (Blanche quitte sa mère ; lorsqu'elle est arrivée à la porte de droite, Auguste entre par le fond et

annonce Mme de Saint-Genis ; Blanche s'arrête.) Va t'habiller.

SCÈNE IV

MADAME VIGNERON, MADAME DE SAINT-GENIS.

MADAME DE SAINT-GENIS

Bonjour, ma chère madame Vigneron. Allons, embrassez-moi. C'est plus qu'une mode ici, c'est une rage, on s'embrasse toutes les cinq minutes. Je viens de bonne heure, mais que mon arrivée ne dérange rien. Si je vous gêne le moins du monde, dites-le franchement. Je m'en vais ou je reste, comme vous voudrez.

MADAME VIGNERON

Restez, madame, restez, je vous en prie.

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous aviez peut-être des visites à rendre ?

MADAME VIGNERON

Aucune.

MADAME DE SAINT-GENIS

Alors vous espériez en recevoir ?

MADAME VIGNERON

Pas davantage.

MADAME DE SAINT-GENIS

J'ôte mon chapeau ?

MADAME VIGNERON

Ou bien je vais vous l'ôter moi-même.

MADAME DE SAINT-GENIS

Les femmes comme vous, madame Vigneron, qu'on voit quand on veut et qu'on peut surprendre à toute heure, c'est une rareté par le temps qui court. Je ne risquerais pas une indiscrétion semblable chez mes amies les plus intimes.

MADAME VIGNERON

Asseyez-vous, madame, et dites-moi d'abord comment vous allez.

MADAME DE SAINT-GENIS

Bien. Tout à fait bien. Je ne me souviens pas de m'être mieux portée. J'en faisais la remarque ce matin devant ma toilette, en constatant que ma fraîcheur et mon embonpoint m'étaient revenus chez vous.

MADAME VIGNERON

Je veux depuis longtemps vous faire une question qui de vous à moi est bien sans conséquence. Quel âge avez-vous, madame ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Mais je ne cache pas mon âge, ma chère madame. Je le voudrais que je ne le pourrais pas, mon fils est là. Il aura vingt-trois ans dans quelques jours, j'en

avais dix-sept quand je l'ai mis au monde, comptez vous-même.

MADAME VIGNERON

Vous ne m'en voulez pas de cette petite curiosité ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Elle est si naturelle, entre vieilles femmes.

MADAME VIGNERON

Savez-vous, madame, que nous sommes deux mères bien imprudentes, vous, en mariant un garçon si jeune, vingt-trois ans, et moi, en lui donnant ma fille !

MADAME DE SAINT-GENIS

Tranquillisez-vous, ma chère madame Vigneron. Georges m'a été soumis jusqu'à ce jour, je compte bien le guider encore après son mariage. J'ai élevé mon fils très sévèrement, je crois vous l'avoir dit, aussi est-ce un enfant comme il y en a peu. Il n'a jamais fait de dettes et, ce qui n'est pas moins rare, il ne s'est pas dissipé avec les femmes. J'en connais quelques-unes cependant qui n'auraient pas demandé mieux. Mon fils a reçu une éducation complète ; il parle trois langues ; il est musicien ; il a un joli nom, de bonnes manières, des principes religieux, si avec tout cela, il ne va pas loin, c'est que le monde sera bien changé. (Changeant de ton.) Dites-moi, puisqu'il est question de Georges et que j'agis toujours pour lui, j'avais prié mon notaire de réparer un oubli sur le contrat, votre mari en a-t-il eu connaissance ?

MADAME VIGNERON

Je ne pourrais pas vous le dire

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous vous souvenez que M. Vigneron, après avoir fixé l'apport de Mlle Blanche à deux cent mille francs, nous a demandé de se libérer par annuités.

MADAME VIGNERON

C'est le contraire, madame. Mon mari, avant toute chose, a déclaré que pour doter sa fille il exigerait du temps. Alors vous lui avez parlé de garanties, d'une hypothèque à prendre sur ses maisons en construction, et il a refusé. Enfin, on s'est entendu du même coup sur le chiffre et sur les délais.

MADAME DE SAINT-GENIS

Soit ! Il ne m'en paraît pas moins juste et naturel, jusqu'à ce que les époux aient touché la somme entière, qu'elle leur produise des intérêts à cinq ou six pour cent, si on veut bien les fixer à six. Du reste, M. Vigneron, dans la rédaction du contrat, s'est prêté de si bonne grâce à tous mes petits caprices qu'un de plus ne fera pas de difficultés entre nous. Parlons d'autre chose. Parlons de votre dîner. Vos convives sont-ils nombreux et quels sont-ils ?

MADAME VIGNERON

Vos témoins d'abord, les nôtres, le professeur de musique de ma fille aînée...

MADAME DE SAINT-GENIS

Ah ! vous l'avez invité...

MADAME VIGNERON

Oui, madame, nous avons invité ce garçon. Je sais bien que c'est un artiste, mais justement nous n'avons pas voulu le lui faire sentir.

MADAME DE SAINT-GENIS

Tenez, madame Vigneron, vous trouverez peut-être que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais à votre place, je recevrais M. Merckens aujourd'hui encore et demain je ne le reverrais plus.

MADAME VIGNERON

Pourquoi, madame ? Ma fille n'a jamais eu à s'en plaindre, ni de lui ni de ses leçons.

MADAME DE SAINT-GENIS

Mettons que je n'ai rien dit. Qui avez-vous encore ?

MADAME VIGNERON

M. Teissier et c'est tout.

MADAME DE SAINT-GENIS

Enfin, je vais donc le connaître, ce M. Teissier, dont on parle si souvent et qu'on ne voit jamais ! (Elle se lève et amicalement fait lever Mme Vigneron.) Pourquoi, madame, ne voit-on jamais l'associé de votre mari ?

MADAME VIGNERON

Mes filles ne l'aiment pas.

MADAME DE SAINT-GENIS

Vos filles ne font pas la loi chez vous. Je pense que M. Vigneron passerait sur un enfantillage de leur part pour recevoir son associé.

MADAME VIGNERON

Mais ces messieurs se voient presque tous les jours, à la fabrique ; quand ils ont parlé de leurs affaires ils n'ont plus rien à se dire.

MADAME DE SAINT-GENIS

Voyons, ma chère madame Vigneron, je ne suis pas femme à abuser d'un secret qu'on me confierait ; j'en aurais le droit si je le surprenais moi-même. Convenez que c'est vous, pour une raison ou pour une autre, qui fermez la porte à M. Teissier.

MADAME VIGNERON

Moi, madame ! Vous vous trompez bien. D'abord je fais tout ce qu'on veut ici ; ensuite, si je n'ai pas... de l'affection pour M. Teissier, je n'ai pas non plus d'antipathie pour lui.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il vous est... indifférent ?

MADAME VIGNERON

Indifférent, c'est le mot.

MADAME DE SAINT-GENIS

Alors, permettez-moi de vous le dire, vous êtes

bien peu prévoyante ou par trop désintéressée. M. Teissier est fort riche, n'est-ce pas ?

MADAME VIGNERON

Oui.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il a passé la soixantaine ?

MADAME VIGNERON

Depuis longtemps.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il n'a ni femme ni enfants ?

MADAME VIGNERON

Ni femme ni enfants.

MADAME DE SAINT-GENIS

On ne lui connaît pas de maîtresse ?

MADAME VIGNERON

Une maîtresse ! à M. Teissier ! Pour quoi faire, mon Dieu ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Ne riez pas et écoutez-moi sérieusement comme je vous parle. Ainsi, vous avez là, sous la main, une succession considérable, vacante, prochaine, qui pourrait vous revenir décemment sans que vous l'enleviez à personne, et cette succession ne vous dit rien ? Elle ne vous tente pas, ou bien trouvez-vous peut-être que ce serait l'acheter trop cher par quelques

politesses et des semblants d'affection pour un vieillard ?

MADAME VIGNERON

Ma foi, madame, votre remarque est fort juste, elle n'était venue encore à personne de nous. Vous allez comprendre pourquoi. Notre situation ne serait plus la même, mon mari en serait moins fier et nous moins heureux, si nous devions quelque chose à un étranger. Mais cette raison n'en est pas une pour vous et rien ne vous empêchera, après le mariage de nos enfants, de faire quelques avances à M. Teissier. S'il s'y prête, tant mieux. Si le nouveau ménage lui paraissait digne d'intérêt, je serais enchantée pour Blanche et pour son mari qu'il leur revînt un peu de bien de ce côté. Je vais plus loin, madame. Si M. Teissier, fatigué comme il doit l'être de vivre seul à son âge, se laissait toucher par votre esprit et par vos charmes, je vous verrais de bien bon cœur contracter un mariage qui ne serait pas sans inconvénients pour vous, mais où vous trouveriez de grandes compensations.

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous dites des folies, madame Vigneron, et vous connaissez bien peu les hommes. M. Teissier, à la rigueur, ne serait pas trop âgé pour moi, c'est moi qui ne suis plus assez jeune pour lui.

AUGUSTE, entrant.

M. Merckens vient d'arriver, madame ; dois-je le faire entrer ici ou dans l'autre salon ?

MADAME VIGNERON

Que préférez-vous, madame ? Rester seule, recevoir M. Merckens ou assister à ma toilette.

MADAME DE SAINT-GENIS

Comme vous voudrez.

MADAME VIGNERON

Venez avec moi. Je vous montrerai quelques emplettes que j'ai faites et vous me direz si elles sont comme il faut.

MADAME DE SAINT-GENIS

Très volontiers.

MADAME VIGNERON

Faites entrer M. Merckens et priez-le d'attendre un instant.

Elles sortent par la porte de gauche.

SCÈNE V

AUGUSTE, MERCKENS, un cahier de musique à la main.

AUGUSTE

Entrez, mon cher monsieur Merckens, et asseyez-vous, il n'y a que moi jusqu'à cette heure pour vous recevoir.

MERCKENS

C'est bien. Faites vos affaires, Auguste, que je ne

vous retienne pas. (Descendant la scène.) Il est bon enfant, ce domestique, c'est insupportable.

AUGUSTE, le rejoignant.

Pas de leçons aujourd'hui, monsieur Merckens, vous venez pour boustifailler.

MERCKENS

Mlle Judith s'habille ?

AUGUSTE

Elle s'habille probablement. Mais vous savez, avec elle, une, deux, trois, c'est vite enlevé ?

MERCKENS

Faites donc savoir à Mlle Judith que je suis là et que je lui apporte la musique qu'elle attend.

Judith entre.

AUGUSTE

Qu'est-ce que je vous disais ? (A Judith.) Mademoiselle n'a pas mis beaucoup de temps à sa toilette, mais elle l'a bien employé.

JUDITH

Merci, Auguste.

Il sort en emportant la robe de Vigneron.

SCÈNE VI

MERCKENS, JUDITH.

MERCKENS

Votre domestique vient de me voler mon compliment, je ne trouve rien après lui.

JUDITH

Ne cherchez pas, c'est inutile.

MERCKENS, lui roulant le morceau de musique.

Voici votre œuvre, mademoiselle.

JUDITH

Donnez.

MERCKENS

Le nom de l'auteur manque, mais je peux encore le faire mettre.

JUDITH

Gardez-vous-en bien.

MERCKENS

Vous êtes contente ?

JUDITH

Je suis embarrassée. Je sais si bien que ma famille, maman surtout, prendra mal la chose et que notre petit complot ne lui plaira pas.

MERCKENS

Ce que je vous ai dit de ce morceau, je vous le répète. Il est distingué et intéressant. Un peu triste, vous aviez peut-être un rhume de cerveau ce jour-là. Nous l'avons fait imprimer parce qu'il en valait la peine, tout le reste ne compte pas.

JUDITH

Entendons-nous bien, monsieur Merckens. Je me réserve de montrer ma composition ou de n'en pas parler du tout, comme je le voudrai.

MERCKENS

Pourquoi ?

JUDITH

On se tient tranquille à mon âge, c'est encore le plus sûr, sans se permettre des fantaisies qui ne conviennent pas à une jeune fille.

MERCKENS

Les jeunes filles que je vois n'y regardent pas de si près.

JUDITH, à part.

Raison de plus. (Elle ouvre le morceau et en lit le titre avec attendrissement.) « Adieu à la mariée. » Si ce morceau est triste, il ne faut pas que cela vous étonne. J'étais bien émue, allez, lorsque je l'ai écrit. Je pensais à ma jeune sœur que nous aimons si tendrement et qui nous quitte si vite ; nous savons ce qu'elle perd, savons-nous ce qui l'attend ?

MERCKENS

Ce mariage, soyez sincère, ne vous a causé aucune déception ?

JUDITH

Aucune. Que voulez-vous dire ?

MERCKENS

M. de Saint-Genis avait le choix en venant ici. Il pouvait demander l'aînée plutôt que la cadette.

JUDITH

C'eût été dommage. Ma sœur et lui font un petit couple charmant, tandis que nous ne nous serions convenus sous aucun rapport.

MERCKENS

Patientez, votre tour viendra.

JUDITH

Il ne me préoccupe pas.

MERCKENS

Cependant vous souhaitez bien un peu de vous marier.

JUDITH

Le plus tard possible. Je me trouve à merveille et je ne pense pas à changer.

MERCKENS

La composition vous suffit ?

JUDITH

Elle me suffit, vous l'avez dit.

MERCKENS

Quel malheur qu'une belle personne comme vous, pleine de dons, manque justement de ce je ne sais quoi qui les mettrait en œuvre.

JUDITH

Quel je ne sais quoi ?

MERCKENS, à mi-voix.

Le diable au corps.

JUDITH

Maman ne serait pas contente, si elle vous entendait en ce moment ; elle qui me trouve déjà indisciplinée.

MERCKENS

Votre mère vous gronde donc quelquefois ?

JUDITH

Quelquefois, oui. Mais ce qui est plus grave, elle ferme mon piano à clef quand elle se fâche, et elle s'entend avec mon père qui nous supprime l'Opéra.

MERCKENS

Où vous mène-t-on alors ?

JUDITH

Au Cirque. Je ne blâme pas maman, du reste. Elle pense que l'Opéra me fait mal et elle n'a peut-être

pas tort. C'est vrai, ce spectacle superbe, ces scènes entraînantes, ces chanteuses admirables, j'en ai pour huit jours avant de me remettre complètement.

MERCKENS

On les compte, vous savez, ces chanteuses admirables.

JUDITH

Toutes le sont pour moi.

MERCKENS

Vous les enviez peut-être ?

JUDITH

Elles me passionnent.

MERCKENS

Faites comme elles.

JUDITH

Qu'est-ce que vous dites ? Moi, monsieur Merckens, entrer au théâtre ?

MERCKENS

Pourquoi pas ? Les contraltos sont fort rares, le vôtre n'en a que plus de mérite. Vous avez de l'éclat, du feu, de l'âme, de l'âme surtout, beaucoup d'âme. Le monde ne pleurerait pas pour une bourgeoise de moins, et une artiste de plus lui ferait plaisir.

JUDITH

C'est bien. N'en dites pas davantage. Je m'en tien-

drai à vos leçons qui me paraissent meilleures que vos conseils. Êtes-vous libre ce soir ? Nous resterez-vous un peu après le dîner ?

MERCKENS

Un peu. Je me promets bien encore d'entendre votre morceau.

JUDITH

Vous nous jouerez aussi quelque chose.

MERCKENS

Ne me demandez pas ça. Je ne fais pas de manières avec vous et nous disons les choses comme elles sont. Quand je cause, j'ai de l'esprit, je suis amusant ; mais ma musique ne ressemble pas du tout à ma conversation.

JUDITH

On sautera.

MERCKENS

Bah !

JUDITH

Oui, nous danserons. Blanche l'a désiré. C'est bien le moins qu'avant son mariage elle danse une fois avec son prétendu. Et puis Gaston nous ménage une surprise. Il a juré qu'il danserait un quadrille avec son père et qu'on ne les distinguerait pas l'un de l'autre.

MERCKENS

Comment cela ?

JUDITH

Vous le verrez. Vous ne savez pas que mon frère imite papa dans la perfection. La voix, les gestes, la manière de plaisanter, il pense comme lui dans ces moments-là, c'est extraordinaire.

MERCKENS

Voilà une jolie fête qui se prépare, je vous remercie bien de me retenir.

JUDITH

Moquez-vous, monsieur l'artiste. Je me figure, sans y regarder de trop près, que beaucoup de vos réunions ne valent pas le bruit que vous en faites ; on leur trouverait aussi des ridicules, pour ne pas dire plus. Vous aurez cet avantage chez nous d'être chez de bonnes gens.

Rentrent Mme Vigneron et Mme de Saint-Genis.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME VIGNERON
MADAME DE SAINT-GENIS.

MADAME DE SAINT-GENIS, à part.

J'étais bien sûre que nous les retrouverions ensemble.

Judith va à elle ; elles s'accueillent affectueusement.

MADAME VIGNERON, elle porte une toilette criarde et beaucoup de bijouterie.

Excusez-moi, monsieur Merckens, de m'être fait attendre, les femmes n'en finissent jamais de s'habiller. Ma toilette vous plaît-elle ?

MERCKENS

Elle m'éblouit.

MADAME VIGNERON

Un peu trop de bijoux peut-être, Mme de Saint-Genis me conseillait de les enlever.

MERCKENS

Pourquoi, madame ? La princesse Limpérani en portait pour trois cent mille francs au dîner qu'elle a donné hier.

MADAME VIGNERON

Trois cent mille francs ! Alors j'aurais pu mettre tout ce que j'ai.

Entrent Marie et Blanche.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIE, BLANCHE.

MADAME VIGNERON, allant à Judith.

Ton père s'est attardé avec nous, il ne sera pas là pour recevoir son monde.

BLANCHE, à Mme de Saint-Genis.

Pourquoi votre fils ne vous a-t-il pas accompagnée ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Georges travaille, mon enfant ; vous ne comptez pas sur moi pour l'enlever à ses devoirs !

BLANCHE

Il n'en a plus qu'un maintenant, c'est de m'aimer comme je l'aime.

MADAME DE SAINT-GENIS

Celui-là est trop facile et ne doit pas lui faire oublier les autres. Nous nous battrons ensemble, je vous en préviens, si vous me débauchez mon garçon.

MADAME VIGNERON, à Mme de Saint-Genis.

Je pense que les témoins de M. Georges vont nous arriver bras dessus bras dessous.

MADAME DE SAINT-GENIS, avec embarras.

Non. M. Lenormand et mon fils quitteront leur bureau ensemble pour se rendre ici, le général viendra de son côté. Le général et M. Lenormand se connaissent, ils se sont rencontrés chez moi, mais je n'ai pas cherché à les lier davantage.

Auguste annonce : « M. Teissier. »

SCÈNE IX

LES MÊMES, TEISSIER.

TEISSIER

Je suis votre serviteur, madame.

MADAME VIGNERON

Donnez-moi votre chapeau, monsieur Teissier, que je vous en débarrasse.

TEISSIER

Laissez, madame, je le déposerai moi-même pour être plus certain de le retrouver.

MADAME VIGNERON

Comme vous voudrez. Asseyez-vous là, dans ce fauteuil.

TEISSIER

Un peu plus tard. Il fait très froid dehors et très chaud chez vous, je me tiendrai debout quelques instants pour m'habituer à la température de votre salon.

MADAME VIGNERON

Vous n'êtes pas malade ?

TEISSIER

J'évite autant que possible de le devenir.

MADAME VIGNERON

Comment trouvez-vous mon mari depuis quelque temps ?

TEISSIER

Bien. Très bien. Vigneron s'écoute un peu maintenant que le voilà dans l'aisance. Il a raison. Un homme vaut davantage quand il possède quelque chose. Occupez-vous de vos invités, madame, j'attendrai le dîner dans un coin.

Il la quitte.

MADAME VIGNERON, allant à Mme de Saint-Genis.

Eh bien ? Le voilà, M. Teissier ! Comment le trouvez-vous ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Il a des yeux de renard et la bouche d'un singe.

Auguste annonce : « M. Bourdon. »

MADAME VIGNERON

J'avais oublié de vous dire que notre notaire dînait avec nous.

SCÈNE X

LES MÊMES, BOURDON.

BOURDON

Je vous présente mes hommages, madame, Mesdemoiselles...

Salutations.

MADAME VIGNERON, en les présentant à Bourdon.

Mme de Saint-Genis ; M. Merckens, le professeur de musique de ma fille aînée. Vous nous arrivez un des premiers, monsieur Bourdon, c'est bien aimable à vous.

Bourdon s'incline.

MADAME DE SAINT-GENIS

M. Bourdon donne là un bon exemple à ses confrères qui ne se piquent pas généralement d'exactitude.

BOURDON

Oui, nous nous faisons attendre quelquefois, mais jamais à table. (S'approchant de Mme de Saint-Genis.) On m'a chargé, madame, de bien des compliments pour vous.

MADAME DE SAINT-GENIS

M. Testelin sans doute ?

BOURDON

Précisément. Nous causions du mariage de Mlle Vigneron avec monsieur votre fils et je lui disais que j'aurais l'honneur de dîner avec vous. « Vous verrez là une femme charmante, rappelez-moi bien à son souvenir. »

MADAME DE SAINT-GENIS

M. Testelin est mon notaire depuis vingt ans.

BOURDON

C'est ce qu'il m'a appris. (Plus près et plus bas.) Très galant, Testelin, un faible très prononcé pour les jolies femmes.

MADAME DE SAINT-GENIS, sèchement.

C'est la première fois que je l'entends dire.

Elle le quitte ; il sourit.

BOURDON, à Mme Vigneron.

Est-ce que Teissier ne dîne pas avec nous ?

MADAME VIGNERON, lui montrant Teissier.

Il est là, si vous désirez lui parler.

BOURDON

Bonjour, Teissier.

TEISSIER

Ah ! vous voilà, Bourdon. Approchez un peu et ouvrez vos oreilles. (Bas.) J'ai été aujourd'hui, mon ami, à la Chambre des notaires où j'avais affaire. Le Président, à qui je parlais de mes vieilles relations avec vous, s'est étendu sur votre compte. « Je le connais Bourdon, ce n'est pas l'intelligence qui lui manque ; il est fin, très fin ; il s'expose quelquefois. Nous pourrions être obligés de sévir contre lui. »

BOURDON

Je me moque bien de la Chambre des notaires. Ils sont là une vingtaine de prud'hommes qui veulent donner à la Chambre un rôle tout autre que le sien. C'est une protection pour nous et non pas pour le public.

TEISSIER

Entendez-moi bien, Bourdon. Je ne vous ai pas

rapporté cette conversation pour vous empêcher de faire vos affaires. J'ai cru vous rendre service en vous avertissant.

BOURDON

C'est bien ainsi que je le prends, mon cher Teissier, et je vous en remercie.

Auguste annonce : « M. Lenormand, M Georges de Saint-Genis. »

MADAME DE SAINT-GENIS, à Mme Vigneron.

Je vais vous présenter M. Lenormand.

Cette présentation et la suivante ont lieu au fond du théâtre Georges seul descend la scène.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LENORMAND, GEORGES, puis LE GÉNÉRAL FROMENTIN.

BLANCHE, à Georges, bas.

Ne me parle pas et éloigne-toi de moi. Maman m'a fait la leçon. Je ne savais pas ce qu'elle allait me dire, j'ai eu bien peur.

Auguste annonce : « M. le général Fromentin. »

BOURDON, à Merckens.

Vous êtes pianiste, monsieur ?

MERCKENS

Compositeur, monsieur.

BOURDON

Vous êtes musicien, voilà ce que je voulais dire. Aimez-vous le monde ?

MERCKENS

Je ne peux pas me dispenser d'y aller, on se m'arrache.

BOURDON

Si vous voulez vous rappeler mon nom et mon adresse, M. Bourdon, notaire, 22, rue Sainte-Anne, je reçois tous les dimanches soirs. C'est bien simple chez moi, je vous en préviens. On arrive à neuf heures, on fait un peu de musique, vous chantez la romance probablement, on prend une tasse de thé, à minuit tout le monde est couché.

MERCKENS

Je ne vous promets pas de venir tous les dimanches.

BOURDON

Quand vous voudrez, vous nous ferez toujours plaisir.

Auguste annonce : « M. Vigneron. »

MADAME DE SAINT-GENIS, à Mme Vigneron.

Comment, madame, votre mari se fait annoncer chez lui ?

MADAME VIGNERON

Le domestique se sera trompé bien certainement.

Entre Gaston, il est revêtu de la robe de chambre que portait son père à la première scène, il imite sa voix et sa démarche.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, allant à Mme de Saint-Genis.

Comment se porte la belle madame de Saint-Genis ?

MADAME DE SAINT-GENIS, se prêtant à la plaisanterie.

Je vais très bien, monsieur Vigneron, je vous remercie.

GASTON, continuant.

Monsieur Bourdon, votre serviteur. (A Merckens.) Bonjour, jeune homme. (A Lenormand et au général.) Enchanté, messieurs, de faire votre connaissance.

MADAME VIGNERON

Voyez, messieurs, comme on a tort de gâter ses enfants ; ce petit gamin fait la caricature de son père.

GASTON, à Mme Vigneron.

Eh bien, ma bonne, ce dîner avance-t-il ? Ah ! dame ! nous avons mis les petits plats dans les grands pour vous recevoir, on ne marie pas tous les jours sa fille. (A ses sœurs.) Quelle est celle de vous qui se marie ? Je ne m'en souviens plus. Il me semble qu'en attendant le dîner Mlle Judith pourrait ouvrir son piano et nous faire entendre quelque chose, un morceau de *la Dame blanche*, par exemple.

MADAME VIGNERON

Allons, Gaston, que ça finisse ! Ote cette robe de chambre et tiens-toi convenablement.

GASTON

Oui, ma bonne.

Les sœurs de Gaston lui enlèvent la robe de chambre en riant avec lui. — Gaieté générale.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, AUGUSTE, puis LE MÉDECIN.

AUGUSTE, s'approchant de Mme Vigneron.

Il y a là un monsieur qui ne vient pas pour le dîner et qui voudrait parler à madame.

MADAME VIGNERON

Quel monsieur, Auguste ? Est-ce une nouvelle plaisanterie complotée avec mon fils ?

AUGUSTE

Madame verra que non si elle me donne l'ordre de faire entrer.

MADAME VIGNERON

Ne faites entrer personne. Dites à ce monsieur que je ne peux pas le recevoir.

AUGUSTE

S'il insiste, madame ?

MADAME VIGNERON

Renvoyez-le.

AUGUSTE, se retournant.

Le voici, madame.

LE MÉDECIN, s'avançant.

Madame Vigneron ?

MADAME VIGNERON

C'est moi, monsieur.

LE MÉDECIN, plus près et plus bas.

Vous avez des enfants ici, madame ?

MADAME VIGNERON

Oui, monsieur.

LE MÉDECIN

Eloignez-les. Faites ce que je vous dis, madame, faites vite.

MADAME VIGNERON, troublée, vivement

Passez dans l'autre salon, mesdemoiselles. Allons, entendez-vous ce que je vous dis, passez dans l'autre salon. Gaston, va avec tes sœurs, mon enfant. Madame de Saint-Genis, ayez l'obligeance d'accompagner mes filles.

Elle a ouvert la porte de droite et les fait défiler devant elle.

LE MÉDECIN, aux hommes qui se sont levés.

Vous pouvez rester, vous, messieurs ; vous êtes parents de M. Vigneron ?

BOURDON

Non, monsieur, ses amis seulement.

LE MÉDECIN

Eh bien, messieurs, votre pauvre ami vient d'être frappé d'une apoplexie foudroyante.

On apporte Vigneron au fond du théâtre ; Mme Vigneron pousse un cri et se précipite sur le corps de son mari.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME VIGNERON, MADAME DE SAINT-GENIS.

MADAME VIGNERON, pleurant, son mouchoir à la main.

Excusez-moi, madame, je suis honteuse de pleurer comme ça devant vous, mais je ne peux pas retenir mes larmes. Quand je pense qu'il n'y a pas un mois, il était là, à la place où vous êtes, et que je ne le reverrai plus. Vous l'avez connu, madame ; il était si bon, mon mari, si heureux, il était trop heureux et nous aussi, ça ne pouvait pas durer. Parlez-moi, madame, je vais me remettre en vous écoutant. Je sais bien qu'il faut me faire une raison. Il devait mourir un jour. Mais j'avais demandé tant de fois à Dieu de m'en aller la première. N'est-ce pas madame, que Vigneron est au ciel où vont les honnêtes gens comme lui ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Soyez-en bien sûre, madame.

MADAME VIGNERON

Donnez-moi des nouvelles de votre fils ; je l'ai à peine vu depuis ce malheur. Il est bon aussi, votre fils ; Blanche m'a dit qu'il avait pleuré.

MADAME DE SAINT-GENIS

Georges va bien, je vous remercie.

MADAME VIGNERON

Pauvres enfants qui s'aiment tant, voilà leur mariage bien reculé.

MADAME DE SAINT-GENIS

Je voulais justement vous parler de ce mariage, si je vous avais trouvée plus maîtresse de vous. Vous n'êtes pas raisonnable ni courageuse, ma chère madame Vigneron. Je sais ce que c'est que de perdre son mari. J'ai passé par là. Encore étais-je plus à plaindre que vous ; M. de Saint-Genis, en mourant, ne me laissait que des dettes et un enfant de quatre ans sur les bras. Vous, vous avez de grandes filles en âge de vous consoler ; elles sont élevées ; l'avenir ne vous inquiète ni pour vous ni pour elles. (Changeant de ton.) Je me doute bien que dans l'état où vous êtes, vous n'avez pas songé un instant à vos affaires ?

MADAME VIGNERON

Quelles affaires, madame ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous devez penser que la succession de M. Vigneron ne se liquidera pas toute seule ; il va y avoir des intérêts à régler et peut-être des difficultés à résoudre.

MADAME VIGNERON

Non, madame, aucune difficulté. Mon mari était un trop honnête homme pour avoir eu jamais des affaires difficiles.

MADAME DE SAINT-GENIS

Elles peuvent le devenir après sa mort. Entendez-moi bien. Je ne doute pas de la loyauté de M. Vigneron, je doute de celle des autres. M. Teissier n'a pas bougé encore ?

MADAME VIGNERON

M. Teissier est resté chez lui comme à son ordinaire. J'ai eu besoin d'argent, il m'a envoyé ce que je lui demandais en se faisant tirer l'oreille, nos rapports n'ont pas été plus loin jusqu'ici.

MADAME DE SAINT-GENIS

Écoutez bien ce que je vais vous dire, madame Vigneron, et quand bien même mon avis tomberait à faux, prenez-le pour règle de votre conduite. Méfiez-vous de M. Teissier.

MADAME VIGNERON

Soit, madame, je me méfierai de lui. Mais en supposant qu'il fût mal intentionné, ce n'est pas moi, c'est mon notaire qui le mettrait à la raison.

MADAME DE SAINT-GENIS

Méfiez-vous de votre notaire.

MADAME VIGNERON

Oh ! madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Ne faites pas : Oh ! madame Vigneron, je connais messieurs les officiers publics. On ne sait jamais s'ils vous sauvent ou s'ils vous perdent, et l'on a toujours tort avec eux.

MADAME VIGNERON

Que direz-vous donc, madame, quand vous saurez que M. Bourdon, mon notaire, est en même temps celui de M. Teissier ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Je vous dirai d'en prendre un autre.

MADAME VIGNERON

Non, madame ; j'ai en M. Bourdon une confiance aveugle, je ne le quitterai que lorsqu'il l'aura perdue.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il sera trop tard alors.

AUGUSTE, entrant et s'approchant de Mme Vigneron.

M. Lefort présente ses compliments à madame et lui fait demander si elle a examiné son mémoire.

MADAME VIGNERON

Son mémoire ! Il me l'a donc donné ?

AUGUSTE

Oui, madame.

MADAME VIGNERON

Où l'ai-je mis ? Je n'en sais rien.

AUGUSTE

M. Lefort viendra voir Madame dans la journée.

MADAME VIGNERON

C'est bien. Dites que je le recevrai. (Auguste sort.) M. Lefort est notre architecte.

MADAME DE SAINT-GENIS

Méfiez-vous de votre architecte !

MADAME VIGNERON

Je ne sais pas, madame, où vous avez pris une si mauvaise opinion des autres, mais, à votre place, je ne voudrais pas la montrer.

MADAME DE SAINT-GENIS

C'est bien le moins vraiment qu'on vous mette sur vos gardes ! vous voyez des honnêtes gens partout.

MADAME VIGNERON

Et vous, madame, vous n'en voyez nulle part.

MADAME DE SAINT-GENIS, se levant.

Je souhaite de tout mon cœur, ma chère madame Vigneron, pour vous, à qui je ne veux aucun mal, et pour vos filles, qui sont réellement charmantes, que la succession de M. Vigneron marche sur des rou-

lettes ; mais, en affaires, rien ne marche sur des roulettes. Ce qui est simple est compliqué, ce qui est compliqué est incompréhensible. Croyez-moi, oubliez un peu celui qui n'est plus pour penser à vous et à vos enfants. Je ne sache pas malheureusement que M. Vigneron vous ait laissé un titre de rente ou des actions de la Banque de France. Non, n'est-ce pas ? Sa fortune, c'était cette fabrique dont il était propriétaire pour une moitié et M. Teissier pour l'autre. Il possédait des terrains, c'est vrai, mais il en avait payé une bonne partie au moyen d'emprunts et d'hypothèques. Je vous rappelle tout cela de bonne amitié, parce que les femmes doivent s'avertir et se défendre entre elles ; d'intérêts, il me semble que je n'en ai plus ici. Nous avions fait un projet fort aimable, celui de marier nos enfants. N'est-il que reculé, je le voudrais, mais je le crois bien compromis. Les engagements pécuniaires qui avaient été pris de votre côté, il ne vous sera plus possible de les tenir, et pour rien au monde, je ne permettrais à mon fils de faire un mariage insuffisant, qu'il serait en droit de me reprocher plus tard.

MADAME VIGNERON

Comme il vous plaira, madame.

Pause et moment d'embarras.

MADAME DE SAINT-GENIS, vivement.

Au revoir, chère madame. Faites ce que je vous dis, occupez-vous de vos intérêts, nous reparlerons de nos enfants une autre fois. Mais pour l'amour de Dieu, madame Vigneron, mettez-vous bien dans la

tête la recommandation la plus utile et la plus amicale que je puisse vous faire. Méfiez-vous de tout le monde, de tout le monde ! (Elle se dirige vers la porte du fond, reconduite très froidemènt par Mme Vigneron ; la porte s'ouvre, Teissier entre.) Restez, je vous en prie, ne m'accompagnez pas plus loin.

Elle sort.

SCÈNE II

MADAME VIGNERON, TEISSIER.

MADAME VIGNERON, pleurant, son mouchoir à la main.

Quel malheur, monsieur Teissier, quel épouvantable malheur ! Mon pauvre Vigneron. C'est le travail qui l'a tué ! Pourquoi travaillait-il autant ? Il ne tenait pas à l'argent ; il ne dépensait rien pour lui-même. Ah ! il voulait voir ses enfants heureux pendant sa vie et leur laisser une fortune après sa mort.

Un silence.

TEISSIER

Est ce avec votre autorisation, madame, que Mme de Saint-Genis s'est présentée chez moi pour connaître la situation qui vous était faite par le décès de votre mari ?

MADAME VIGNERON

J'ignorais complètement cette visite que je n'aurais pas permise.

TEISSIER

Mon devoir était bien net ; j'ai pris cette dame par le bras et je l'ai poussée à la porte de mon cabinet.

MADAME VIGNERON

Son indiscrétion ne méritait pas autre chose. Tenez, monsieur Teissier, Mme de Saint-Genis était ici, lorsque vous êtes arrivé, elle me parlait des affaires de mon mari. Vous les connaissiez, ses affaires, et vous les compreniez mieux que personne, éclairez-moi

TEISSIER

Je me suis amusé justement, dans un moment de loisir, à établir la succession de Vigneron. Avant tout, que désirez-vous savoir ? Si elle se soldera en perte ou en bénéfice. (Mouvement de Mme Vigneron.) Des calculs que j'ai relevés, la plume à la main, résulte une situation générale que voici... Vous m'écoutez... La fabrique vendue...

MADAME VIGNERON

Pourquoi la vendre ?

TEISSIER

Il faudra en arriver là. Vos terrains et les quelques bâtisses qui avaient été commencées, vendus également...

MADAME VIGNERON

Je garderai mes terrains.

TEISSIER

Vous ne le pourrez pas. Vos dettes courantes éteintes...

MADAME VIGNERON

Mais je n'ai pas de dettes.

TEISSIER

Je les évalue à quarante mille francs environ. Je ne comprends pas pourtant dans cette somme votre architecte, dont le règlement devra venir avec la vente de vos immeubles. Je continue. Les droits de l'enregistrement acquittés...

MADAME VIGNERON

On paye donc, monsieur, pour hériter de son mari ?

TEISSIER

On paye, oui, madame. Les frais généraux liquidés... j'entends par frais généraux les honoraires du notaire, ceux de l'avoué, les dépenses imprévues, voitures, ports de lettres, etc. Bref, le compte que vous aurez ouvert sous cette rubrique : « Liquidation de feu Vigneron, mon mari », ce compte-là entièrement clos, il vous restera une cinquantaine de mille francs.

MADAME VIGNERON

Cinquante mille francs de rente.

TEISSIER

Comment, de rente ? Vous n'écoutez donc pas ce que je vous dis ? Où voyez-vous dans tout ce qu'a laissé Vigneron le capital nécessaire pour établir une rente de cinquante mille francs ?

Mme Vigneron le quitte brusquement ; après avoir sonné, elle ouvre le meuble-secrétaire avec précipittation.

MADAME VIGNERON, écrivant.

« Mon cher monsieur Bourdon, ayez l'obligeance de

venir me parler le plus tôt possible, je ne serai tranquille qu'après vous avoir vu. Je vous salue bien honnêtement : Veuve Vigneron. » Cinquante mille francs ! (A Auguste qui est entré.) Portez cette lettre à la minute.

TEISSIER, il a tiré un portefeuille bourré de papiers.

Vous vous rendrez mieux compte à la lecture...

MADAME VIGNERON

Cinquante mille francs ! (Se retournant vers Teissier et lui faisant sauter son portefeuille.) Gardez vos papiers, monsieur, je n'ai plus d'affaires avec vous.

Elle sort précipitamment par la porte de gauche.

SCÈNE III

TEISSIER, tout en ramassant ses papiers.

Ignorance, incapacité, emportement, voilà les femmes ! A quoi pense celle là, je me le demande ! Elle veut garder ses terrains, elle ne le pourra pas. Bourdon se chargera de le lui faire comprendre. S'il est possible à Bourdon de mener l'affaire comme il me l'a promis, vivement, sans bruit, je mets la main sur des immeubles qui valent le double de ce que je les payerai. Mais il ne faut pas perdre de temps. Attendre, ce serait amener des acquéreurs et faire le jeu du propriétaire. Quand Bourdon saura que j'ai donné le premier coup, il se dépêchera de porter les autres.

Il va pour sortir, Marie entre par la porte de gauche.

SCÈNE IV

TEISSIER, MARIE.

MARIE

Ne partez pas, monsieur, avant d'avoir fait la paix avec ma mère. Elle a tant pleuré, ma pauvre mère, tant pleuré, qu'elle n'a plus toujours la tête à elle.

TEISSIER, revenant.

Il était temps que vous m'arrêtiez, mademoiselle. J'allais de ce pas assigner Mme Vigneron au Tribunal de commerce en remboursement des avances que je lui ai faites. Je me suis gêné moi-même pour ne pas laisser votre mère dans l'embarras. (Il tire une seconde fois son portefeuille et y prend un nouveau papier.) Vous aurez l'obligeance de lui remettre ce petit compte qu'elle vérifiera facilement : « Au 7 janvier, avancé à Mme Vigneron 4000 francs qui ont dû servir aux obsèques de votre père ; au 15 janvier, avancé à Mme Vigneron 5000 francs pour les dépenses de sa maison, c'est à ce titre qu'ils m'ont été demandés ; au 15 également, écoutez cela, remboursé une lettre de change, signée : Gaston Vigneron, ordre : Lefébure, montant : 10.000 francs. » Votre frère étant mineur, son engagement ne valait rien. Mais Mme Vigneron n'aurait pas voulu frustrer un bailleur de fonds, que ce jeune homme a trompé nécessairement sur son âge et sur ses ressources personnelles. (Il plie le papier et le lui remet.) Je suis votre serviteur.

MARIE

Restez, monsieur, je vous prie de rester. Ce n'est pas ce compte qui a bouleversé ma mère au point de s'emporter avec vous. Elle vous eût remercié plutôt, tout en blâmant son fils comme il le mérite, d'avoir fait honneur à sa signature.

TEISSIER, surpris, avec un sourire.

Vous savez donc ce que c'est qu'une signature ?

MARIE

Mon père me l'a appris.

TEISSIER

Il aurait mieux fait de l'apprendre à votre frère.

MARIE

Asseyez-vous, monsieur ; je suis peut-être bien jeune pour parler d'affaires avec vous.

TEISSIER, debout, souriant toujours.

Allez, causez, je vous écoute.

MARIE

Je m'attendais bien, pour ma part, à un grand changement dans notre position, mais qu'elle fût perdue entièrement, je ne le pensais pas. Dans tous les cas, monsieur, vous ne nous conseilleriez ni une faiblesse ni un coup de tête. Que devons-nous faire alors ? Examiner où nous en sommes, demander des avis, et ne prendre aucune résolution avant de connaître le pour et le contre de notre situation.

TEISSIER

Ah !... Laissons de côté vos immeubles qui ne me regardent pas. Que faites-vous, en attendant, de la fabrique ?

MARIE

Qu'arriverait-il, monsieur, si nous voulions la garder et vous la vendre ?

TEISSIER

Elle serait vendue. Le cas a été prévu par la loi.

MARIE

Il y a une loi ?

TEISSIER, souriant toujours.

Oui, mademoiselle, il y a une loi. Il y a l'article 815 du Code civil qui nous autorise l'un comme l'autre à sortir d'une association rompue en fait par la mort de votre pére. Je peux vous mettre à même de vous en assurer tout de suîte. (Tirant un volume de sa poche.) Vous voyez quel est cet ouvrage : « Recueil des lois et règlements en vigueur sur tout le territoire français. » Je ne sors jamais sans porter un code sur moi, c'est une habitude que je vous engage à prendre. (Il lui passe le volume à une page indiquée ; pendant qu'elle prend connaissance de l'article, il la regarde avec un mélange d'intérêt, de plaisir et de moquerie.) Avez-vous compris ?

MARIE

Parfaitement.

Pause.

TEISSIER

Vous vous appelez bien Marie et vous êtes la seconde fille de Vigneron ?

MARIE

Oui, monsieur, pourquoi ?

TEISSIER

Votre père avait une préférence marquée pour vous.

MARIE

Mon père aimait tous ses enfants également.

TEISSIER

Cependant il vous trouvait plus raisonnable que vos sœurs.

MARIE

Il le disait quelquefois, pour me consoler de n'être pas jolie comme elles.

TEISSIER

Qu'est-ce qui vous manque ? Vous avez de beaux yeux, les joues fraîches, la taille bien prise, toutes choses qui annoncent de la santé chez une femme.

MARIE

Ma personne ne m'occupe guère, je ne demande qu'à passer inaperçue.

TEISSIER

C'est vous bien certainement qui aidez votre mère

dans les détails de sa maison ; vous lui servez de scribe au besoin.

MARIE

L'occasion ne s'en est pas présentée jusqu'ici.

TEISSIER

La voilà venue. Je ne crois pas Mme Vigneron capable de se débrouiller toute seule et vous lui serez d'un grand secours... Avez-vous un peu le goût des affaires ?

MARIE

Je les comprends quand il le faut.

TEISSIER

La correspondance ne vous fait pas peur ?

MARIE

Non, si je sais ce que je dois dire.

TEISSIER

Calculez-vous facilement ? Oui ou non ? Vous ne voulez pas répondre ? (La quittant.) Elle doit chiffrer comme un ange.

MARIE

Que pensez-vous, monsieur, que valent nos immeubles ?

TEISSIER

Votre notaire vous dira cela mieux que moi. (Revenant à elle, après avoir pris son chapeau.) Il faudra toujours, mademoiselle, en revenir à mes calculs. Je

sais bien ce que vous pensez : La fabrique est une affaire excellente, gardons la fabrique. Qui me dit d'abord qu'elle ne périclitera pas ? Qui me dit ensuite que vous-même, après avoir manœuvré habilement, vous ne voudrez pas la vendre pour la racheter à moitié prix ?

MARIE

Que prévoyez-vous là, monsieur ?

TEISSIER

Je ne prévois que ce que j'aurais fait moi-même, si j'avais encore quarante ans au lieu de soixante et quelques. En résumé, vos besoins d'argent d'une part, mes intérêts sagement appréciés de l'autre, nous amènent à la vente de notre établissement. Sa situation est très prospère. La mort de son directeur est une occasion excellente, qui ne se représentera pas, pour nous en défaire, profitons-en. Vous n'avez pas autre chose à me dire ?

MARIE

Ne partez pas, monsieur, avant d'avoir revu ma mère ; elle est plus calme maintenant, elle vous écoutera très volontiers.

TEISSIER

C'est inutile. J'ai dit ce qu'il fallait à Mme Vigneron et vous êtes assez intelligente pour lui expliquer le reste.

MARIE, après avoir sonné.

Faites ce que je vous demande, monsieur. Ma mère n'a pas été maîtresse d'un mouvement d'impatience ;

en allant à elle, vous lui donnerez l'occasion de vous exprimer ses regrets.

TEISSIER

Soit ! Comme vous voudrez ! Vous désirez donc que nous vivions en bons rapports ? Vous n'y gagnerez rien, je vous le dis d'avance. Quel âge peut bien avoir mademoiselle Marie ? Vingt ans à peine ! Mais c'est déjà une petite personne, modeste, sensée, s'exprimant fort convenablement (la quittant), et ce que son père ne m'avait pas dit : très appétissante.

Auguste entre.

MARIE

Suivez Auguste, il vous conduira près de ma mère.

TEISSIER, après avoir cherché un compliment sans le trouver.

Je suis votre serviteur mademoiselle.

Il entre à gauche, sur un signe que lui fait Auguste de prendre par là.

SCÈNE V

MARIE, puis BLANCHE

MARIE, fondant en larmes.

Mon père ! Mon père !

BLANCHE, entrant et allant lentement à elle.

Qui était là, avec toi ?

MARIE

M. Teissier.

BLANCHE

C'est ce vilain homme que tu gardes si longtemps ?

MARIE

Tais-toi, ma chérie, tais-toi. Il faut maintenant veiller sur nous et ne plus parler imprudemment.

BLANCHE

Pourquoi ?

MARIE

Pourquoi ? Je ne voudrais pas te le dire, mais que tu le saches aujourd'hui ou demain, la peine sera toujours la même.

BLANCHE

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARIE

Nous sommes ruinées peut-être.

BLANCHE

Ruinées !

Marie baisse la tête ; Blanche fond en larmes, elles se jettent dans les bras l'une de l'autre : elles se séparent, mais Blanche reste encore émue et sanglotante.

MARIE

J'ai eu tort de te parler d'un malheur qui n'est pas inévitable. La vérité, la voici : je ne vois pas bien clair encore dans nos affaires, mais elles ne me promettent rien de bon. Il est possible cependant qu'elles s'arrangent, à une condition : soyons raisonnables, prudentes, pleines de ménagements avec tout le monde et résignons-nous dès maintenant à passer sur bien des dégoûts.

BLANCHE

Vous ferez ce que vous voudrez, maman, Judith et toi, je ne me mêlerai de rien. Je voudrais dormir jusqu'à mon mariage.

MARIE

Ton mariage, ma chérie !

BLANCHE

Qu'est-ce que tu penses ?

MARIE

Je pense bien tristement que ce mariage te préoccupe et peut-être n'est-il plus possible aujourd'hui.

BLANCHE

Tu juges donc bien mal M. de Saint-Genis pour le croire plus sensible à une dot qu'à un cœur.

MARIE

Les hommes, en se mariant, désirent les deux. Mais M. de Saint-Genis serait-il plus désintéressé qu'un autre, il a une mère qui calculera pour lui.

BLANCHE

Sa mère est sa mère. Si elle a des défauts, je ne veux pas les voir. Mais elle est femme et ne voudrait pas que son fils manquât de loyauté envers une autre femme.

MARIE

Il ne faut pas, ma chérie, que le malheur nous rende injustes et déraisonnables. Les engagements

ont été réciproques : si nous ne pouvons plus tenir les nôtres, M. de Saint-Genis se trouvera dégagé des siens.

BLANCHE

Tu te trompes, sois-en sûre, tu te trompes. Demain, si je disais demain, dans un an ou dans dix, Georges m'épousera comme il le veut et comme il le doit. Ne parlons plus de cela. Mon mariage, vois-tu, ne ressemble pas à tant d'autres qui peuvent se faire ou se défaire impunément, et tu ne sais pas la peine que tu me causes en doutant une minute de sa réalisation. (Pause.) Explique-moi un peu comment nous serions ruinées ?

MARIE

Plus tard ; je ne le sais pas bien moi-même.

BLANCHE

Qui te l'a dit ?

MARIE

M. Teissier. Prends garde, je te le répète. M. Teissier est là, chez ma mère ; je viens de le réconcilier avec elle.

BLANCHE

Ils s'étaient donc fâchés ?

MARIE

Oui, ils s'étaient fâchés. Maman dans un mouvement d'impatience, l'avait congédié de chez elle.

BLANCHE

Maman avait bien fait.

MARIE

Maman avait eu tort et elle l'a compris tout de suite. Notre situation est assez grave sans que nous la compromettions encore par des vivacités et des imprudences. Il y va, penses-y bien, Blanche, de notre existence à toutes, de l'avenir de tes sœurs, du tien autant que du nôtre. Si certaine que tu sois de M. de Saint-Genis, un homme y regarde à deux fois avant d'épouser une jeune fille qui n'a rien. Tu es la plus charmante petite femme de la terre, toute de cœur et de sentiment : l'argent n'existe pas pour toi. Mais l'argent, vois-tu, existe pour les autres. On le retrouve partout. Dans les affaires, et nous sommes en affaires avec M. Teissier. Dans les mariages aussi, tu l'apprendras peut-être à tes dépens. Il faut bien que l'argent ait son prix, puisque tant de malheurs arrivent par sa faute et qu'il conseille bien souvent les plus vilaines résolutions.

BLANCHE, à part.

Serait-ce possible qu'un tout jeune homme, épris comme il le dit, aimé comme il le sait, plutôt que de sacrifier ses intérêts, commît une infamie !

MARIE

Qu'est-ce que je désire, ma chérie ? Que ce mariage se fasse, puisque tu y vois le bonheur pour toi. Mais à ta place, je voudrais être prête à tout : ravie, s'il se réalise, et résignée, s'il venait à manquer.

BLANCHE

Résignée ! Si je pensais que M. de Saint-Genis ne

m'eût recherchée que pour ma dot, je serais la plus honteuse des femmes, et si, ma dot perdue, il hésitait à m'épouser, je deviendrais folle ou j'en mourrais.

MARIE

Tu l'aimes donc bien ?

BLANCHE

Oui, je l'aime ! je l'adore, si tu veux le savoir ! Il est doux, il est tendre, c'est un enfant comme moi. Je suis certaine qu'il a du cœur et qu'il est incapable d'une mauvaise action. Tu comprends, n'est-ce-pas, que je veuille l'avoir pour mari ? Eh bien, me tromperais-je sur son compte, ne méritât-il ni mon affection ni mon estime, serait-ce le dernier des hommes, il faut maintenant que je l'épouse,

MARIE, à part

Elle souffre, la pauvre enfant, et elle déraisonne.

BLANCHE, à part.

Ah ! quelle faute nous avons commise ! Quelle faute ! Tu me connais, toi, ma sœur, nous vivons ensemble depuis vingt ans sans un secret l'une pour l'autre. Est-ce que je ne suis pas une belle petite fille, bien aimante, c'est vrai, mais bien honnête aussi ? Je n'ai jamais eu une pensée qu'on ne puisse pas dire. Si j'avais rencontré M. de Saint-Genis dans la rue ou ailleurs, je ne l'aurais pas seulement regardé. Il est venu ici, la main dans celle de mon père, nous nous sommes plu tout de suite et l'on nous a fiancés aussitôt. Maman me recommandait bien plus de sa-

gesse avec mon futur, mais c'était mon futur, je ne voyais pas de danger ni un bien grand mal en me confiant à lui.

MARIE

Allons, calme-toi, tu exagères comme toujours. Tu as dit à M. de Saint-Genis que tu l'aimais, n'est-ce pas, tu es bien excusable puisque tu devais l'épouser. Vous vous preniez les mains quelquefois et vous vous êtes embrassés peut-être, c'est un tort sans doute, mais qui ne vaut pas les reproches que tu te fais.

BLANCHE, après avoir hésité.

Je suis sa femme, entends-tu, je suis sa femme !

MARIE, très innocemment.

Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

BLANCHE, surprise d'abord et émerveillée.

Oh ! pardon, pardon, chère sœur, pure comme les anges, je n'aurais jamais dû te parler ainsi. Oublie ce que je viens de te dire, ne cherche pas à le comprendre et ne le répète à personne surtout, ni à maman, ni à Judith.

MARIE

Sais-tu que je te crois un peu folle ou bien c'est moi qui suis une petite bête.

BLANCHE

Oui, je suis folle, et toi tu es la plus belle enfant et la plus charmante sœur qu'on puisse rêver.

Elle l'embrasse pasionnément.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BOURDON.

BOURDON

Bonjour, mesdemoiselles. Mme Vigneron est là sans doute ? Ayez l'obligeance de lui dire que je l'attends.

MARIE

Va, ma chérie.

Blanche sort par la porte de gauche.

SCÈNE VII

MARIE, BOURDON, puis MADAME VIGNERON.

BOURDON

Votre mère, vient de m'écrire qu'elle était très impatiente de me voir, je le conçois sans peine. Je l'attendais tous les jours à mon étude.

MARIE

Ma mère, monsieur Bourdon, a été si désolée et si souffrante...

BOURDON

Je comprends très bien, mademoiselle, que frappée comme elle vient de l'être, votre mère ne s'amuse pas à faire des visites ou à courir les magasins ; mais on prend sur soi de venir voir son notaire, et si c'est en-

core trop on le prie de passer. La succession de M. Vigneron, fort heureusement, ne présente pas des difficultés bien sérieuses ; cependant votre père a laissé une grosse affaire de terrains, qui demande à être examinée de près et liquidée le plus tôt possible ; vous entendez, liquidée le plus tôt possible.

MARIE

Voici ma mère.

MADAME VIGNERON, pleurant, son mouchoir à la main.

Quel malheur, monsieur Bourdon, quel épouvantable malheur ! Mon pauvre Vigneron ! Ce n'est pas assez de le pleurer nuit et jour, je sens bien là que je ne lui survivrai pas.

Un silence.

BOURDON

Dites-moi, madame, pendant que j'y pense : est-ce avec votre autorisation que Mme de Saint-Genis s'est présentée chez moi pour connaître la situation qui vous était faite par le décès de votre mari ?

MADAME VIGNERON

C'est sans mon autorisation, et si Mme de Saint-Genis vous faisait une nouvelle visite...

BOURDON

Tranquillisez-vous. J'ai reçu Mme de Saint-Genis de manière à lui ôter l'envie de revenir. Vous avez désiré me voir, madame. Parlons peu, parlons vite et parlons bien.

MADAME VIGNERON

Je ne vous retiendrai pas longtemps, monsieur Bourdon, je n'ai qu'une question à vous faire. Est-il vrai, est-il possible que mon mari en tout et pour tout ne laisse que cinquante mille francs ?

BOURDON

Qui vous a dit cela ?

MADAME VIGNERON

M. Teissier.

BOURDON

Cinquante mille francs ! Teissier va peut-être un peu vite. Vous le connaissez. Ce n'est pas un méchant homme, mais il est brutal sur la question argent. J'espère et je ferai tout mon possible, soyez-en bien sûre, madame, pour qu'il vous revienne quelque chose de plus. (Madame Vigneron fond en larmes et va tomber sur le canapé ; il la rejoint.) Vous espériez donc, madame, que la succession de M. Vigneron serait considérable ? A combien l'estimiez-vous ?

MADAME VIGNERON

Je ne sais pas, monsieur.

BOURDON

Cependant vous avez dû vous rendre compte de ce que laissait M. Vigneron. Quand on perd son mari, c'est la première chose dont on s'occupe. (Il la quitte.) Teissier n'en est pas moins très blâmable, et je ne me gênerai pas pour le lui dire, de vous avoir jeté un

chiffre en l'air. Les affaires ne se font pas ainsi. On procède à une liquidation par le commencement, par les choses les plus urgentes ; on avance pas à pas ; quand on est arrivé au bout, il reste ce qu'il reste. (Revenant à Mme Vigneron.) Avez-vons décidé quelque chose, madame, pour vos terrains ? Vous vous trouvez là en face d'une nécessité manifeste, il faut les vendre.

MARIE

Quelle somme pensez-vous que nous en tirions ?

BOURDON, allant à Marie.

Quelle somme, mademoiselle ? Aucune ! Vous ne devez compter sur rien.

MADAME VIGNERON, se levant.

Quel avantage alors aurons-nous à nous en défaire ?

BOURDON, revenant à Mme Vigneron.

Quel avantage, madame ? Celui de vous retirer un boulet que vous avez aux pieds. Croyez-moi, je n'ai pas l'habitude, dans les conseils que je donne, de me montrer aussi affirmatif que je le suis en ce moment. Chaque jour de retard est gros de conséquences pour vous, Pendant que vous délibérez, Catilina est aux portes de Rome, Catilina, dans l'espèce, ce sont les hypothèques qui vous dévorent, votre architecte qui vous attend avec son mémoire, et le fisc qui va se présenter avec ses droits.

Rentre Teissier par la porte de gauche ; Blanche derrière lui.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, TEISSIER, BLANCHE.

TEISSIER

Bonjour, Bourdon.

BOURDON

Bonjour, Teissier. J'étais en train d'expliquer à Mme Vigneron et à sa fille l'impossibilité où elles se trouvent de conserver leurs terrains.

TEISSIER

Je n'ai rien à voir là-dedans. Ces dames ne peuvent pas trouver un meilleur conseiller que vous. Elles sont en bonnes mains.

BOURDON

Remarquez bien, je vous prie, madame, le point de vue auquel je me place pour qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. Je ne voudrais pas me trouver plus tard exposé à des reproches que je ne mériterais pas. Je me borne à établir ceci : le *statu quo* est funeste à vos intérêts, sortez du *statu quo*. Je ne vous dis pas, bien loin de là, que la situation de vos immeubles me paraisse excellente et que le moment soit bien choisi pour les mettre en adjudication. Non. Cependant, en présentant cette affaire sous son jour le plus favorable et je n'y manquerai pas, en la dégageant de bien des broussailles, avec un peu de

charlatanisme et de grosse caisse, nous arriverons peut-être à un résultat satisfaisant.

TEISSIER, à part.

Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il dit ? (Bas, à Bourdon) Nous ne sommes donc plus d'accord ?

BOURDON, bas, à Teissier.

Laissez-moi faire. (Allant à Mme Vigneron.) Voyez, madame, réfléchissez, mais réfléchissez vite, je vous y engage. Quand vous aurez pris une décision, vous me la ferez connaître.

Il fait mine de se retirer.

TEISSIER

Ne partez pas, Bourdon, sans que nous ayons dit un mot de la fabrique.

BOURDON

La fabrique, mon cher Teissier, peut attendre. Je voudrais avant tout débarrasser Mme Vigneron de ses terrains. Nous sommes en présence d'une veuve et de quatre enfants qui se trouvent appauvris du jour au lendemain, il y a là une situation très intéressante, ne l'oublions pas.

Teissier sourit.

AUGUSTE, entrant, bas, à Mme Vigneron.

M. Lefort est là, madame.

MADAME VIGNERON

Ayez l'obligeance, monsieur Bourdon, de rester encore un instant. Vous allez entendre notre architecte qui vous fera peut-être changer d'avis.

BOURDON

Je suis à vos ordres, madame.

MADAME VIGNERON, à Auguste.

Faites entrer M. Lefort et priez Mlle Judith de venir ici.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LEFORT, puis JUDITH.

MADAME VIGNERON, pleurant, son mouchoir à la main.

Quel malheur, monsieur Lefort, quel épouvantable malheur ? Mon pauvre Vigneron ! Je ne me consolerai jamais de la perte que j'ai faite.

LEFORT, il a les manières communes et la voix forte.

Allons, madame, ne vous désolez pas comme ça ; avec du sang-froid et de la persévérance, nous arriverons à remplacer votre mari.

Il descend la scène.

TEISSIER

Bonjour, Lefort.

LEFORT

Je vous salue, monsieur Teissier.

Judith entre ici.

MARIE, à Lefort.

Vous vous intéressiez beaucoup, monsieur, aux travaux qui vous avaient été confiés ?

LEFORT

Oui, mademoiselle, Vigneron n'était pas un client pour moi, c'était un frère.

MARIE

Nous sommes à la veille de prendre une décision fort importante...

LEFORT

Disposez de moi. Mon temps vous appartient, ma bourse est à votre service. Les enfants de Vigneron sont mes enfants.

MARIE

Si vous aviez quelques éclaircissements, quelque projet même à nous communiquer, ayez l'obligeance de tout dire en présence de ces méssieurs.

LEFORT

Je suis prêt, mademoiselle. Ces messieurs ne me font pas peur. J'ai l'habitude de mettre ma poitrine en avant.

MADAME VIGNERON

Asseyez-vous là, monsieur Lefort.

LEFORT, assis.

Avez-vous ouvert mon mémoire, madame? Non, n'est-ce pas? Tant pis. Il renfermait une notice sur les terrains de M. Vigneron où toute l'affaire est exposée depuis A jusqu'à Z. Si j'avais cette notice sous les yeux, je serais plus bref et je me ferais mieux comprendre.

MARIE

Je peux vous la donner, monsieur, j'ai serré moi-même votre mémoire.

LEFORT

Vous m'obligerez.

Marie va au meuble-secrétaire, en passant devant sa mère et Teissier assis l'un près de l'autre.

TEISSIER, à Mme Vigneron.

Elle a de l'ordre, votre demoiselle ?

MADAME VIGNERON

Beaucoup d'ordre.

TEISSIER

Ce sera plus tard une femme de tête ?

MADAME VIGNERON

Oui, je le crois.

TEISSIER

Calcule-t-elle facilement ?

Pas de réponse.

BOURDON, il a pris le mémoire des mains de Marie et en détache une partie qu'il donne à Lefort.

C'est là sans doute ce que vous désirez. Si vous le permettez, je parcourrai votre mémoire en vous écoutant.

Ils échangent un regard hostile.

LEFORT, en martelant chacune de ses phrases.

Dès le principe, les terrains de M. Vigneron, situés à l'extrémité de Paris, dans le voisinage d'une gare, soumis de ce chef à mille servitudes, étaient, au

prix où il les avait achetés, une détestable affaire. Disons le mot, il avait été mis dedans.

BOURDON

Je vous arrête. Personne n'avait intérêt à tromper M. Vigneron. Il avait acheté ces terrains dans l'espoir qu'ils seraient expropriés.

LEFORT

Expropriés ? Par qui ?

BOURDON

Par le chemin de fer.

LEFORT

Quelle bonne blague ! C'était le chemin de fer qui les vendait.

BOURDON

En êtes-vous sûr ?

LEFORT

Parfaitement sûr.

BOURDON

Soit. Alors on supposait que la Ville, qui avait entrepris de grands travaux dans les quartiers excentriques, aurait besoin de ces terrains. Je me souviens maintenant ; on espérait traiter avec la Ville.

LEFORT

Avec la Ville ou avec le grand Turc. Il ne faut pas m'en conter à moi pour tout ce qui regarde les immeubles. je connais la place de Paris depuis A jusqu'à Z. Je continue. M. Vigneron, qui avait été

mis dedans, je maintiens le mot, s'aperçut bien vite de sa sottise et il voulut la réparer. Comment ? En faisant bâtir. Il vint me trouver. Il connaissait de longue date ma conscience et mon désintéressement, je ne le quittai plus qu'il ne m'eût confié les travaux. Malheureusement, à peine mes études étaient-elles faites et les premières fondations commencées (avec une pantomime comique.) Vigneron décampait pour l'autre monde.

BOURDON

Nous connaissons tous ces détails, mon cher monsieur, vous nous faites perdre notre temps à nous les raconter.

LEFORT

Les héritiers se trouvent dans une passe difficile, mais dont ils peuvent sortir à leur avantge. Ils ont sous la main un homme dévoué, intelligent, estimé universellement sur la place de Paris, c'est l'architecte du défunt qui devient le leur. L'écouteront-ils ? S'ils repoussent ses avis et sa direction, (avec une pantomime comique), la partie est perdue pour eux.

BOURDON

Arrivez donc, monsieur, sans tant de phrases, à ce que vous proposez.

LEEORT

Raisonnons dans l'hypothèse la plus défavorable, M. Lefort, qui vous parle en ce moment, est écarté de l'affaire. On règle son mémoire, loyalement, sans le chicaner sur chaque article. M. Lefort n'en demande

pas plus pour lui. Que deviennent les immeubles ? Je répète qu'ils sont éloignés du centre, chargés de servitudes, j'ajoute : grevés d'hypothèques, autant de raisons qu'on fera valoir contre les propriétaires au profit d'un acheteur mystérieux qui ne manquera pas de se trouver là. (Avec volubilité.) On dépréciera ces immeubles, on en précipitera la vente, on écartera les acquéreurs, on trompera le tribunal pour obtenir une mise à prix dérisoire, on étouffera les enchères (avec une pantomime comique), voilà une propriété réduite à zéro.

BOURDON

Précisez, monsieur, j'exige que vous précisiez. Vous dites : on fera telle, telle et telle chose. Qui donc les fera, s'il vous plaît ? Savez-vous que de pareilles manœuvres ne seraient possibles qu'à une seule personne et que vous incriminez le notaire qui sera chargé de l'adjudication.

LEFORT

C'est peut-être vous, monsieur.

BOURDON

Je ne parle pas pour moi, monsieur, mais pour tous mes confrères, qui se trouvent atteints par vos paroles. Vous attaquez bien légèrement la corporation la plus respectable que je connaisse. Vous mettez en suspicion la loi elle-même dans la personne des officiers publics chargés de l'exécuter. Vous faites pis, monsieur, si c'est possible. Vous troublez la sécurité des familles. Il vous sied bien vraiment de produire une

accusation semblable et de nous arriver avec un mémoire de trente-sept mille francs.

LEFORT

Je demande à être là, quand vous présenterez votre note.

BOURDON

Terminons, monsieur. En deux mots, qu'est ce que vous proposez ?

LEFORT

J'y arrive à ce que je propose. Je propose aux héritiers de Vigneron de continuer les travaux...

BOURDON

Allons donc, il fallait le dire tout de suite. Vous êtes architecte, vous proposez de continuer les travaux.

LEFORT

Laissez-moi finir, monsieur.

BOURDON

C'est inutile. Si Mme Vigneron veut vous entendre, libre à elle ; mais moi, je n'écouterai pas plus longtemps des divagations. Quelle somme mettez-vous sur table ? Mme Vigneron n'a pas d'argent, je vous en préviens, où est le vôtre ? Dans trois mois, nous nous retrouverions au même point, avec cette différence que votre mémoire, qui est aujourd'hui de trente-sept mille francs, s'élèverait au double, au train dont vous y allez. Ne me forcez pas à en dire davantage. Je prends vos offres telles que vous nous les donnez. Je

ne veux pas y voir quelque combinaison ténébreuse qui ferait de vous un propriétaire à bon marché.

LEFORT

Qu'est-ce que vous dites, monsieur ? Regardez-moi donc en face. Est-ce que j'ai l'air d'un homme à combinaison ténébreuse ? Ma parole d'honneur, je n'ai jamais vu un polichinelle pareil !

BOURDON, se contenant, à mi-voix.

Comment m'appelez-vous, saltimbanque !

Mme Vigneron se lève pour intervenir.

TEISSIER

Laissez, madame, ne dites rien. On n'interrompt jamais une conversation d'affaires.

LEFORT, à Mme Vigneron,

Je cède la place, madame. Si vous désirez connaître mon projet et les ressources dont je dispose, vous me rappelerez. Dans le cas contraire, vous auriez l'obligeance de me régler mon mémoire le plus tôt possible. Il faut que je fasse des avances à tous mes clients, moi, tandis qu'un notaire tripote avec l'argent des siens.

Il se retire.

TEISSIER

Attendez-moi, Lefort, nous ferons un bout de chemin ensemble. (A Mme Vigneron.) Je vous laisse avec Bourdon, madame, profitez de ce que vous le tenez.

LEFORT, revenant.

J'oubliais de vous dire, madame ; est-ce avec votre autorisation qu'une Mme de Saint-Genis s'est présentée chez moi ?...

MADAME VIGNERON

Elle a été chez tout le monde. Je n'ai autorisé personne, monsieur Lefort, personne, à aller vous voir, et si cette dame revenait...

LEFORT

Cette dame ne reviendra pas. Je lui ai fait descendre mon escalier plus vite qu'elle ne l'avait monté.

TEISSIER, à Marie.

Adieu, mademoiselle Marie, portez-vous bien. (Il la quitte et revient.) Restez ce que vous êtes. Les amoureux ne vous manqueront pas. Si je n'étais pas si vieux, je me mettrais sur les rangs.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins TEISSIER et LEFORT.

BOURDON

Eh bien, madame ?

MADAME VIGNERON

Quelle faute j'ai faite, monsieur Bourdon, en amenant une pareille rencontre.

BOURDON

Je ne regretterai pas cette discussion, madame, si elle vous a éclairée sur vos intérêts.

MADAME VIGNERON

Oubliez ce qui vient de se passer pour voir les choses comme elles sont. M. Lefort est un homme très mal élevé, je vous l'accorde, mais il ne manque ni de bon sens ni de savoir-faire. Il ne nous propose après tout que ce que mon mari eût exécuté lui-même, s'il avait vécu.

BOURDON

Est-ce sérieux, madame, ce que vous me dites là ? Vous ne m'avez donc pas entendu apprécier comme elles le méritent les offres de cet architecte ?

MADAME VIGNERON

On pourrait en prendre un autre.

BOURDON

Celui-là ne vous suffit pas ? (Pause.) Approchez, mesdemoiselles, vous n'êtes pas de trop. Votre mère est dans les nuages, aidez-moi à la ramener sur terre, Je vais prendre la situation, madame, aussi belle que possible. Admettons pour un instant que vos terrains vous appartiennent. J'écarte les créanciers hypothécaires qui ont barre sur eux. Savez-vous ce que coûterait l'achèvement de vos maisons qui sont à peine commencées ? Quatre à cinq cent mille francs ! Vous pensez bien que M. Lefort n'a pas cette somme. Vous ne comptez pas sur moi pour la trouver. Et alors

même que vous la trouveriez chez moi ou ailleurs, conviendrait-il bien à une femme, permettez-moi de vous dire ça, de se mettre à la tête de travaux considérables et de se jeter dans une entreprise dont on ne voit pas la fin ? Cette question que je vous pose est si sérieuse, que si elle venait devant le conseil de famille qui sera chargé de vous assister dans la tutelle de vos enfants mineurs, on pourrait s'opposer à ce que le patrimoine de ces enfants, si petit qu'il sera, fût aventuré dans une véritable spéculation. (Solennellement.) Moi, membre d'un conseil de famille, chargé des intérêts d'un mineur, la chose la plus grave qu'il y ait au monde, je m'y opposerais. (Silence.) Vous voilà avertie, madame. En insistant davantage, j'outrepasserais les devoirs de mon ministère. Vous savez où est mon étude, j'y attendrai maintenant vos ordres.

Il sort.

SCÈNE XI

MADAME VIGNERON, MARIE, BLANCHE. JUDITH.

MADAME VIGNERON

Causons un peu, mes enfants. Ne parlons pas toutes à la fois et tâchons de nous entendre, M. Lefort.,.

JUDITH, l'interrompant.

Oh ! M. Lefort !

MADAME VIGNERON

Tu ne sais pas encore ce que je veux dire. M. Lefort s'exprime très grossièrement peut-être, mais je crois qu'il a du cœur et de la loyauté.

JUDITH

Je crois tout le contraire

MADAME VIGNERON

Pourquoi ?

JUDITH

Je lui trouve les allures d'un charlatan.

MADAME VIGNERON

Ah ! Et toi. Blanche, est-ce que tu trouves à M. Lefort les allures d'un charlatan ?

BLANCHE

Oui, un peu, Judith n'a pas tort.

MADAME VIGNERON

C'est bien. Dans tous les cas, ses conseils me paraissent préférables à ceux de M. Bourdon qui ne demande en réalité qu'à vendre nos terrains. Quel est ton avis, Marie ?

MARIE

Je n'en ai pas jusqu'à présent.

MADAME VIGNERON

Nous voilà bien avancées, mon enfant. Parle-nous alors de M. Teissier.

Universitas BIBLIOTHECA

MARIE

Il me semble que sans brusquer rien et avec des égards pour M. Teissier, on obtiendrait quelque chose de lui.

BLANCHE

Qu'est-ce que tu dis, Marie ? M. Teissier est l'homme le plus faux et le plus dangereux qu'il y ait au monde.

MADAME VIGNERON

Judith ?

JUDITH

Je ne sais pas qui a raison de Marie ou de Blanche, mais, à mon sens, nous ne devons compter que sur M. Bourdon.

MADAME VIGNERON

Je ne pense pas comme toi, mon enfant. M. Bourdon ! M. Bourdon ! Il y a une question d'abord que M. Bourdon devait me faire et il ne paraît pas y avoir songé. Ensuite, j'ai remarqué beaucoup d'obscurité dans ses paroles. Qu'est-ce que c'est que cette phrase que je me rappelle : Catilina est aux portes de Rome ? (A Marie.) As-tu compris ce qu'il a voulu dire ?

MARIE

Oui, j'ai compris.

MADAME VIGNERON

Tu as compris ? C'est bien vrai ? N'en parlons plus, vous êtes plus savantes que moi. Mais M. Bourdon aurait pu me parler de Catilina tout à son aise et me

demander si nous avions besoin d'argent. Regardez-moi mes enfants. S'il faut vendre les terrains, on les vendra. Ce qui sera perdu, sera perdu. Mais écoutez bien votre mère ; ce qu'elle dit une fois est dit pour toujours. Moi, vivante, on ne touchera pas à la fabrique !

MARIE

Tu te trompes, maman.

MADAME VIGNERON

Moi, vivante, on ne touchera pas à la fabrique !

MARIE

M. Teissier peut la vendre demain. Il y a une loi qui l'autorise à le faire.

MADAME VIGNERON

Moi, vivante...

MARIE

Il y a une loi.

BLANCHE et JUDITH

S'il y a une loi.

MADAME VIGNERON

Tenez, laissez moi tranquille avec votre loi. Si je devais passer beaucoup de journées comme celle-ci, mes enfants, mes forces n'y résisteraient pas ; vous n'auriez plus ni père ni mère avant peu.

Elle va tomber en pleurant sur le canapé.

AUGUSTE, entrant.

Voici des lettres pour madame.

MADAME VIGNERON, à Marie.

Prends ces lettres, et lis-les moi, mon enfant.

MARIE

C'est une lettre de la couturière : « Madame, nous avons l'honneur de vous remettre votre facture dans notre maison, en prenant la liberté de vous faire remarquer qu'elle dépasse le chiffre ordinaire de nos crédits. Notre caissier aura l'honneur de se présenter chez vous demain. Agréez, madame, nos respectueuses salutations. *P. S.* Nous appelons votre attention, madame, sur une étoffe toute nouvelle, dite « deuil accéléré », que les jeunes femmes portent beaucoup et qui peut convenir également aux demoiselles. »

Marie ouvre et lit une seconde lettre.

« Madame, M. Dubois par la présente vous autorise à sous-louer votre appartement, ce qui ne vous sera pas bien difficile, moyennant un léger sacrifice. M. Dubois aurait voulu faire plus, il ne le peut pas. S'il admettait avec vous, madame, qu'un bail se trouve résilié par la mort du locataire, M. Dubois établirait dans sa maison un précédent qui pourrait le mener loin et dont on serait tenté d'abuser. »

Troisième lettre.

« Madame, j'ai envoyé chez vous la semaine dernière pour toucher ma note et vos domestiques ont répondu assez brutalement à la jeune fille qui se présentait de ma part qu'on passerait payer. Ne voyant venir personne, je ne sais à quoi attribuer un retard qui ne peut pas se prolonger plus longtemps Je ne

cours pas après les pratiques, vous le savez, madame, pas plus que je ne fais de la réclame dans les journaux ; je laisse ça aux grandes maisons de Paris que l'on paye en conséquence. Si j'arrive à confectionner des chapeaux qui étonnent par leur bon marché, leur fraîcheur et leur distinction, je ne le dois qu'à mon activité commerciale et à la régularité de mes encaissements. »

Marie se dispose à lire une quatrième lettre ; Mme Vigneron l'arrête et se remet à pleurer ; les jeunes filles se regardent sans mot dire, en secouant la tête, dans des attitudes inquiètes et attristées. — La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE SAINT-GENIS, ROSALIE.

ROSALIE

Asseyez-vous, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS, hésitante et contrariée.

Je ne sais.

ROSALIE

Faites comme je vous dis, madame, placez-vous là, bien à votre aise, vos jolis petits pieds sur ce coussin.

MADAME DE SAINT-GENIS

Ne me pressez pas, Rosalie ; je calcule ce qui est le plus sage, ou d'attendre ou de revenir.

ROSALIE

Attendez, madame, obéissez-moi. Vous me fâche-

riez avec Blanchette si je vous laissais partir sans qu'elle vous ait embrassée.

MADAME DE SAINT-GENIS

Blanche m'embrassera un peu plus tard. C'est elle justement que je venais voir et à qui je voulais parler très sérieusement. Je ne pensais pas que Mme Vigneron aurait du monde à déjeuner.

ROSALIE

Du monde, non, il n'y a pas de monde.

MADAME DE SAINT-GENIS

Ces dames sont à table, c'est bien ce que vous venez de me dire ?

ROSALIE

Oui.

MADAME DE SAINT-GENIS

Elles ne sont pas seules ?

ROSALIE

Non.

MADAME DE SAINT-GENIS

Elles ont donc quelqu'un avec elles.

ROSALIE

Oui. (Bas.) M. Teissier.

MADAME DE SAINT-GENIS

Ah ! M. Teissier. (Se rapprochant de Rosalie.) Il vient maintenant dans la maison ?

ROSALIE

Plus qu'on ne voudrait.

MADAME DE SAINT-GENIS

On lui fait bonne mine cependant ?

ROSALIE

Il le faut bien. Ces demoiselles ont beau ne pas l'aimer, le besoin de s'entendre avec lui est le plus fort.

MADAME DE SAINT-GENIS

S'entendre ? A quel sujet ?

ROSALIE

Pour leur fortune.

MADAME DE SAINT-GENIS

Oui, Rosalie, pour leur fortune (elle la quitte) ou pour la sienne.

ROSALIE

Vous restez, n'est-ce pas, madame ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Non, je m'en vais. Je n'hésite plus maintenant. M. Teissier est là, ces dames ont des affaires avec lui, quelles affaires ? je ne veux gêner personne ni pénétrer aucun mystère.

Elle se dirige vers la porte.

ROSALIE

Madame reviendra ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Je reviendrai.

ROSALIE

Sûrement ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Sûrement. Ecoutez, Rosalie. Si Mme Vigneron et ses filles, Blanche exceptée bien entendu, veulent sortir, qu'elles sortent, qu'elles ne se gênent pas. C'est Blanche seulement qui doit m'attendre et avec qui je veux causer une fois pour toutes. Dites-lui donc un peu, vous, sa vieille bonne, qu'elle se calme..., qu'elle réfléchisse..., qu'elle se résigne..., ce n'est pas ma faute si son père est mort..., elle se rend compte des embarras pécuniaires où elle se trouve et dont mon fils ne peut pas être responsable..., il ne le peut pas... en aucun cas... Hein ? Rosalie, comprenez-vous ce que je vous demande ?

ROSALIE

Sans doute, madame, je comprends, mais ne comptez pas sur moi pour affliger ma petite Blanchette.

MADAME DE SAINT-GENIS

Tenez, on vous sonne. Voyez ce qu'on vous veut, je retrouverai mon chemin pour m'en aller.

ROSALIE, seule.

Elle me fait peur, cette femme-là. Je me signe chaque fois qu'elle entre et qu'elle sort.

La troisième porte du fond, à droite, s'ouvre ; entre Teissier, le bras passé à celui de Marie, Mme Vigneron derrière eux ; Judith vient après, Blanche la dernière ; Rosalie s'est rangée pour les laisser passer ; elle arrête Blanche, la rajuste et l'embrasse ; elle sort par la porte ouverte et la referme.

SCÈNE II

TEISSIER, MADAME VIGNERON, MARIE, BLANCHE, JUDITH.

TEISSIER

Vous voulez bien que je m'appuie un peu sur vous ? Je n'ai pas l'habitude de déjeuner si copieusement et avec de si jolies personnes. (S'arrêtant.) Qu'est-ce que j'ai dit à table ?

MARIE

Différentes choses.

TEISSIER

Qui portaient ?

MARIE

Sur la vie en général.

TEISSIER

A-t-on parlé de vos affaires ?

MARIE

Il n'en a pas été question.

Ils reprennent leur marche en inclinant vers la droite ; Marie se dégage et s'éloigne.

TEISSIER, revenant à elle.

Elles sont bien, vos sœurs, l'aînée surtout, qui a des avantages. C'est vous pourtant que je préfère. Je n'ai pas toujours été vieux. Je sais distinguer encore

la brune d'avec la blonde. Vous me plaisez beaucoup, vous entendez.

MARIE

Tournez-vous un peu du côté de ma mère.

TEISSIER

Dites-moi, madame, pourquoi M. Gaston, qui fait si bien les lettres de change, n'a-t-il pas déjeuné avec nous ?

MADAME VIGNERON, avec émotion.

Mon fils s'est engagé.

TEISSIER

Il est soldat. C'est bien le meilleur parti qu'il pouvait prendre. Un soldat est logé, nourri, chauffé aux frais du gouvernement. Qu'est-ce qu'il risque ? De se faire tuer. Alors il n'a plus besoin de rien.

MADAME VIGNERON

Mon fils a fait ce qu'il a voulu, il regrettera plus tard la décision qu'il a prise. Je me serais entendue avec vous, monsieur Teissier, pour le placer dans la fabrique, et si cette fabrique, comme je le crois, ne sort pas de vos mains et des nôtres, Gaston, dans quelques années, aurait succédé à son père.

Un temps.

TEISSIER

Avez-vous vu Bourdon ?

MADAME VIGNERON

Non. Est-ce que nous devions le voir ?

TEISSIER, embarrassé, sans répondre, revenant à Marie.

Elles sont bien, vos sœurs, mais ce sont des Parisiennes, ça se voit tout de suite. Pas de fraîcheur. On ne dirait pas, en vous regardant, que vous avez été élevée avec elles. J'ai des roses, l'été, dans mon jardin, qui n'ont pas de plus belles couleurs que vos joues. Il faudra que vous veniez, avec votre mère et vos sœurs, visiter ma maison de campagne. Vous n'êtes plus des enfants, vous n'abîmerez rien. Vous déjeunerez chez vous avant de partir et vous serez rentrées pour l'heure du dîner. Vous n'avez pas beaucoup de distractions, ça vous en fera une.

MARIE

Ne comptez pas, monsieur Teissier, que nous allions vous voir avant d'être un peu plus tranquilles. Notre situation, vous le savez, n'a pas fait un pas ; elle se complique, voilà tout. Nous sommes tourmentées aujourd'hui par d'anciens fournisseurs qui sont devenus des créanciers très impatients.

TEISSIER, embarrassé, sans répondre, revenant à Mme Vigneron.

Si vous êtes appelée par vos occupations, madame, ne vous dérangez pas pour moi ; vos demoiselles me tiendront compagnie jusqu'au moment de mon départ.

MADAME VIGNERON

Restez autant que vous voudrez, nous ne vous

renvoyons pas. (Allant à Marie.) As-tu parlé à M. Teissier ?

MARIE

Non, pas encore.

MADAME VIGNERON

Ça te coûte ?

MARIE

Oui, ça me coûte. Douze mille francs, la somme est grosse à demander.

MADAME VIGNERON

Ne la demandons pas.

MARIE

Et demain, où en serons-nous, si cette couturière met sa note chez un huissier ? Elle le fera comme elle le dit.

MADAME VIGNERON

Veux-tu que je prenne M. Teissier à part et que je t'évite une explication avec lui ?

MARIE

Non. C'est un moment de courage à avoir, je l'aurai.

TEISSIER, il est assis sur le canapé auprès de Judith.

Alors vous faites bon ménage avec vos sœurs ?

JUDITH

Très bon ménage.

TEISSIER

Quelle est la plus sensée de vous trois ?

JUDITH

Marie.

TEISSIER

Mlle Marie. (Il la regarde.) Pense-t-elle beaucoup à se marier ?

JUDITH

Elle n'en parle jamais.

TEISSIER

Cependant on la trouve jolie ?

JUDITH

Elle est plus que jolie, elle est charmante.

TEISSIER

Précisément. (Il regarde Marie une seconde fois.) Ce n'est pas un fuseau comme la plupart des jeunes filles et ce n'est pas non plus une commère. A-t-elle le caractère bien fait ?

JUDITH

Très bien fait.

TEISSIER

Des goûts simples ?

JUDITH

Très simples.

TEISSIER

Est-ce une femme à rester chez elle et à soigner une personne âgée avec plaisir ?

JUDITH

Peut-être.

TEISSIER

On pourrait lui confier les clefs d'une maison sans inquiétude ? (Judith le regarde avec étonnement.) Qu'est-ce que fait donc Mlle Marie ? Pourquoi ne vient-elle pas causer avec moi ? (Se levant ; à Judith.) Je ne vous retiens plus, mademoiselle. Allez là-bas (il lui montre Blanche.) près de votre sœur qui a l'air d'être en pénitence. (Marie s'est approchée, il la joint sur le devant de la scène.) Ce petit ouvrage que vous tenez là s'appelle ?

MARIE

Une bourse tout simplement.

TEISSIER

Elle est destinée ?

MARIE

A une vente de pauvres.

TEISSIER

De pauvres ? J'ai bien entendu. Vous travaillez pour eux pendant qu'ils ne font rien.

MARIE

Ma mère, monsieur Teissier, m'a chargée d'une demande qu'elle n'a pas osé vous faire elle-même.

TEISSIER

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARIE

Il semble, je vous le disais tout à l'heure, que nos

fournisseurs se soient donné le mot. Autrefois nous ne pouvions pas obtenir leurs notes, c'est à qui maintenant sera payé le premier.

TEISSIER

Ces gens sont dans leur droit, si ce qu'ils réclament leur est dû.

MARIE

Nous n'avons pas malheureusement la somme nécessaire pour en finir avec eux. Une somme assez importante. Douze mille francs. Consentez, monsieur Teissier, à nous les prêter encore ; vous nous délivrerez de petites inquiétudes qui sont quelquefois plus terribles que les grandes.

Un temps.

TEISSIER

Avez-vous vu Bourdon ?

MARIE

Non ; est-ce que nous devions voir M. Bourdon ?

TEISSIER

Vous pensez bien que cet état de choses ne peut pas durer, ni pour vous, ni pour moi. Douze mille francs que vous me demandez et vingt mille qu'on me doit déjà, total : trente-deux mille francs qui seront sortis de ma caisse. Je ne risque rien sans doute. Je sais où retrouver cette somme. Il faudra bien pourtant qu'elle me rentre. Vous ne vous étonnerez pas en apprenant que j'ai pris mes mesures en conséquence. Ne pleurez pas ; ne pleurez pas. Vous serez bien avancée, quand vous aurez les yeux battus et les joues creuses.

Gardez donc ce qui est bien à vous, vos avantages de vingt ans ; une fillette de votre âge, fraîche et florissante, n'est malheureuse que quand elle le veut bien ; vous me comprenez, que quand elle le veut bien. (Il la quitte brusquement, prend son chapeau et va à Mme Vigneron.) Votre seconde fille vient de me dire que vous aviez besoin de douze mille francs. N'ajoutez rien, c'est inutile. Vous attendez sans doute après, je vais vous les chercher.

Il sort précipitamment.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins TEISSIER.

MADAME VIGNERON

Merci, ma chère Marie. On est si bête et si honteuse quand il faut obtenir de l'argent de ce vieux bonhomme ; je crois bien qu'au dernier moment j'aurais reculé à lui en demander.

MARIE

C'est fait.

MADAME VIGNERON

Judith ?... Où vas-tu, mon enfant ?

JUDITH

Je vous laisse, j'ai besoin de me reposer.

MADAME VIGNERON

Reste ici, je te prie.

JUDITH

Mais, maman....

MADAME VIGNERON, impérieusement.

Reste ici. (Judith obéit à contre-cœur et se rapproche de sa mère.) Notre situation est grave, n'est-ce pas ? Elle t'intéresse ? Nous n'en parlerons jamais assez.

JUDITH

A quoi bon en parler ? Nous répétons toujours les mêmes choses sans prendre la plus petite détermination. Il faudrait une autre femme que toi, vois-tu, pour nous tirer de l'impasse où nous sommes.

MADAME VIGNERON

Dis-moi tout de suite que je ne fais pas mon devoir.

JUDITH

Je ne dis pas cela. Ce n'est pas ta faute si tu n'entends rien aux affaires.

MADAME VIGNERON

Charge-t'en, toi, alors de nos affaires.

JUDITH

Dieu m'en garde ! Je perds la tête devant une addition.

MADAME VIGNERON

On ne te demande pas de faire une addition. On te demande d'être là, de prendre part à ce qui se dit; et de donner ton avis quand tu en as un.

JUDITH

Vous le connaissez, mon avis, il ne changera pas. Nous ne ferons rien et il n'y a rien à faire.

MADAME VIGNERON

Cependant, mon enfant, si on nous vole ?

JUDITH

Eh bien ! on nous volera. Ce n'est ni toi ni moi qui l'empêcherons. Ce n'est pas Marie non plus. Elle doit bien voir maintenant que nous reculons pour mieux sauter. J'aimerais mieux mille fois, mille fois, en finir dès demain et prendre ce qu'on nous laisse, puisqu'on veut bien nous laisser quelque chose. Quand le passé ne nous occuperait plus, nous penserions à l'avenir.

MADAME VIGNERON

Tu en parles bien légèrement, mon enfant, de l'avenir.

JUDITH

Il me préoccupe, mais il ne m'épouvante pas. C'est Blanche que je trouve de beaucoup la plus malheureuse. Elle perd un mari qui lui plaisait.

MARIE

Rien ne dit qu'elle le perdra.

JUDITH

Tout le dit, au contraire. Blanche ne se mariera pas, c'est clair comme le jour. A sa place, je n'attendrais pas que M. de Saint-Genis me redemandât sa parole, je la lui rendrais moi-même.

MADAME VIGNERON

Regarde, mon enfant, que de sottises tu as dites en cinq minutes. Tu m'as blessée d'abord, tu as découragé une de tes sœurs et tu fais pleurer l'autre.

JUDITH, allant à Blanche.

Tu m'en veux ?

BLANCHE

Non, je ne t'en veux pas. Tu parles de M. de Saint-Genis sans le connaître. J'étais très heureuse de lui apporter une dot, je l'ai perdue, il ne m'en aime pas moins et me témoigne le même désir de m'épouser. Les difficultés viennent de sa mère. Une mère cède tôt ou tard ; Mme de Saint-Genis fera comme toutes les autres. Elle trouvera plus sage de nous donner son consentement, quand elle nous verra résolus à nous en passer. Tu as raison, ma grande sœur, en disant que nous ne nous défendons pas bien sérieusement ; mais cette décision qui nous manque dans nos affaires, je l'aurai, moi, je te le promets, pour mon mariage.

MADAME VIGNERON

Ah çà ! mes enfants, je ne vous comprends pas. Vous parlez toujours de décision, nous manquons de décision, il faudrait de la décision, vous ne dites pas autre chose, et, quand je vous propose une véritable mesure, vous êtes les premières à m'en détourner. Voulez-vous, oui ou non, renvoyer M. Bourdon et le remplacer ?

MARIE

Par qui ?

MADAME VIGNERON

Par qui ? Par le premier venu. (A Judith.) Par ce monsieur qui nous a envoyé sa carte.

JUDITH

Prenons ce monsieur, je le veux bien.

MARIE

Et moi je m'oppose à ce qu'on le prenne.

MADAME VIGNERON

Eh bien ! mes enfants, c'est votre mère qui vous mettra d'accord. Si M. Bourdon me dit encore un mot, un seul, qui ne me paraisse pas à sa place, je le congédie et j'envoie chercher ce monsieur. Où est-elle d'abord la carte de ce monsieur ? (Silence.) Cherche dans ce meuble, Judith, et cherche avec soin. Marie, va au piano, cette carte s'y trouve peut-être. Et toi aussi, Blanche, fais quelque chose, regarde sur la cheminée. (Nouveau silence.) Ne cherchez plus, mes enfants, j'avais cette carte dans ma poche. (A Judith.) Pourquoi ris-tu ?

JUDITH

Je ris en pensant que nos adversaires savent ce qu'ils font de leurs instruments.

MADAME VIGNERON, tristement.

Est-ce que tu vas recommencer ?

JUDITH

Non, je ne vais pas recommencer et je te demande pardon. Si je m'emporte, c'est bien malgré moi. Je voudrais que toutes ces affaires fussent finies, parce qu'elles nous irritent, parce qu'elles nous aigrissent, parce qu'au lieu de batailler avec les autres nous nous querellons entre nous. On pourrait croire que nous nous aimions davantage quand nous étions plus heureuses et c'est le contraire qui est la vérité.

Elle embrasse sa mère ; Marie et Blanche se sont rapprochées ; émotion générale.

ROSALIE, entrant.

M. Bourdon, madame.

JUDITH

Cette fois, je me sauve.

MADAME VIGNERON

Allez vous reposer, mes enfants, je vais recevoir M. Bourdon.

SCÈNE IV

MADAME VIGNERON, BOURDON.

BOURDON

Mon intention, madame, après l'inutilité de mes conseils, était de laisser aller les choses et de vous voir venir quand vous le jugeriez à propos. Je ne suis donc pour rien, croyez-le, dans la mauvaise nouvelle qu'on m'a chargé de vous annoncer.

MADAME VIGNERON

Je commence à m'y faire, monsieur Bourdon, aux mauvaises nouvelles.

BOURDON

Il le faut, madame, il le faut. Au point où vous en êtes, le courage et la résignation sont de première nécessité.

MADAME VIGNERON

Il me semble, monsieur Bourdon, que mes affaires vont vous donner bien du mal pour le peu de profit que vous en tirerez. On m'a parlé justement d'une personne, très honorable et très intelligente, qui consentirait à s'en charger.

BOURDON

Très bien, madame, très bien. Il eût été plus convenable peut-être de m'éviter cette visite en m'informant plus tôt de votre résolution. Peu importe. Dois je envoyer ici tous vos papiers ou bien les fera-t-on prendre à mon étude ?

MADAME VIGNERON, troublée.

Mais je ne suis pas engagée encore avec cette personne : attendons ; rien ne presse.

BOURDON

Si, madame, si, tout presse au contraire, et puisque vous avez trouvé, me dites-vous, un homme capable, expérimenté, consciencieux, quelque agent d'affaires probablement, il n'a pas de temps à perdre pour

étudier une succession dont il ne sait pas le premier mot.

MADAME VIGNERON

Qui vous dit que ce soit un agent d'affaires

BOURDON

Je le devine. Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander le nom de cette personne ? (Mme Vigneron, après avoir hésité, tire la carte de sa poche et la lui remet ; il sourit.) Un dernier avis, voulez-vous, madame, vous en ferez ce que vous voudrez. Duhamel, dont voici la carte, est un ancien avoué qui a dû se démettre de sa charge après malversations. Vous ignorez peut-être que dans la compagnie des avoués comme dans celle des notaires, les brebis galeuses sont expulsées impitoyablement. Duhamel, après cette mésaventure, a établi aux abords du Palais de Justice un cabinet d'affaires. Ce qui se passe là, je ne suis pas chargé de vous le dire, mais vous viendrez dans quelque temps m'en donner des nouvelles.

MADAME VIGNERON

Déchirez cette carte, mansieur Bourdon, et dites-moi l'objet de votre visite.

BOURDON

Vous mériteriez bien, madame, qu'on vous laissât entre les mains de ce Duhamel. Il n'aurait qu'à s'entendre avec un autre coquin de son espèce, Lefort, par exemple, et la succession de M. Vigneron y passerait tout entière. Vous m'en voulez de ce que je ne partage pas vos illusions. Ai-je bien tort ? Jugez-en

vous-même. Devant l'obstination que vous mettez et que je déplore à conserver vos terrains, je devais me rendre un compte exact de leur situation. Je me suis aperçu alors, en remuant la masse des hypothèques, que l'une d'elles arrivait à son échéance. J'ai écrit aussitôt pour en demander le renouvellement, on refuse C'est soixante et quelques mille francs qu'il va falloir rembourser à bref délai.

MADAME VIGNERON

Qu'allons-nous faire ?

BOURDON

Je vous le demande. Ce n'est pas tout. Le temps passe, vous serez en mesure pour les frais de succession ?

MADAME VIGNERON

Mais, monsieur Bourdon, nos immeubles, à votre avis, ne valent rien ; où il n'y a rien, l'enregistrement ne peut pas réclamer quelque chose.

BOURDON

C'est une erreur. L'enregistrement ne s'égare pas dans une succession ; il touche son droit sur ce qu'il voit, sans s'occuper de ce qui peut être dû.

MADAME VIGNERON

En êtes-vous sûr ?

BOURDON

Quelle question me faites-vous, madame ? Mon dernier clerc, un bambin de douze ans, sait ces cho-

ses-là aussi bien que moi. Voyez comme nous sommes malheureux avec des clients tels que vous, très respectables sans aucun doute, mais aussi trop ignorants. Si ce point par mégarde n'avait pas été traité entre nous, et que plus tard, dans les comptes qui vous seront remis après la vente de vos immeubles qui est inévitable, vous eussiez trouvé : droits de l'enregistrement, tant ; qui sait ? vous vous seriez dit peut-être : M. Bourdon a mis cette somme-là dans sa poche.

MADAME VIGNERON

Jamais une pareille pensée ne me serait venue.

BOURDON

Eh ! madame, vous me soupçonnez bien un peu de ne pas remplir mes devoirs envers vous dans toute leur étendue, l'accusation est aussi grave. Laissons cela. Pendant que vous vous agitez sans rien conclure, attendant je ne sais quel événement qui ne se présentera pas, Teissier, lui, avec ses habitudes d'homme d'affaires, a marché de l'avant. Il a remis la fabrique entre les mains des experts, ces messieurs ont terminé leur rapport, bref, Teissier vient de m'envoyer l'ordre de mettre en vente votre établissement.

MADAME VIGNERON

Je ne vous crois pas.

BOURDON

Comment, madame, vous ne me croyez pas ? (Il tire une lettre de sa poche et la lui donne.) La lettre de Teis-

sier est fort claire ; il met les points sur les *i*, suivant son habitude.

MADAME VIGNERON

Laissez-moi cette lettre, monsieur Bourdon ?

BOURDON

Je ne vois pas ce que vous en ferez et elle doit rester dans mon dossier.

MADAME VIGNERON

Je vous la ferai remettre aujourd'hui même, si M. Teissier persiste dans sa résolution.

BOURDON

Comme vous voudrez.

MADAME VIGNERON

Vous ignorez, monsieur Bourdon, que nos rapports avec M. Teissier sont devenus très amicaux.

BOURDON

Pourquoi ne le seraient-ils pas ?

MADAME VIGNERON

Mes filles lui ont plu.

BOURDON

C'est bon, cela, madame, c'est très bon.

MADAME VIGNERON

Il a déjeuné ici ce matin même.

BOURDON

Je serais plus surpris si vous eussiez déjeuné chez lui.

MADAME VIGNERON

Enfin, nous avons dû faire part à M. Teissier de nos embarras, et il a consenti à nous avancer une somme assez importante, qui n'était pas la première.

BOURDON

Pourquoi demandez vous de l'argent à Teissier ? Est-ce que je ne suis pas là ? Je vous l'ai dit, madame ; vous ne trouveriez pas chez moi quatre ou cinq cent mille francs pour des constructions imaginaires. Teissier ne vous les offre pas non plus, j'en suis bien sûr. Mais c'est moi, c'est votre notaire qui doit parer à vos besoins de tous les jours, et vous m'auriez fait plaisir de ne pas attendre que je vous le dise.

MADAME VIGNERON

Pardonnez-moi, monsieur Bourdon, j'ai douté de vous un instant. Il ne faut pas m'en vouloir, ma tête se perd dans toutes ces complications et vous avez bien raison de le dire, je ne suis qu'une ignorante. Si je m'écoutais, je resterais dans ma chambre à pleurer mon mari ; mais que dirait-on d'une mère qui ne défend pas le bien de ses enfants ?

Elle sanglote et va tomber en pleurant sur le canapé.

BOURDON, la rejoignant, à mi-voix.

Je me fais fort d'obtenir de Teissier qu'il remette à un autre temps la vente de la fabrique, mais à une

condition : vous vous déferez de vos terrains. (Elle le regarde fixement.) Cette condition, qui est toute à votre avantage, vous comprenez bien pourquoi je vous l'indique. Je n'entends pas me donner de la peine inutilement et servir vos intérêts sur un point pendant que vous les compromettez sur un autre.

Pause.

MADAME VIGNERON, à Rosalie qui est entrée.

Qu'est-ce qu'il y a, Rosalie ?

ROSALIE

C'est M. Merckens qui vient vous voir, madame.

MADAME VIGNERON, se levant.

C'est bien. Fais entrer. (A Bourdon.) M. Merckens vous tiendra compagnie un instant, voulez-vous, pendant que j'irai consulter mes filles ?

BOURDON

Allez, madame, allez consulter vos filles,

Elle sort par la porte de gauche.

SCÈNE V

BOURDON, MERCKENS,

MERCKENS, entrant.

Tiens, monsieur Bourdon.

BOURDON

Bonjour, jeune homme. Qu'êtes-vous devenu depuis ce mauvais dîner que je vous ai fait faire ?

MERCKENS

Le dîner n'était pas mauvais, nous le prenions, malheureusement après un fichu spectacle.

BOURDON

En effet. Ce pauvre M. Vigneron qu'on venait de rapporter sous nos yeux ..

MERCKENS

Quelle idée avez-vous eue de m'emmener au restaurant ce jour-là ?

BOURDON

L'idée venait de vous. Vous m'avez dit, en descendant, sous la porte cochère : Rentrer chez soi, en cravate blanche et l'estomac vide, je n'aime pas beaucoup ça. Je vous ai répondu : Allons dîner, nous ferons quelque chose le soir. Eh bien ! nous n'avons mangé que du bout des lèvres et nous ne demandions qu'à aller nous coucher. Voyez-vous, on est toujours plus sensible qu'on ne croit à la mort des autres, et surtout à une mort violente ; on pense malgré soi qu'un accident pareil peut vous arriver le lendemain, et l'on n'a pas envie de rire.

MERCKENS

Vous attendez Mme Vigneron ?

BOURDON

Oui, je ne devrais pas l'attendre. Mais Mme Vigneron n'est pas une cliente ordinaire pour moi, je la gâte. Vous ne donnez plus de leçons ici, je suppose ?

MERCKENS

Mlle Judith les a interrompues depuis la mort de son père.

BOURDON

Si vous m'en croyez, vous ne compterez plus sur cette élève et vous vous pourvoirez ailleurs.

MERCKENS

Pourquoi ?

BOURDON

Je me comprends... Les circonstances nouvelles où se trouve cette famille vont lui commander de grandes économies dans son budget.

MERCKENS

Non.

BOURDON

Si.

MERCKENS

Sérieusement ?

BOURDON

Très sérieusement.

Un temps.

MERCKENS

M. Vigneron était riche cependant.

BOURDON

M. Vigneron n'était pas riche ; il gagnait de l'argent, voilà tout.

MERCKENS

Il ne le dépensait pas.

BOURDON

Il l'aventurait, c'est quelquefois pis.

MERCKENS

Je croyais que ce gros papa aurait laissé une fortune à sa femme et à ses enfants.

BOURDON

Une fortune ! Vous me rendriez service en m'indiquant où elle se trouve. La famille Vigneron, d'un moment à l'autre, va se trouver dans une situation très précaire et je puis le dire, sans faire sonner mon dévouement pour elle, si elle sauve une bouchée de pain, c'est à moi qu'elle le devra.

MERCKENS

Pas possible !

BOURDON

C'est ainsi, jeune homme. Gardez cette confidence pour vous et profitez du renseignement, s'il peut vous être utile.

Un temps.

MERCKENS, entre deux tons.

Qu'est-ce qu'on dit de ça ici ?

BOURDON

Que voulez-vous qu'on dise ?

MERCKENS

Toutes ces femmes ne doivent pas être gaies ?

BOURDON

Ce qui leur arrive n'est pas fait pour les réjouir.

MERCKENS

On pleure ?

BOURDON

On pleure.

MERCKENS, allant à lui en souriant.

Rendez-moi un petit service, voulez-vous ? Ayez l'obligeance de dire à Mme Vigneron que je n'avais qu'une minute, que j'ai craint de la déranger et que je reviendrai la voir prochainement.

BOURDON

Reviendrez-vous au moins ?

MERCKENS

Ce n'est pas probable.

BOURDON

Restez donc, jeune homme, maintenant que vous êtes là. Vous en serez quitte pour écouter cette pauvre femme et elle vous saura gré d'un petit moment de complaisance ; elle se doute bien que ses malheurs n'intéressent personne.

MERCKENS

Il est certain que Mlle Judith ne reprendra pas ses leçons ?

BOURDON

C'est bien certain.

MERCKENS

Vous ne voyez rien dans l'avenir qui puisse refaire une position à Mme Vigneron ou à ses filles ?

BOURDON

Je ne vois rien.

MERCKENS

Je file décidément. J'aime mieux ça. Ce n'est pas quelques bredouilles que je dirai à Mme Vigneron qui la consoleront. Je me connais. Je suis capable de lâcher une bêtise, tandis que vous, avec votre grande habitude, vous trouverez ce qu'il faut pour m'excuser. Hein ?

BOURDON

Comme vous voudrez.

MERCKENS

Merci. Adieu, monsieur Bourdon.

BOURDON

Adieu.

MERCKENS, revenant.

Jusqu'à quelle heure vous trouve-t-on à votre étude ?

BOURDON

Jusqu'à sept heures.

MERCKENS

Je viendrai vous prendre un de ces jours et nous irons au théâtre ensemble. Ça vous va-t-il ?

BOURDON

Très volontiers.

MERCKENS

Que préférez-vous : la grande ou la petite musique ?

BOURDON

La petite.

MERCKENS

La petite ! Ce sont des mollets que vous voulez voir. C'est bien, on vous montrera des mollets. Dites donc, il faut espérer que cette fois nous n'aurons pas un apoplectique pour nous gâter notre soirée. Au revoir !

BOURDON

Au revoir, jeune homme.

Merkens sort par la porte du fond pendant que Mme Vigneron rentre par la gauche.

SCÈNE VI

BOURDON, MADAME VIGNERON.

MADAME VIGNERON

C'est M. Merckens qui s'en va sans m'avoir attendue, pourquoi ?

BOURDON

Ce jeune homme était fort embarrassé, madame : il a compris, en me voyant ici, que vous aviez autre chose à faire que de le recevoir et il a préféré remettre sa visite pour une meilleure occasion.

MADAME VIGNERON

Il a eu tort. Je venais de prévenir mes filles qui l'auraient reçu à ma place.

BOURDON

Eh bien, madame, cette conférence avec vos filles a-t-elle amené un résultat ?

MADAME VIGNERON

Aucun, monsieur Bourdon.

BOURDON

Qu'attendez-vous encore ?

MADAME VIGNERON

Nous ne ferons rien avant d'avoir revu M. Teissier.

BOURDON

Et qu'espérez-vous qu'il vous dise ?

MADAME VIGNERON

Ses intentions ne sont pas douteuses, c'est vrai. Aujourd'hui comme hier il veut vendre notre établissement. Cependant ce parti est si désastreux pour nous qu'il n'ose pas nous en faire part lui-même. Nous allons mettre M. Teissier au pied du mur, et nous ne lui cacherons pas qu'il commet une mauvaise action.

BOURDON

Une mauvaise action, c'est beaucoup dire. Je doute fort, madame, qu'en tenant ce langage à votre adversaire, vous arriviez à l'émouvoir.

MADAME VIGNERON

Ce n'est pas moi qui parlerai à M. Teissier. La patience m'a manqué une première fois, elle pourrait bien m'échapper une seconde. Au surplus, à la tournure que prennent nos affaires, je les laisserais maintenant se terminer comme elles pourraient, sans une de mes filles qui montre plus de persévérance que nous n'en avons, ses sœurs et moi. Justement M. Teissier paraît bien disposé pour elle, elle réussira peut-être à le faire revenir sur sa détermination.

BOURDON

Pardon. Teissier, dites-vous, s'est pris d'amitié pour une de vos filles ?

MADAME VIGNERON

On le croirait au moins.

BOURDON

Laquelle ?

MADAME VIGNERON

La seconde, Marie.

BOURDON

Et de son côté Mlle Marie est-elle sensible aux sympathies que M. Teissier lui témoigne ?

MADAME VIGNERON

A quoi pensez-vous donc, monsieur Bourdon ? Vous ne comptez pas les marier ensemble ?

BOURDON

Attendez, madame. Teissier serait disposé à épouser cette jeune fille qu'elle ne ferait pas une mauvaise affaire en acceptant ; mais je pensais à autre chose. Teissier n'est plus jeune, vous le savez ; le voilà d'un âge aujourd'hui où la plus petite maladie peut devenir mortelle ; si cette affection toute subite qu'il éprouve pour votre enfant, devait l'amener plus tard à prendre quelques dispositions en sa faveur, vous gagneriez peut-être à ne pas irriter un vieillard pour rester dans les meilleurs termes avec lui.

MADAME VIGNERON

Nous n'attendons rien de M. Teissier. Qu'il vive le plus longtemps possible et qu'il fasse de sa fortune ce qu'il voudra. Mais cette fabrique qu'il a résolu de vendre nous appartient comme à lui, plus qu'à lui-même. Il abuse du droit que lui donne la loi, en disposant à sa convenance de l'œuvre de mon mari et de la propriété de mes enfants.

BOURDON

Je n'insiste pas.

ROSALIE, entrant.

M. Teissier est là, madame.

MADAME VIGNERON

Attends un peu, Rosalie. (A Bourdon.) Est-il nécessaire que vous vous rencontriez ensemble ?

BOURDON

Oui, je l'aimerais mieux. Comprenez-moi bien,

madame. Je suis aux ordres de Teissier comme aux vôtres, je ne fais pas de différence entre vous. Je désire seulement qu'on s'arrête à quelque chose, pour être fixé sur ce que j'aurai à faire.

MADAME VIGNERON

C'est bien. Je vais vous envoyer ma fille.

Elle entre à gauche en indiquant à Rosalie de faire entrer Teissier.

SCÈNE VII

BOURDON, TEISSIER.

BOURDON

Vous voilà, vous ?

TEISSIER

Oui, me voilà.

BOURDON

Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? On ne voit plus que vous ici.

TEISSIER

J'ai fait quelques visites dans la maison. Après ?

BOURDON

Vous êtes en hostilité d'affaires avec cette famille et vous vous asseyez à sa table ?

TEISSIER

Que trouvez-vous à redire, si mes mouvements ne contrecarrent pas les vôtres ?

BOURDON

Ma situation n'est pas commode, vous la rendez plus difficile.

TEISSIER

Marchez toujours comme nous en sommes convenus, Bourdon, vous m'entendez ; ne vous occupez pas de ce que je fais.

BOURDON

Mlle Marie obtiendra de vous tout ce qu'elle voudra.

TEISSIER

Mlle Marie n'obtiendra rien.

BOURDON

Il paraît que vous avez un faible pour cette jeune fille ?

TEISSIER

Qui vous a dit cela ?

BOURDON

Sa mère.

TEISSIER

De quoi se mêle-t-elle ?

BOURDON

Préparez-vous à un siège en règle de la part de votre ingénue ; on compte sur elle, je vous en préviens, pour avoir raison de vous.

TEISSIER

Prenez votre chapeau, Bourdon, et retournez à votre étude.

BOURDON

Soit ! Comme vous voudrez ! (Revenant à Teissier.) Je n'attends plus, hein, et je mets les fers au feu ?

TEISSIER

Parfait ! (Rappelant Bourdon.) Ecoutez, Bourdon. Vous ai-je conté en son temps mon entretien avec Lefort ? Nous avions là, tout près de nous, un fort mauvais coucheur qu'il était prudent de ménager, n'est-ce pas vrai ? Il restera chargé des constructions.

BOURDON

Comment ! Vous avez traité avec Lefort, après cette scène déplorable où il nous a insultés l'un et l'autre ?

TEISSIER

Vous pensez encore à cela, vous ! Si on ne voyait plus les gens, mon ami, pour quelques injures qu'on a échangées avec eux, il n'y aurait pas de relations possibles.

BOURDON

Après tout, c'est votre affaire. Je ne sais pas de quoi je me mêle. Je vous ai promis les terrains, vous les aurez. Le reste ne me regarde pas. (Marie entre ; il va à elle, à mi-voix.) Je vous laisse avec Teissier, mademoiselle ; tâchez de le convaincre, une femme réussit parfois où nous avons échoué. Si vous en ob-

tenez quelque chose vous serez plus heureuse et plus habile que moi.

Il sort.

SCÈNE VIII

TEISSIER, MARIE.

TEISSIER

Voici la somme que vous m'avez demandée. Elle est destinée, m'avez-vous dit, à des fournisseurs. Recevez-les vous-même. Examinez les mémoires qu'on vous remettra, ne craignez pas de les réduire autant que possible et prenez bien garde surtout à ne pas payer deux fois la même note. (Retenant Marie.) Où est mon reçu ?

MARIE

Je vais vous le donner tout à l'heure.

TEISSIER

J'aurais dû le tenir d'une main pendant que je vous remettais l'argent de l'autre. Je suis à découvert en ce moment. (Elle va au meuble-secrétaire et dépose les billets dans un tiroir ; elle revient. — Moment de silence.) Vous avez une chose à me dire et moi j'en ai une autre. Venez vous asseoir près de moi, voulez-vous, et causons comme une paire d'amis. (Ils s'asseyent.) Qu'est-ce que vous comptez faire ?

MARIE

Je ne comprends pas votre question.

TEISSIER

Elle est bien simple cependant, ma question. Je vous ai dit autrefois qu'il vous reviendrait une cinquantaine de mille francs, il ne vous reviendra pas davantage. Vous ne pensez pas garder cet appartement et tenir table ouverte jusqu'à la fin de votre dernier écu. Qu'est-ce que vous comptez faire ?

MARIE

Un parent de ma mère qui habite la province nous a offert de nous retirer près de lui.

TEISSIER

Votre parent est comme tous les parents ; il vous a fait cette proposition en pensant que vous y mettriez du vôtre ; il ne la maintiendra pas quand ce sera à lui d'y mettre du sien.

MARIE

Nous resterons à Paris alors.

TEISSIER

Qu'allez-vous devenir à Paris ?

MARIE

Ma sœur aînée est toute prête, dès qu'il le faudra, à donner des leçons de musique.

TEISSIER

Bien. Votre sœur aînée, si elle prend ce parti, se lassera promptement de soutenir sa famille ; elle voudra que ses profits soient pour elle, et elle aura raison.

MARIE

Mais je compte bien m'occuper aussi.

TEISSIER

A quoi ?

MARIE

Ah ! à quoi ? Je ne le sais pas encore. Le travail pour une femme est si difficile à trouver et rapporte si peu de chose.

TEISSIER

Voilà ce que je voulais vous faire dire. (Pause ; il reprend avec hésitation et embarras.) Je connais une maison où, si vous le vouliez, vous viendriez vous établir. Vous auriez là le logement, la table, tous les mois une petite somme que vous pourriez économiser pour plus tard, vous n'auriez plus à songer à vous.

MARIE

Quelle maison ?... La vôtre ?

TEISSIER, avec un demi-sourire équivoque.

La mienne.

MARIE, après une marque d'émotion, ne sachant ce qu'elle doit comprendre ni ce qu'elle doit répondre.

Ce que vous me proposez n'est pas possible ; ma mère d'abord ne me laisserait pas m'éloigner d'elle.

TEISSIER

Oui, je me doute bien que votre mère ferait des difficultés ; mais vous êtes d'âge aujourd'hui à n'écouter personne et à calculer vos intérêts.

MARIE

Je vous ai dit non, monsieur Teissier, non.

TEISSIER

Est-ce que vous ne seriez pas bien aise de laisser votre famille dans l'embarras et d'en sortir vous-même ? J'aurais ce sentiment là à votre place.

MARIE

Ce n'est pas le mien.

TEISSIER

Quel avantage verrez-vous à patauger toutes ensemble, plutôt que de chercher un sort l'une à droite et l'autre à gauche ?

MARIE

L'avantage justement de ne pas nous séparer. (Le quittant.) On se félicite parfois d'avoir des consolations près de soi. On se trouble moins de certaines surprises qui vous déconcerteraient autrement.

Pause.

TEISSIER

Voilà quelque temps déjà que je viens ici. Je ne m'éloigne pas de mes affaires sans une raison. Vous n'êtes pas sotte et vous avez de bons yeux. Vous avez dû penser quelque chose.

MARIE

Mon attention était ailleurs.

TEISSIER

Où était-elle ?

MARIE

Je ne vois que ma famille. Je ne vois que le sort qui l'attend après celui qu'elle a perdu.

TEISSIER, avec un sourire.

Vous vouliez donc me tromper alors et m'extorquer quelque concession pour elle ?

MARIE

Oh ! monsieur Teissier, j'ai bien assez de mes peines sans que vous veniez les augmenter encore. Vous voulez savoir ce que j'ai pensé, je vais vous le dire. J'ai pensé que vous n'étiez plus jeune, que vous viviez bien triste et bien isolé, que vous n'aviez pas d'enfants et que vous vous plaisiez avec ceux des autres ; voilà toutes les réflexions que j'ai faites. Vous avez raison pourtant, je le reconnais. Nous ne vous voyions pas avant la mort de mon père, nous aurions dû ne pas vous voir après. Il fallait accepter les choses comme il les avait laissées, en prendre bravement notre parti, et nous dire qu'après tout des femmes ne sont jamais malheureuses lorsqu'elles s'aiment, qu'elles ont du courage et qu'elles se tiennent par la main.

Pause.

TEISSIER

Qu'est-ce que vous êtes de personnes ici ? Vous, votre mère et vos deux sœurs ?

MARIE

Et Rosalie.

TEISSIER

Qu'est-ce que c'est que Rosalie ?

MARIE

Une sainte créature qui nous a toutes élevées.

TEISSIER

Comment faites-vous pour conserver vos domestiques, je n'ai jamais pu m'en attacher un seul. Vous êtes quatre personnes, Rosalie ne compte pas. C'est trop malheureusement, vous devez le comprendre. Je ne peux pas, pour une petite amie que je voudrais avoir, me charger aussi de sa famille qui m'ennuierait.

MARIE

Personne ne vous le demande et personne n'y songe.

TEISSIER

Je ne voulais pas vous le dire, mais vous l'avez deviné. On ne se plaint pas d'être seul aussi longtemps qu'on reste jeune ; c'est un ennui à mon âge et une imprudence.

MARIE

Si vous êtes seul, c'est que vous le voulez bien.

TEISSIER

Je devrais me marier ?

MARIE

Il ne serait pas nécessaire de vous marier pour avoir du monde autour de vous. Vous avez bien des parents.

TEISSIER

J'ai cessé de voir mes parents pour me mettre à l'abri de leurs demandes d'argent ; ils meurent de faim.— Je tiendrais beaucoup à m'attacher une petite personne, simple, douce et sûre, qui se tiendrait décemment dans ma maison et qui ne la mettrait pas au pillage. Je verrais peut-être plus tard si je ne dois pas l'épouser. Mais vous êtes toutes des agneaux avant le mariage et l'on ne sait pas ce que vous devenez après. Je règlerais ma conduite sur la sienne ; elle ne serait pas bien malheureuse de mon vivant et elle n'aurait pas à se plaindre quand je serais mort ; mariée ou pas mariée, ce serait la même chose pour elle.

MARIE

Levez-vous, monsieur Teissier, et allez-vous-en. Je ne veux pas me sentir près de vous une minute de plus. Je crois que vous êtes malheureux et je vous plains. Je crois que votre proposition était honnête et acceptable et je vous en remercie. Elle pourrait cependant cacher une arrière-pensée, une arrière-pensée si odieuse que le cœur me manque seulement de la soupçonner. Allez-vous-en.

TEISSIER, debout, embarrassé, balbutiant.

Voyons un peu ce que vous aviez à me dire.

MARIE

Rien, rien, rien ! Je serais honteuse maintenant de vous parler de ma famille ; je le serais pour elle autant que pour moi. Vous réfléchirez. Vous vous demande-

rez ce qu'était mon père et si vous ne devez rien à sa probité, à son travail, à sa mémoire. (Elle va vivement au meuble-secrétaire, en retire les billets et les lui remet.) Reprenez votre argent Reprenez-le sans embarras. M. Bourdon vient de se mettre à notre disposition et nous trouverons chez lui ce que nous n'aurions pas dû vous demander, à vous. Allez-vous-en. Allez-vous-en ou je vais appeler Rosalie qui vous mettra dehors. (Pause ; Rosalie entre.) La voici justement. Que veux-tu, Rosalie ?

ROSALIE

Mme de Saint-Genis est là.

MARIE

C'est bien, qu'elle entre.

ROSALIE

Qu'est-ce que tu as, ma petite fille, tu es toute rouge ? (Regardant Marie et Teissier alternativement.) On ne t'a pas dit un mot de trop, j'espère ?

MARIE

Fais entrer Mme de Saint-Genis.

TEISSIER

Je vous quitte, mademoiselle. Je vais voir en passant chez Bourdon s'il ne reste pas un moyen d'arranger les choses ; mais n'y comptez pas. Je suis votre serviteur.

ROSALIE

Ce n'est pas sage de laisser une enfant si jeune avec un homme de cet âge-là.

Mme de Saint-Genis, en entrant, croise Teissier qui sort.

SCÈNE IX

MARIE, MADAME DE SAINT-GENIS.

MADAME DE SAINT-GENIS

Bonjour, mademoiselle. Je ne viens plus ici sans rencontrer M. Teissier, est-ce bon signe ? Arriverez-vous à vous entendre avec lui ?

MARIE

Non, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Bah ! j'aurais cru le contraire.

MARIE

Pourquoi ?

MADAME DE SAINT-GENIS

Un vieillard doit se plaire dans une maison comme la vôtre.

MARIE

M. Teissier y est venu aujourd'hui pour la dernière fois.

MADAME DE SAINT-GENIS

Je vous plains alors et c'est bien désintéressé de ma part. Votre sœur est à la maison ?

MARIE

Oui, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Ayez l'obligeance de me l'envoyer. Ne dérangez

pas Mme Vigneron, c'est inutile, je la verrai une autre fois. Je voudrais causer avec Mlle Blanche.

MARIE

Elle va venir.

SCÈNE X

MADAME DE SAINT-GENIS.

J'aime mieux décidément avoir une explication avec cette jeune fille et lui déclarer net que son mariage n'est pas remis, mais qu'il est rompu. Il est préférable pour elle qu'elle sache à quoi s'en tenir et de mon côté je serai plus tranquille aussi. J'ai vu le moment où pour la première fois de sa vie Georges me résisterait. Il tenait à sa petite, il voulait l'épouser. Heureusement un autre mariage s'est présenté pour lui et je lui ai donné le choix : ou de m'obéir ou de ne plus me voir ; il a cédé. Mais fiez-vous donc à un jeune homme de vingt-trois ans, quel bandit ! et cette évaporée qui ne pouvait pas attendre jusqu'au sacrement, tant pis pour elle.

SCÈNE XI

MADAME DE SAINT-GENIS, BLANCHE.

BLANCHE

Ah ! que je suis contente de vous voir, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Bonjour, mon enfant, bonjour.

BLANCHE

Embrassez-moi.

MADAME DE SAINT-GENIS

Très volontiers.

BLANCHE

Je vous aime bien, madame, vous le savez.

MADAME DE SAINT-GENIS

Allons, ma chère Blanche, du calme. Je suis venue aujourd'hui pour causer sérieusement avec vous ; écoutez-moi donc comme une grande personne que vous êtes. A votre âge, il est temps déjà d'avoir un peu de raison. (Elles s'asseyent.) Mon fils vous aime, mon enfant ; je vous le dis très franchement, il vous aime beaucoup. Ne m'interrompez pas. Je sais bien, mon Dieu, que de votre côté vous ressentez quelque chose pour lui ; une émotion, vive et légère, comme les jeunes filles en éprouvent souvent à la vue d'un joli garçon.

BLANCHE

Ah ! madame, comme vous rabaissez un sentiment beaucoup plus sérieux.

MADAME DE SAINT-GENIS

Soit, je me trompe. C'est très joli, l'amour, très vague et très poétique, mais une passion, si grande qu'elle soit, ne dure jamais bien longtemps et ne

conduit pas à grand'chose. Je sais ce que je dis. On ne paye pas, avec cette monnaie-là, son propriétaire et son boulanger. Je suis sans fortune, vous le savez ; mon fils n'a exactement que sa place ; des circonstances que je déplore ont compromis la situation de votre famille et peut-être la réduiront à rien. Dans ces conditions, je vous le demande, mon enfant, serait-il bien habile de consommer un mariage qui ne présente plus aucune garantie ?

BLANCHE, vivement.

Ce mariage doit se faire, madame, et il se fera.

MADAME DE SAINT-GENIS, avec douceur.

Il se fera, si je le veux bien.

BLANCHE

Vous consentirez, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Je ne le crois pas.

BLANCHE

Si, madame, si, vous consentirez. Il y a des affections si sincères qu'une mère même n'a pas le droit de les désunir. Il y a des engagements si sérieux qu'un homme perd son honneur à ne pas les remplir.

MADAME DE SAINT-GENIS

De quels engagements me parlez-vous ? (Silence.) Je reconnais, si c'est là ce que vous voulez dire, qu'un projet de mariage existait entre vous et mon fils ; mais il était soumis à certaines conditions et ce n'est

pas ma faute si vous ne pouvez plus les remplir. Je voudrais, mon enfant, que cette réflexion vous fût venue. Je voudrais que vous subissiez silencieusement une situation nouvelle, qui n'est le fait de personne, mais qui change forcément les espérances de chacun.

BLANCHE

Georges ne me parle pas ainsi, madame ; ses espérances sont restées les mêmes. La perte de ma dot ne l'a pas affecté une minute et je ne le trouve que plus impatient de m'épouser.

MADAME DE SAINT-GENIS

Laissons mon fils de côté, voulez-vous ? Il est trop jeune encore, je l'apprends tous les jours, pour savoir ce qu'il fait et ce qu'il dit.

BLANCHE

Georges a vingt-trois ans.

MADAME DE SAINT-GENIS

Vingt-trois ans, la belle affaire !

BLANCHE

A cet âge-là, madame, un homme a ses passions, une volonté et des droits.

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous voulez parler de mon fils, soit, parlons-en. Êtes-vous bien sûre de ses dispositions, je les juge autrement que vous. Placé comme il l'est, le pauvre garçon, entre une affection qui lui est chère et son avenir qui le préoccupe, il est incertain, il hésite.

BLANCHE, se levant précipitamment.

Vous me trompez, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Non, mon enfant, non, je ne vous trompe pas. Je prête à mon fils des réflexions sérieuses et je serais fâchée pour lui qu'il ne les eût point faites. J'irai plus loin. Savons-nous jamais ce qui se passe dans la tête des hommes ? Georges n'est pas plus sincère qu'un autre. Peut-être n'attend-il qu'un ordre de ma part pour se dégager d'une situation qui l'embarrasse.

BLANCHE

Eh bien ! donnez-lui cet ordre.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il le suivrait.

BLANCHE

Non, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il le suivrait, je vous l'assure, serait-ce à contre-cœur.

BLANCHE

Si vous en veniez là, madame, votre fils se déciderait à vous faire un aveu qu'il a différé par respect pour moi.

MADAME DE SAINT-GENIS

Quel aveu ? (Silence.) Allons, je vois bien que vous n'imiteriez pas longtemps ma réserve. Epargnez-vous une confidence plus que délicate. Je sais tout. (Blanche,

confuse et rougissante, court à Mme de Saint-Genis et se laisse tomber, la tête dans ses genoux ; elle reprend en la caressant.) Je ne veux pas rechercher, mon enfant, de Georges ou de vous, lequel a entraîné l'autre. C'est moi, c'est votre mère, qui avons été coupables, en laissant ensemble deux enfants qui avaient besoin de surveillance. Vous voyez que je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à un moment d'oubli, que la nature d'abord, votre jeunesse ensuite et les circonstances justifient suffisamment. Vous devez désirer que cette faute reste secrète, mon fils est un galant homme qui ne vous trahira pas. Ce point bien établi, est-il indispensable que l'un et l'autre vous perdiez toute votre vie sur une inconséquence, et ne vaudrait-il pas mieux l'oublier ?

BLANCHE, se relevant.

Jamais.

Pause.

MADAME DE SAINT-GENIS, elle s'est levée à son tour et change de ton.

Vous ne serez pas surprise, mademoiselle, si mon fils cesse ses visites ici.

BLANCHE

Je l'attends là pour le connaître.

MADAME DE SAINT-GENIS

Espérez-vous qu'il désobéisse à sa mére ?

BLANCHE

Oui, madame, pour faire son devoir.

MADAME DE SAINT-GENIS

Il fallait d'abord ne pas oublier le vôtre.

BLANCHE

Blessez-moi, madame, humiliez-moi, je sais que je le mérite.

MADAME DE SAINT-GENIS

Je serais plus disposée, mademoiselle, à vous plaindre qu'à vous offenser. Il me semble pourtant qu'une petite fille, après le malheur qui vous est arrivé, devrait baisser la tête et se soumettre.

BLANCHE

Vous verrez, madame, de quoi cette petite fille est capable pour obtenir la réparation qui lui est due.

MADAME DE SAINT-GENIS

Que ferez-vous donc ?

BLANCHE

Je saurai d'abord si votre fils a deux langages, l'un avec vous, l'autre avec moi. Je ne l'accuse pas encore. Il connaît votre volonté et vous cache la sienne. Mais, si j'ai affaire à un lâche qui se sauve derrière sa mère, qu'il ne compte pas m'abandonner si tranquillement. Partout, partout où il sera, je l'atteindrai. Je briserai sa position et je perdrai son avenir.

MADAME DE SAINT-GENIS

Vous vous compromettrez, pas autre chose. C'est peut-être là ce que vous désirez. Votre mère fort

heureusement vous en empêchera. Elle pensera que c'est assez d'une tache dans sa famille sans y ajouter un scandale. Adieu, mademoiselle.

BLANCHE, la retenant.

Ne partez pas, madame.

MADAME DE SAINT-GENIS, avec douceur.

Nous n'avons plus rien à nous dire.

BLANCHE

Restez. Je pleure ! Je souffre ! Touchez ma main, la fièvre ne me quitre plus.

MADAME DE SAINT-GENIS

Oui, je me rends compte de l'agitation où vous êtes, elle passera. Tandis qu'une fois mariée avec mon fils, vos regrets et les siens seraient éternels.

BLANCHE

Nous nous aimons.

MADAME DE SAINT-GENIS

Aujourd'hui, mais demain.

BLANCHE

Consentez, madame, je vous en conjure.

MADAME DE SAINT-GENIS

Faut-il vous répéter le mot que vous me disiez tout à l'heure ? Jamais. (Blanche la quitte, va et vient, traverse la scène en donnant les signes d'une vive agitation et de la plus grande douleur ; elle tombe sur un fauteuil. — Revenant lentement à elle.) Je regrette bien, mon enfant, de vous

paraître aussi cruelle et de vous laisser dans un pareil état. J'ai raison cependant, tout à fait raison contre vous. Une femme de mon âge et de mon expérience, qui a vu tout ce qu'on peut voir en ce monde, sait la valeur des choses et n'exagère pas les unes aux dépens des autres.

BLANCHE, se jetant à ses genoux.

Ecoutez-moi, madame. Que vais-je devenir, si votre fils ne m'épouse pas ? C'est son devoir. Je n'en connais pas de plus noble et de plus doux à remplir envers une femme dont on est aimé. Croyez-vous que s'il s'agissait d'un engagement ordinaire, je m'humilierais au point de le rappeler. Mon cœur même, oui, je briserais mon cœur, plutôt que de l'offrir à qui le dédaignerait et n'en serait plus digne. Mais il faut que votre fils m'épouse ; c'est son devoir, je le répéterai toujours. Toutes les considérations s'effacent devant celle-là. Vous me parlez de l'avenir, il sera ce qu'il voudra, l'avenir, je ne pense qu'au passé, moi, qui me fera mourir de honte et de chagrin.

MADAME DE SAINT-GENIS

Enfant que vous êtes, est-ce qu'on parle de mourir à votre âge ! Allons, relevez-vous et écoutez-moi à votre tour. Je vois bien que vous aimez mon fils plus que je ne le pensais pour tenir autant à un pauvre garçon dont la position est presque misérable. Mais, si je consentais à vous marier avec lui, dans un an, dans six mois peut-être, vous me reprocheriez bien amèrement la faiblesse que j'aurais eue. L'amour

passe, le ménage reste. Savez-vous ce que serait le vôtre ? Mesquin, besoigneux, vulgaire, avec des enfants qu'il faudrait nourrir vous-même et un mari mécontent qui vous reprocherait à toute minute le sacrifice que vous auriez exigé de lui. Faites ce que je vous demande. Sacrifiez-vous plutôt vous-même. Comme les choses changent aussitôt. Georges ne vous abandonne plus, c'est vous qui le dégagez généreusement. Il devient votre obligé et vous donne dans son cœur une place mystérieuse que vous conserverez éternellement. Les hommes restent toujours sensibles au souvenir d'une femme qui les a aimés, ne fût-ce qu'une heure, avec désintéressement, c'est si rare ! Que deviendrez-vous ? Je vais vous le dire. L'image de mon fils qui remplit en ce moment toutes vos pensées s'effacera peu à peu, plus vite que vous ne le croyez. Vous êtes jeune, charmante, pleine de séductions. Dix, vingt partis se présenteront pour vous. Vous choisirez non pas le plus brillant mais le plus solide, et ce jour-là vous penserez à moi en vous disant : Mme de Saint-Genis avait raison.

BLANCHE

Qui êtes-vous donc, madame, pour me donner de pareils conseils ? Que dirait votre fils s'il les connaissait ? J'aimerais mieux être sa maîtresse que la femme d'un autre.

MADAME DE SAINT-GENIS

Sa maîtresse ! Voilà un joli mot dans votre bouche. Mon fils saura, mademoiselle, les expressions

qui vous échappent et qui sont un signe de plus de votre précocité.

BLANCHE

Non, non, madame, vous ne répéterez pas ce mot affreux que je rougis d'avoir prononcé.

MADAME DE SAINT-GENIS

Sa maîtresse ! Je vais tout vous dire puisque vous pouvez tout entendre. Jamais je n'aurais rompu votre mariage pour une question d'intérêt. Mais je veux que la femme de mon fils ne lui donne ni soupçons sur le passé ni inquiétudes pour l'avenir.

Elle se dirige vers la porte.

BLANCHE, l'arrêtant.

Oh ! oh ! oh ! Vous m'insultez, madame, sans raison et sans pitié !

MADAME DE SAINT-GENIS

Laissez-moi partir, mademoiselle. Sa maîtresse ! Qu'est-ce que c'est que ce langage de fille perdue !

Elle repousse Blanche légèrement et sort.

SCÈNE XII

BLANCHE, puis ROSALIE, puis MARIE, puis MADAME VIGNERON, puis JUDITH.

BLANCHE

Fille perdue ! Elle a osé m'appeler... Infamie ! (Elle fond en larmes.) Oh ! tout est bien fini maintenant...

Georges est faible, sa mère le domine, il lui obéira... Fille perdue ! (Elle pleure abondamment.) Un homme si charmant, qui ressemble si peu à cette femme et qui se laisse mener par elle !... Je ne me tiens plus. Mes mains étaient brûlantes tout à l'heure, elles sont glacées maintenant. (Elle sonne et revient en scène ; d'une voix entrecoupée.) Il est jeune..., il a vingt-trois ans à peine..., il est doux, fin et séduisant, une autre l'aimera et l'épousera à ma place.

ROSALIE, entrant.

C'est toi, mon enfant, qui me demandes.

BLANCHE, allant à elle, douloureusement.

J'ai froid, ma vieille, mets-moi quelque chose sur les épaules.

ROSALIE, après l'avoir regardée.

Je vais te mettre dans ton lit, ce qui vaudra beaucoup mieux.

BLANCHE

Non.

ROSALIE

Fais ce que je te dis, si tu ne veux pas tomber malade,

BLANCHE

Oh ! certainement, je vais tomber malade.

ROSALIE

Allons, viens, Rosalie va te déshabiller, ce ne sera pas la première fois.

BLANCHE

Appelle maman.

ROSALIE

Tu n'as pas besoin de ta mère, je suis là.

BLANCHE

Je ne me marierai pas, Rosalie.

ROSALIE

Le beau malheur ! On ne te gâte donc pas assez pour que tu nous préfères ce gringalet et cette diablesse. Voilà leurs noms à tous les deux. Ce mariage-là, vois-tu, ce n'était pas ton affaire. Si l'on nous avait écoutés, ton père et moi, on n'y aurait pas pensé plus d'une minute.

BLANCHE, sa tête s'égare.

Mon père ! Je le vois, mon père ! Il me tend les bras et il me fait signe de venir avec lui.

ROSALIE

Viens te coucher, ma Blanchette.

BLANCHE

Ta Blanchette, c'est une fille perdue ! Je suis une fille perdue, tu ne le savais pas.

ROSALIE

Ne parle plus, mon enfant, ça te fait mal. Viens... viens... avec ta vieille.

BLANCHE

Ah ! que je souffre ! (criant.) Marie ! Marie ! Marie !

Elle s'affaisse dans les bras de Rosalie et glisse peu à peu jusqu'à terre.

MARIE, entrant et se précipitant.

Blanche ! Blanche !

ROSALIE

Tais-toi, ma petite, c'est inutile, elle ne t'entend pas. Prends-la bien doucettement, la pauvre mignonne, et allons la coucher.

BLANCHE, murmurant.

Fille perdue !

MADAME VIGNERON, paraissant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle se précipite à son tour.

ROSALIE

Laissez-nous faire, madame, vous nous embarrassez plutôt qu'autre chose.

Judith paraît.

MADAME VIGNERON

Judith, viens ici. (Elles descendent la scène.) Tu avais raison, mon enfant. Toutes ces affaires ne nous valent rien. Voilà ta sœur qu'on porte dans son lit, demain ce sera vous et après-demain ce sera moi. Tu penses toujours que le meilleur est d'en finir ?

JUDITH

Oui, toujours.

MADAME VIGNERON

Bien. Tu vas prendre Rosalie avec toi et vous irez chez M. Bourdon. Tu lui diras que j'accepte tout, que j'approuve tout, et que j'ai hâte maintenant de voir tout terminé. Tu ajouteras : la même hâte que lui. C'est bien ton avis ?

JUDITH

C'est mon avis.

MADAME VIGNERON

Va, ma grande fille. (Elles se séparent.) Je veux bien garder ce que j'ai, mais je tiens d'abord à conserver mes enfants.

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente une salle à manger. — Pièce vulgaire, triste, meublée misérablement. — Çà et là, quelques sièges, le canapé entre autres, qui ont figuré aux actes précédents et qui détonnent dans l'ensemble. — Deux portes à un seul battant, l'une au fond, l'autre sur la gauche. — Au fond, à droite, contre le mur, une table d'acajou recouverte d'un rond de cuir rouge ; sur la table, un pain, des tasses et quelques ustensiles de ménage.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSALIE, MERCKENS.

ROSALIE

Entrez, monsieur Merckens. On ne se plaindra pas ici de voir une figure de connaissance.

MERCKENS, après avoir regardé autour de lui.

Oh ! oh ! l'homme de loi ne m'avait pas trompé. Ça sent la misère.

ROSALIE

Vous regardez notre nouveau logement, il n'est pas riche ? Ah ! dame ! Hier et aujourd'hui ne se ressemblent pas.

MERCKENS

Qu'est-ce qui est donc arrivé à cette famille ?

ROSALIE

Ruinées, mon cher monsieur, ruinées, la pauvre dame et ses demoiselles ! Je ne vous dirai pas comment ça s'est fait, mais on ne m'ôtera pas mon idée de la tête. Voyez-vous, quand les hommes d'affaires arrivent derrière un mort, on peut bien dire : v'là les corbeaux ! Ils ne laissent que ce qu'ils ne peuvent pas emporter.

MERCKENS

La maison n'est plus bonne, hein, Rosalie ?

ROSALIE

Pour personne, monsieur Merckens, pour personne.

MERCKENS

Pourquoi ne cherchez-vous pas une place ailleurs ?

ROSALIE

Est-ce que ces demoiselles pourraient se passer de moi, pas plus que moi d'elles ? Je suis une bouche de trop, ça, c'est vrai ; mais je gagne bien ce que je mange, allez. Il ne faut pas penser, mon pauvre monsieur Merckens, à déjeuner avec nous. Autrefois, quand je vous voyais venir à cette heure-ci, je savais ce que parler veut dire, vous trouviez votre couvert mis ; maintenant ce n'est plus la même chose. Je vais prévenir madame de votre visite.

MERCKENS

Non, ne dérangez pas Mme Vigneron ; dites seulement à Mlle Judith que je suis là.

Judith entre.

ROSALIE

Voici mademoiselle justement.

JUDITH

Bonjour, monsieur Merckens.

Merckens salue.

ROSALIE

Si ça vous va cependant, une bonne tasse de café au lait, on sera bien de force encore à vous l'offrir.

JUDITH

Laisse-nous, Rosalie.

SCÈNE II

MERCKENS, JUDITH.

JUDITH

Je vais vous faire une petite querelle d'abord, et puis il n'en sera plus question. Je vous ai écrit deux fois pour vous prier de venir me voir, une seule aurait dû suffire.

MERCKENS, entre deux tons.

Etes-vous certaine de m'avoir écrit deux fois ?

JUDITH

Vous le savez bien.

MERCKENS

Non, je vous assure ; votre première lettre ne m'est pas parvenue.

JUDITH

Laissons cela. Je n'ai pas besoin de vous dire à quelle situation nous voilà réduites, vous l'aurez deviné en entrant ici.

MERCKENS, moitié sérieux, moitié comique.

Expliquez-moi...

JUDITH

C'est une histoire qui ne vous intéresserait guère et je ne trouve aucun plaisir à la raconter. En deux mots, nous avons manqué d'argent pour défendre notre fortune ; il nous aurait fallu, dans la main, une centaine de mille francs.

MERCKENS

Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de cela ? Je vous les aurais trouvés.

JUDITH

Il est trop tard maintenant. Asseyons-nous. Vous vous souvenez, monsieur Merckens, et vous avez été témoin de notre vie de famille. Nous étions très heureux, nous nous aimions beaucoup, nous n'avions pas de relations et nous n'en voulions pas. Nous ne pensions pas qu'un jour nous aurions besoin de tout le

monde et que nous ne connaîtrions personne. (Merckens a tiré sa montre.) Vous êtes pressé ?

MERCKENS

Très pressé. Ne faisons pas de phrases, n'est-ce pas ? Vous avez désiré me voir, me voici. Vous voulez me demander quelque chose, qu'est-ce que c'est ? Il vaut peut-être mieux que je vous le dise, je ne suis pas très obligeant.

JUDITH

Dois-je continuer ?

MERCKENS

Mais oui, certainement, continuez.

JUDITH

Voici ce dont il s'agit d'abord, je vais tout de suite au plus simple et au plus sûr. Je me propose de mettre à profit les excellentes leçons que j'ai reçues de vous et d'en donner à mon tour.

MERCKENS, lui touchant le genou.

Comment, malheureuse enfant, vous en êtes là !

JUDITH

Voyons, voyons, monsieur Merckens, appelez-moi mademoiselle comme vous avez l'habitude de le faire et prenez sur vous de me répondre posément.

MERCKENS

Des leçons ! Etes-vous capable d'abord de donner des leçons ? Je n'en suis pas bien sûr. Admettons-le. Ferez-vous ce qu'il faudra pour en trouver. Les le-

çons, ça se demande comme une aumône ; on n'en obtient pas avec de la dignité et des grands airs. Il est possible cependant qu'on ait pitié de vous et que dans quatre ou cinq années, pas avant, vous vous soyez fait une clientèle. Vous aurez des élèves qui seront désagréables le plus souvent, et les parents de vos élèves qui seront grossiers presque toujours. Qu'est-ce que c'est qu'un pauvre petit professeur de musique pour des philistins qui ne connaissent pas seulement la clef de sol. Tenez, sans aller chercher bien loin, votre père...

JUDITH

Ne parlons pas de mon père.

MERCKENS

On peut bien en rire un peu..... Il ne vous a rien laissé.

Pause.

JUDITH

Ecartons un instant cette question des leçons, nous y reviendrons tout à l'heure. Dans ce que je vais vous dire, monsieur Merckens, ne voyez de ma part ni vanité ni présomption, mais le désir seulement d'utiliser mon faible talent de musicienne. J'ai composé beaucoup, vous le savez. Est-ce que je ne pourrais pas, avec tant de morceaux que j'ai écrits et d'autres que je produirais encore, assurer à tous les miens une petite aisance ?

MERCKENS, après avoir ri.

Regardez-moi. (Il rit de nouveau.) Ne répétez jamais,

jamais, vous entendez, ce que vous venez de me dire ; on se moquerait de vous dans les cinq parties du monde. (Il rit encore.) Une petite aisance ! Est-ce tout ?

JUDITH

Non, ce n'est pas tout. Nous avions parlé autrement d'une profession qui ne me plaisait guère et qui aujourd'hui encore ne me sourit que très médiocrement. Mais dans la situation où se trouve ma famille. je ne dois reculer devant rien pour la sortir d'embarras. Le théâtre ?

MERCKENS

Trop tard !

JUDITH

Pourquoi ne ferais-je pas comme tant d'autres qui n'étaient pas bien résolues d'abord et qui ont pris leur courage à deux mains ?

MERCKENS

Trop tard !

JUDITH

J'ai peut-être des qualités naturelles auxquelles il ne manque que le travail et l'habitude.

MERCKENS

Trop tard ! On ne pense pas au théâtre sans s'y être préparé depuis longtemps. Vous ne serez jamais une artiste. Vous n'avez pas ce qu'il faut. A l'heure qu'il est, vous ne trouveriez au théâtre que des déceptions... ou des aventures, est-ce ça ce que vous désirez ?

JUDITH

Mais que puis-je donc faire alors ?

MERCKENS

Rien ! Je vois bien où vous en êtes. Vous n'êtes pas la première que je trouve dans cette situation et à qui je fais cette réponse. Il n'y a pas de ressources pour une femme, ou plutôt il n'y en a qu'une. Tenez, mademoiselle, je vais vous dire toute la vérité dans une phrase. Si vous êtes honnête, on vous estimera sans vous servir ; si vous ne l'êtes pas, on vous servira sans vous estimer ; vous ne pouvez pas espérer autre chose. Voulez-vous reparler des leçons ?

JUDITH

C'est inutile. Je regrette de vous avoir dérangé.

MERCKENS

Vous me renvoyez ?

JUDITH

Je ne vous retiens plus.

MERCKENS

Adieu, mademoiselle.

JUDITH

Adieu, monsieur.

MERCKENS, à la porte.

Il n'y avait rien de mieux à lui dire.

SCÈNE III

JUDITH, MARIE.

MARIE

Eh bien ?

JUDITH

Eh bien, si M. Merckens a raison et si les choses se passent comme il le dit, nous ne sommes pas au bout de nos peines. En attendant, voilà tous mes projets renversés, ceux que tu connais d'abord... et un autre que je gardais pour moi.

MARIE

Quel autre ?

JUDITH

A quoi bon te le dire !

MARIE

Parle donc.

JUDITH

J'avais pensé un instant à tirer parti de ma voix, en me faisant entendre sur un théâtre.

MARIE

Toi, ma sœur, sur un théâtre !

JUDITH

Eh ! que veux-tu ? Il faut bien que nous nous retournions et que nous entreprenions quoi que ce soit. Nous ne pouvons pas attendre que nous ayons mangé jusqu'à notre dernier sou. Maman n'est plus d'un

âge à travailler, nous ne le voudrions pas du reste. Qui sait si notre pauvre Blanche retrouvera jamais sa raison ? Nous restons donc, toi et moi, et encore toi, ma chère enfant, qu'est-ce que tu peux bien faire ? Il faudra que tu travailles douze heures par jour pour gagner un franc cinquante.

MARIE

Dis-moi un peu, bien raisonnablement, ce que tu penses de l'état de Blanche. Comment la trouves-tu ?

JUDITH

Un jour bien et l'autre mal. On croit à tout moment qu'elle va vous reconnaître, mais elle ne voit personne et n'entend plus rien. J'ai bien pensé à ce malheur et peut-être nous en a-t-il épargné un plus grand. Si Blanche, avec une tête comme la sienne, avait appris par hasard, par une fatalité, le mariage de M. de Saint-Genis, qui sait si cette nouvelle ne l'aurait pas tuée sur le coup ? Elle vit, c'est le principal, elle n'est pas perdue pour nous. S'il faut la soigner, on la soignera ; s'il faut se priver de pain pour elle, nous nous en passerons ; ce n'est plus notre sœur, c'est notre enfant.

MARIE

Tu es bonne, ma grande sœur, et je t'aime.

Elles s'embrassent.

JUDITH

Moi aussi, je vous aime. Je suis brusque par moments, mais je vous porte toutes là dans mon cœur.

Il me semble que c'est moi, moi, votre aînée, la grande sœur comme vous m'appelez, qui devrais nous tirer d'affaire et remettre la famille à flot. Comment ? Je n'en sais rien. Je cherche, je ne trouve pas. S'il ne fallait que se jeter dans le feu, j'y serais déjà.

Pause.

MARIE

Maman t'a-t-elle parlé de la visite de M. Bourdon ?

JUDITH

Non. Que venait-il faire ?

MARIE

M. Teissier l'avait chargé de me demander en mariage.

JUDITH

Tu ne m'étonnes pas. Il était facile de voir que M. Teissier t'avait prise en affection et la pensée de t'épouser devait lui venir un jour ou l'autre.

MARIE

Est-ce que tu m'engagerais à accepter ?

JUDITH

Ne me demande pas mon avis là-dessus. C'est de toi qu'il s'agit, c'est à toi de décider. Vois, réfléchis, calcule, mais surtout ne pense qu'à toi. Si notre situation t'épouvante et que tu regrettes le temps où tu ne manquais de rien, épouse M. Teissier, il te fera payer assez cher un peu de bien-être et de sécurité. Mais comme je te connais, comme tu aimes bien ta mère et tes sœurs, et que tu pourrais te résigner

pour elles à ce que tu repousserais pour toi, nous serions des plus coupables, tu m'entends, des plus coupables, en te conseillant un sacrifice qui est le plus grand que puisse faire une femme.

MARIE

Tout ce que tu dis est plein de cœur ; embrasse-moi encore.

Rosalie entre par la porte du fond ; elle tient une cafetière d'une main et de l'autre une casserole pleine de lait ; elle les dépose sur la table ; elle s'approche et regarde les deux sœurs en soupirant ; Marie et Judith se séparent.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSALIE puis MADAME VIGNERON et BLANCHE.

JUDITH

Le déjeuner est prêt ?

ROSALIE

Oui, mademoiselle, je le servirai quand on voudra.

MARIE

Judith va t'aider à passer la table, ma bonne Rosalie.

SCÈNE MUETTE

Judith et Rosalie apportent la table sur le devant de la scène, à droite ; Rosalie dispose les tasses et sert le café au lait pendant que Judith approche des chaises ; Marie a été à la porte de gauche et l'a ouverte ; entre Blanche précédant sa mère ; Blanche est pâle, sans force et sans regard, son attitude est celle d'une folle au repos ; Mme Vigneron a vieilli et blanchi ; Marie fait asseoir Blanche, elles s'asseyent toutes à leur tour à l'exception de Rosalie qui prend son café debout. — Silence prolongé ; grande tristesse.

MADAME VIGNERON, éclatant.

Ah ! mes enfants, si votre père nous voyait !

Larmes et sanglots.

SCÈNE V

LES MÊMES, BOURDON.

ROSALIE, à Bourdon qui est entré doucement.

Comment êtes-vous entré ?

BOURDON

Par la porte qui était ouverte. Vous avez tort, ma fille, de laisser votre porte d'entrée ouverte ; on pourrait dévaliser vos maîtres.

ROSALIE, sous le nez.

Il n'y a plus de danger. L'ouvrage a été fait et bien fait.

BOURDON, en descendant la scène, à Mme Vigneron qui se lève.

Ne vous dérangez pas, madame, j'attendrai que votre repas soit terminé.

MADAME VIGNERON, allant à lui.

Qu'avez-vous à me dire, monsieur Bourdon ?

BOURDON, à mi-voix.

Je viens encore, madame, de la part de Teissier pour ce projet qui lui tient au cœur. Je dois croire, n'est-ce pas, que vous avez instruit votre fille de la demande que je vous ai faite ?

MADAME VIGNERON

Mais sans doute.

BOURDON

Autorisez-moi, je vous prie, à la lui renouveler moi-même en votre présence.

MADAME VIGNERON

Soit. J'y consens. Judith, emmène ta sœur, mon enfant. Marie, M. Bourdon veut causer avec nous.

SCÈNE VI

MADAME VIGNERON, MARIE, BOURDON.

BOURDON

Votre mère vous a fait part, mademoiselle, du désir que M. Teissier a manifesté ?

MARIE

Oui, monsieur.

BOURDON

C'est bien de vous-même et sans obéir à personne que vous avez décliné le mariage qui vous était offert ?

MARIE

C'est de moi-même.

BOURDON

Très bien ! Très bien ! J'aime autant cela du reste. J'avais craint un moment, en vous voyant repousser une proposition si avantageuse, que votre mère et vos sœurs n'eussent comploté de vous retenir auprès d'elles, non pas dans une pensée de jalousie, mais par une affection mal entendue. S'il y a chez vous, mademoiselle, une décision arrêtée, un parti pris irrévocable, je ne vois pas la peine d'aller plus loin.

Silence.

MADAME VIGNERON

Ne te trouble pas, mon enfant, réponds franchement ce que tu penses.

Nouveau silence.

BOURDON

Dans le cas, mademoiselle, où vous regretteriez un premier mouvement qui s'expliquerait fort bien du reste, je vous offre l'occasion de le reprendre, profitez-en.

MARIE

Il faut dire à M. Teissier de ma part qu'en insistant comme il le fait, il gagne beaucoup dans mon esprit ; mais je lui demande encore quelque temps pour réfléchir.

BOURDON

Eh bien ! madame, voilà une réponse très raisonnable, pleine de sens, et qui ne ressemble pas du tout au refus catégorique que vous m'avez opposé ?

MADAME VIGNERON

Il est possible que ma fille ait changé d'avis, mais elle doit savoir que je ne l'approuve pas.

BOURDON

Ne dites rien, madame. Laissez cette jeune fille à ses inspirations, elle pourrait vous reprocher plus tard d'avoir suivi les vôtres. (Revenant à Marie.) Je comprends à merveille, mademoiselle, quelque intérêt qu'ait ce mariage, que vous ne soyez pas bien pressée de le conclure. Malheureusement Teissier n'a plus vingt ans comme vous ; c'est même là votre plus grand grief contre lui ; à son âge, on ne remet pas volontiers au lendemain.

MARIE

Je voudrais savoir, monsieur Bourdon, et je vous prie de me dire sincèrement si M. Teissier est un honnête homme.

BOURDON

Un honnête homme ! Que voulez-vous dire par là ? Je ne vous conseillerais pas, mademoiselle, au cas où vous épouseriez M. Teissier, de placer toutes vos espérances sur une simple promesse de sa part ; mais les notaires sont là pour rédiger des contrats qui établissent les droits des parties. Ai-je répondu à votre question ?

MARIE

Non, vous ne l'avez pas comprise. Un honnête homme, pour une jeune fille, cela veut dire bien des choses.

BOURDON

Me demandez-vous, mademoiselle, si Teissier a fait sa fortune honorablement ?

MARIE

Oui, je voudrais être fixée sur ce point et sur d'autres.

BOURDON

De quoi vous préoccupez-vous ? Si on recherchait aujourd'hui en France l'origine de toutes les fortunes, il n'y en a pas cent, pas cinquante, qui résisteraient à un examen scrupuleux. Je vous en parle savamment, comme un homme qui tient les fils dans son cabinet. Teissier a fait des affaires toute sa vie ; il en a retiré un capital considérable qui est bien à lui et que personne ne songe à attaquer ; vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage.

MARIE

Quelle est la conduite ordinaire de M. Teissier ? Quels sont ses goûts, ses habitudes ?

BOURDON

Mais les goûts et les habitudes d'un homme de son âge. Je ne pense pas que vous ayez beaucoup à craindre de ce côté. Je devine maintenant où tendait votre question. Croyez-moi, Teissier sera un mari plutôt trop honnête que pas assez, je m'en rapporte à votre mère elle-même.

MADAME VIGNERON

Je me demande en ce moment, monsieur Bourdon, quel intérêt vous pouvez avoir à ce mariage ?

BOURDON

Quel intérêt, madame ? Mais celui de cette enfant qui est en même temps le vôtre.

MADAME VIGNERON

Il est bien tard, savez-vous, pour nous montrer tant de dévouement.

BOURDON

Vous pensez encore, madame, à ces maudites affaires qui se sont terminées aussi mal que possible, je le reconnais. Est-ce ma faute, si vous vous êtes trouvée impuissante pour défendre la succession de votre mari ? Vous avez subi la loi du plus fort, voilà tout. Aujourd'hui cette loi se retourne en votre faveur. Il se trouve que votre fille a fait la conquête

d'un vieillard, qui accordera tout ce qu'on voudra pour passer avec elle les quelques jours qui lui restent à vivre. Cette situation est toute à votre avantage ; les atouts sont dans votre jeu, profitez-en. Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que nous, officiers publics, nous ne connaissons ni le plus fort ni le plus faible et que la neutralité est un devoir dont nous ne nous écartons jamais. Cependant je ne me croirais pas coupable, bien que Teissier soit mon client, de stipuler en faveur de votre fille tous les avantages qu'elle est en état d'obtenir. (Revenant à Marie.) Vous avez entendu, mademoiselle, ce que je viens de dire à votre mère. Faites-moi autant de questions que vous voudrez, mais, abordons, n'est-ce pas, la seule qui soit véritablement importante, la question argent. Je vous écoute.

MARIE

Non, parlez vous-même.

BOURDON, avec un demi-sourire.

Je suis ici pour vous entendre et pour vous conseiller.

MARIE

Il me serait pénible de m'appesantir là-dessus.

BOURDON, souriant.

Bah ! Vous désirez peut-être savoir quelle est exactement, à un sou près, la fortune de M. Teissier ?

MARIE

Je la trouve suffisante, sans la connaître.

BOURDON

Vous avez raison. Teissier est riche, très riche, plus riche, le sournois, qu'il n'en convient lui-même. Allez donc, mademoiselle, je vous attends.

MARIE

M. Teissier vous a fait part sans doute de ses intentions ?

BOURDON

Oui, mais je voudrais connaître aussi les vôtres. Il est toujours intéressant pour nous de voir se débattre les parties.

MARIE

N'augmentez pas mon embarras. Si ce mariage doit se faire, j'aimerais mieux en courir la chance plutôt que de poser des conditions.

BOURDON, souriant toujours.

Vraiment ! (Marie le regarde fixement.) Je ne mets pas en doute vos scrupules, mademoiselle ; quand on veut bien nous en montrer, nous sommes tenus de les croire sincères. Teissier se doute bien cependant que vous ne l'épouserez pas pour ses beaux yeux. Il est donc tout disposé déjà à vous constituer un douaire ; mais ce douaire, je m'empresse de vous le dire, ne suffirait pas. Vous faites un marché, n'est-il pas vrai, ou bien, si ce mot vous blesse, vous faites une spéculation, elle doit porter tous ses fruits. Il est donc juste, et c'est ce qui arrivera, que Teissier, en vous épousant, vous reconnaisse commune en biens, ce qui veut dire que la moitié de sa fortune, sans rétracta-

tion et sans contestation possible, vous reviendra après sa mort. Vous n'aurez plus que des vœux à faire pour ne pas l'attendre trop longtemps. (Se tournant vers Mme Vigneron) Vous avez entendu, madame, ce que je viens de dire à votre fille ?

MADAME VIGNERON

J'ai entendu.

BOURDON

Que pensez-vous ?

MADAME VIGNERON

Je pense, monsieur Bourdon, si vous voulez le savoir, que plutôt que de promettre à ma fille la fortune de M. Teissier, vous auriez mieux fait de lui conserver celle de son père.

BOURDON

Vous ne sortez pas de là, vous, madame. (Revenant à Marie.) Eh bien ? mademoiselle, vous connaissez maintenant les avantages immenses qui vous seraient réservés dans un avenir très prochain ; je cherche ce que vous pourriez opposer encore, je ne le trouve pas. Quelques objections de sentiment peut-être ? Je parle, n'est-ce pas, à une jeune fille raisonnable, bien élevée, qui n'a pas de papillons dans la tête. Vous devez savoir que l'amour n'existe pas ; je ne l'ai jamais rencontré pour ma part. Il n'y a que des affaires en ce monde ; le mariage en est une comme toutes les autres ; celle qui se présente aujourd'hui pour vous, vous ne la retrouveriez pas une seconde fois.

MARIE

M. Teissier, dans les conversations qu'il a eues avec vous, a-t-il parlé de ma famille ?

BOURDON

De votre famille ? Non. (Bas.) Est-ce qu'elle exigerait quelque chose ?

MARIE

M. Teissier doit savoir que jamais je ne consentirais à me séparer d'elle.

BOURDON

Pourquoi vous en séparerait-il ? Vos sœurs sont charmantes, madame votre mère est une personne très agréable. Teissier a tout intérêt d'ailleurs à ne pas laisser sans entourage une jeune femme qui aura bien des moments inoccupés. Préparez-vous, mademoiselle, à ce qui me reste à vous dire. Teissier m'a accompagné jusqu'ici ; il est en bas ; il attend une réponse qui doit être cette fois définitive ; vous risqueriez vous-même en la différant. C'est donc un oui ou un non que je vous demande.

MADAME VIGNERON

En voilà assez, monsieur Bourdon. J'ai bien voulu que vous appreniez à ma fille les propositions qui lui étaient faites ; mais si elle doit les accepter, ça la regarde, je n'entends pas que ce soit par surprise, dans un moment de faiblesse ou d'émotion. Au surplus, je me réserve, vous devez bien le penser, d'avoir un entretien avec elle où je lui dirai de ces choses

qui seraient déplacées en votre présence, mais qu'une mère, seule avec son enfant, peut et doit lui apprendre dans certains cas. Je n'ai pas, je vous l'avoue, une fille de vingt ans, pleine de cœur et pleine de santé, pour la donner à un vieillard.

BOURDON

A qui la donnerez-vous ? On dirait, madame, à vous entendre, que vous avez des gendres plein vos poches et que vos filles n'auront que l'embarras du choix. Pourquoi le mariage de l'une d'elles, mariage qui paraissait bien conclu, celui-là, a-t-il manqué ? Faute d'argent. C'est qu'en effet, madame, faute d'argent, les jeunes filles restent jeunes filles.

MADAME VIGNERON

Vous vous trompez. Je n'avais rien et mon mari non plus. Il m'a épousée cependant et nous avons été très heureux.

BOURDON

Vous avez eu quatre enfants, c'est vrai. Si votre mari, madame, était encore de ce monde, il serait, pour la premiére fois peut-être, en désaccord avec vous. C'est avec effroi qu'il envisagerait la situation de ses filles, situation, quoi que vous en pensiez, difficile et périlleuse. Il estimerait à son prix la proposition de M. Teissier, imparfaite sans doute, mais plus qu'acceptable, rassurante pour le présent, (regardant Marie), éblouissante pour l'avenir. On ne risque rien, je le sais, en faisant parler les morts, mais le père de mademoiselle, avec un cœur excellent comme le vôtre, avait de plus l'expérience qui vous

fait défaut. Il connaissait la vie ; il savait que tout se paye en ce monde ; et, en fin de compte, sa pensée aujourd'hui serait celle-ci : j'ai vécu pour ma famille, je suis mort pour elle, ma fille peut bien lui sacrifier quelques années.

MARIE, les larmes aux yenx.

Dites à M. Teissier que j'accepte.

BOURDON

Allons donc, mademoiselle, il faut se donner bien du mal pour faire votre fortune. Voici votre contrat. Je l'avais préparé à l'avance sans savoir si je serais remboursé de mes peines. Vous le lirez à tête reposée. Il ne reste plus qu'à le faire signer par Teissier, je m'en charge. J'étais le notaire de votre père, je compte bien devenir le vôtre. Je vais chercher Teissier et je vous l'amène.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins BOURDON.

MARIE

Embrasse-moi et ne me dis rien. Ne m'ôte pas mon courage, je n'en ai pas plus qu'il ne m'en faut. M. Bourdon a raison, vois-tu, ce mariage, c'est le salut. Je suis honteuse, honteuse de le faire, et je serais coupable en ne le faisant pas. Est-ce possible que toi, ma bonne mère, à ton âge, tu recommences une vie de misère et de privations ? Oui, je le sais, tu es bien

courageuse, mais Blanche, Blanche, la pauvre enfant, on ne peut plus lui demander du courage, à elle. Quels remords aurais-je plus tard, si sa santé réclamait des soins que nous ne pourrions pas lui donner ! Et Judith ! Ah ! Judith, je pense bien à elle aussi. Qui sait ce que peut devenir une jeune fille, la meilleure, la plus honnête, quand sa tête travaille et que le hasard ne lui fait pas peur ! Tiens, je suis soulagée d'un poids depuis que ce mariage est décidé. Il sera ce qu'il voudra, blâmable, intéressé, bien douloureux aussi ! mais je préfère encore un peu de honte et des chagrins que je connaîtrai à des inquiétudes de toutes sortes qui pourraient se terminer par un malheur. Essuie tes yeux, qu'on ne voie pas que nous ayons pleuré.

Rentre Bourdon suivi de Teissier ; Teissier se dirige en souriant vers Marie, Bourdon l'arrête et lui indique de saluer d'abord Mme Vigneron.

SCÈNE VIII

MADAME VIGNERON, MARIE, BOURDON, TEISSIER.

TEISSIER

Je suis votre serviteur, madame. (Allant à Marie.) Est-ce bien vrai, mademoiselle, ce que vient de me dire Bourdon, vous consentez à devenir ma femme ?

MARIE

C'est vrai.

TEISSIER

Votre résolution est bien prise, vous n'en changerez pas d'ici à demain ? (Elle lui tend la main ; il l'embrasse sur les deux joues.) Ne rougissez pas. C'est ainsi que les accords se font dans mon village. On embrasse sa fiancée sur la joue droite d'abord en disant : Voilà pour M. le Maire ; sur la joue gauche ensuite en disant : Voilà pour M. le curé. (Marie sourit ; il va à Mme Vigneron.) Si vous le voulez bien, madame, nous commencerons la publication des bans dès demain. Bourdon nous préparera un bout de contrat, n'est-ce pas, Bourdon ? (Bourdon répond par un geste significatif.) Et dans trois semaines votre seconde fille s'appellera Mme Teissier.

Pause.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROSALIE.

MADAME VIGNERON

Qu'est-ce qu'il y a, Rosalie ?

ROSALIE

Voulez-vous recevoir M. Dupuis, madame ?

MADAME VIGNERON

M. Dupuis ? Le tapissier de la place des Vosges ?

ROSALIE

Oui, madame.

MADAME VIGNERON

A quel propos vient-il nous voir ?

ROSALIE

Vous lui devez de l'argent, madame, il le dit du moins. Encore un corbeau, bien sûr !

MADAME VIGNERON

Nous ne devons rien, tu m'entends, rien, à M. Dupuis ; dis-lui que je ne veux pas le recevoir.

TEISSIER

Si, madame, si, il faut recevoir M. Dupuis. Ou bien, quoi que vous en pensiez, il lui est dû quelque chose, et alors le plus simple est de le payer ; ou bien M. Dupuis se trompe et il n'y a pas d'inconvénient à lui montrer son erreur. Vous n'êtes plus seules ; vous avez un homme avec vous maintenant. Faites entrer M. Dupuis. C'est Mlle Marie qui va le recevoir. Elle sera bientôt maîtresse de maison, je veux voir comment elle se comportera. Venez, Bourdon. Laissons votre fille avec M. Dupuis. (Mme Vigneron et Bourdon entrent à gauche ; à Marie, avant de les suivre.) Je suis là, derrière la porte, je ne perds pas un mot.

SCÈNE X

MARIE, DUPUIS, puis TEISSIER.

DUPUIS

Bonjour, ma chère demoiselle.

MARIE

Je vous salue, monsieur Dupuis.

DUPUIS

Votre maman se porte bien ?

MARIE

Assez bien, je vous remercie.

DUPUIS

Vos sœurs sont en bonne santé ?

MARIE

En bonne santé.

DUPUIS

Je ne vous demande pas de vos nouvelles ; vous êtes fraîche et rose comme l'enfant qui vient de naître.

MARIE

Ma mère, monsieur Dupuis, m'a chargée de vous recevoir à sa place ; dites-moi tout de suite ce qui vous amène.

DUPUIS

Vous vous en doutez bien un peu. de ce qui m'amène.

MARIE

Non, je vous assure.

DUPUIS

Vrai ? Vous ne vous dites pas : si M. Dupuis vient nous voir, au bout de tant de temps, c'est qu'il a bien besoin de son argent ?

MARIE

Expliquez-vous mieux.

DUPUIS

J'aurais donné beaucoup, mademoiselle, beaucoup, pour ne pas vous faire cette visite. Quand j'ai appris la mort de votre père, j'ai dit à ma femme : je crois bien que M. Vigneron nous devait encore quelque chose, mais baste, la somme n'est pas bien grosse, nous n'en mourrons pas de la passer à profits et pertes. Je suis comme ça avec mes bons clients. M. Vigneron en était un ; jamais de difficultés avec lui ; entre honnêtes gens, ça devrait toujours se passer ainsi. Malheureusement, vous savez ce que sont les affaires, bonnes un jour, mauvaises le lendemain ; ça ne va pas fort en ce moment. Vous comprenez.

MARIE

Il me semblait bien, monsieur Dupuis, que mon père s'était acquitté avec vous.

DUPUIS

Ne me dites pas cela, vous me feriez de la peine.

MARIE

Je suis certaine cependant, autant qu'on peut l'être, que mon père avait réglé son compte dans votre maison.

DUPUIS

Prenez garde. Vous allez me fâcher. Il s'agit de deux mille francs, la somme n'en vaut pas la peine. Vous êtes peut-être gênées en ce moment, dites-le-

moi, je ne viens pas vous mettre le couteau sur la gorge. Que Mme Vigneron me fasse un effet de deux mille francs, à trois mois ; sa signature, pour moi, c'est de l'argent comptant.

MARIE

Je dirai à ma mère que vous êtes venu lui réclamer deux mille francs, mais, je vous le répète, il y a erreur de votre part, je suis bien sûre que nous ne vous les devons pas.

DUPUIS

Eh bien, mademoiselle, je ne sortirai pas d'ici avant de les avoir reçus. Je me suis présenté poliment, mon chapeau à la main (il se couvre), vous avez l'air de me traiter comme un voleur, ces manières-là, ne réussissent jamais avec moi. Allez chercher votre mère, qu'elle me donne mes deux mille francs... ou un billet..., je veux bien encore recevoir un billet..., sinon, M. Dupuis va se ficher en colère et il fera trembler toute la maison.

Teissier rentre. — Dupuis, surpris et déjà intimidé par son arrivée, se découvre.

TEISSIER

Gardez votre chapeau. On ne fait pas de cérémonies dans les affaires. Vous avez votre facture sur vous ?

DUPUIS

Certainement, monsieur, j'ai ma facture.

TEISSIER

Donnez-la-moi.

DUPUIS

Est-ce qu'il faut, mademoiselle, queje remette mon compte à ce monsieur ?

MARIE

Faites ce que monsieur vous dit.

TEISSIER, lisant la facture.

« Reçu de Mme veuve Vigneron deux mille francs pour solde de son compte arrêté de commun accord entre elle et moi. » Qu'est-ce que c'est qu'une note de ce genre-là ? Vous ne donnez pas ordinairement le détail de vos livraisons ?

DUPUIS

Nous ne pouvons pas, monsieur, recommencer cinq et six fois la même facture. La première que j'ai remise à M. Vigneron contenait toutes les indications nécessaires.

TEISSIER

C'est bien. Je vais vous payer. Je vérifierai en rentrant chez moi.

DUPUIS

Vérifiez, monsieur, vérifiez. M. Vigneron a dû laisser ses papiers en règle.

TEISSIER

Oui, très en règle. (Portant la facture à ses yeux.) Dupuis, n'est-ce pas ? Cette signature est bien la vôtre ? Vous êtes M. Dupuis en personne ?

DUPUIS

Oui, monsieur.

TEISSIER

Je vais vous donner vos deux mille francs.

DUPUIS

Vérifiez, monsieur, puisque vous le pouvez. J'attendrai jusque-là.

TEISSIER

Vous êtes bien sûr que M. Vigneron, au moment de son décès, vous devait encore deux mille francs ?

DUPUIS

Oui, monsieur..., oui, monsieur. Il faudrait que ma femme eût fait une erreur dans ses calculs, mais je ne le pense pas.

TEISSIER

Votre femme n'a rien à voir là-dedans. C'est vous qui vous exposeriez en recevant deux fois la même somme.

DUPUIS

Je ne la réclamerais pas, monsieur, si elle ne m'était pas due. Je suis un honnête homme.

TEISSIER, lui tendant l'argent.

Voici vos deux mille francs.

DUPUIS

Non. Vérifiez d'abord. J'aime mieux ça.

TEISSIER

Rentrez chez vous, mon garçon, et que je ne vous voie pas remettre les pieds ici, vous m'entendez ?

DUPUIS

Qu'est-ce que vous dites, monsieur ?

TEISSIER

Je vous dis de rentrer chez vous. Ne faites pas l'insolent, vous le regretteriez.

DUPUIS

Rendez-moi ma facture au moins.

TEISSIER

Prenez garde de la retrouver chez le juge d'instruction.

DUPUIS

Ah ! C'est trop fort ! Un monsieur que je ne connais pas, qui ose me parler ainsi, en pleine figure. Je m'en vais, mademoiselle, mais on aura bientôt de mes nouvelles.

Il sort en se couvrant.

TEISSIER

Vous êtes entourées de fripons, mon enfant, depuis la mort de votre père. Allons retrouver votre famille.

FIN

LA PARISIENNE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DE LA RENAISSANCE, le 7 février 1885.
Reprise à la COMÉDIE-FRANÇAISE, le 11 Novembre 1890.
Reprise au THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 18 Décembre 1893

PERSONNAGES

	Renaissance	Comédie-Française	Vaudeville
CLOTILDE.....	Mlles ANTONINE.	REICHEMBERG.	RÉJANE.
ADÈLE.....	GORIUS.	LYNNÈS.	C. CARON.
DU MESNIL....	MM. BARTEL.	DE FÉRAUDY.	LAGRANGE.
LAFONT.....	VOIS.	PRUD'HON.	H. MAYER.
SIMPSON.....	GALIPAUX.	LEBARGY.	GAUTHIER.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

La Parisienne

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, porte à deux battants ; au fond également, à gauche, une deuxième porte à deux battants ; à droite, une fenêtre. Portes latérales, celle de droite, dans le milieu, à deux battants ; celle de gauche, simple et au premier plan. A droite, contre le mur, un meuble-secrétaire. En scène, à gauche, une table-guéridon et sur la table un buvard. Meubles divers, glaces, fleurs, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, LAFONT.

Au lever du rideau, la scène est vide. Clotilde habillée, gantée, son chapeau sur la tête, entre par le fond, précipitamment. Elle tient une lettre fermée à la main. Elle va à la table, lève le buvard et cache la lettre dessous. Elle gagne le meuble-secrétaire, tout en tirant un trousseau de clefs de sa poche. Lafont paraît à ce moment. Il la voit là. Elle fait mine de fermer le secrétaire à triple tour. Lafont dépose son chapeau et s'avance sur Clotilde, très ému, en se dominant avec peine.

LAFONT

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE

Non.

Un temps.

LAFONT

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE

Je ne le veux pas.

Un autre temps plus long que le premier.

LAFONT

D'où venez-vous ?

CLOTILDE

Ah ! C'est autre chose maintenant.

LAFONT

Oui, c'est autre chose. Je vous demande d'où vous venez.

CLOTILDE

Je vais vous le dire. Je voudrais que vous vous regardiez en ce moment pour voir la figure que vous me faites. Vous n'êtes pas beau mon ami. Vous me plaisez mieux dans votre état ordinaire. Où irons-nous, mon Dieu, si vous perdez toute mesure pour un méchant billet que le premier venu peut-être m'a adressé ?

LAFONT

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE

Vous allez l'avoir... Vous devez penser que des scènes comme celle-ci, si elles se renouvelaient fréquemment, me détacheraient bien vite de vous. Je ne

pourrais pas, je vous en préviens, subir un interrogatoire, chaque fois que j'aurais mis le pied dehors.

LAFONT

D'où venez-vous ?

CLOTILDE

Tâchez donc d'être logique au moins, je vous le conseille. Il n'est pas probable que je quitte quelqu'un et qu'en rentrant chez moi je trouve un mot de lui.

LAFONT

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE

Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

LAFONT

Je n'en ai pas l'air.

CLOTILDE

Vous me soupçonnez alors ?

LAFONT

C'est plus probable.

Il lui montre le secrétaire de la main.

CLOTILDE

Vous le voulez ? Vous l'exigez ? Vous me le commandez ? C'est bien. (Elle cherche lentement, avec affectation, la poche de sa robe ; elle en retire un mouchoir d'abord, un carnet et les clefs ; elle remet le carnet et le mouchoir ; jetant les clefs à la volée.) Ouvrez vous-même. (Elle le quitte ; il reste immobile, indécis, rongeant son frein.) Allons, ramassez

donc et allez ouvrir. Quand on a commencé, on va jusqu'au bout. On montre qu'on est un homme. (Il se décide, se dirige vers les clefs et se baisse ; le rejoignant). Prenez bien garde à ce que vous allez faire. Si vous touchez ces clefs du bout des doigts... du bout des doigts..., ce n'est pas moi qui le regretterai, ce sera vous.

LAFONT, il hésite, ramasse les clefs et les lui donne.

Reprenez vos clefs.

Pause pendant laquelle Clotilde ôte son chapeau et ses gants, se met chez elle.

CLOTILDE

Ça augmente, vous savez.

LAFONT

Qu'est-ce qui augmente ?

CLOTILDE

Le mal est en progrès, je vous en avertis.

LAFONT

Quel mal ?

CLOTILDE

Je m'étais bien aperçue déjà que vous me surveilliez et je riais de la peine que vous vous donniez... si inutilement. Jusqu'ici cependant il n'y avait rien à dire. C'était de la jalousie, mais une jalousie aimable, qui flatte l'amour-propre d'une femme et dont elle s'amuse. Vous venez de passer à l'autre, la jalousie stupide, grossière, brutale, celle qui nous blesse pro-

fondément et que nous ne pardonnons jamais deux fois. Recommencerez-vous ?

LAFONT

Clotilde ?

CLOTILDE

Recommencerez-vous ?

LAFONT

Non.

CLOTILDE

A la bonne heure.

LAFONT

Clotilde ?

CLOTILDE

Quoi, mon ami.

LAFONT

Vous m'aimez ?

CLOTILDE

Aujourd'hui moins qu'hier.

LAFONT

Vous désirez me voir heureux ?

CLOTILDE

Je vous l'ai montré assez, je crois.

LAFONT

J'ai peur de tous ces jeunes gens que vous rencontrez et qui tournent autour de vous.

CLOTILDE

Vous avez bien tort. Je cause avec l'un et avec l'autre ; le dos tourné, je ne sais plus seulement qui m'a parlé.

LAFONT

Vous ne vous rappelez personne que vous auriez encouragé sans le vouloir et qui se serait cru autorisé à vous écrire ?

CLOTILDE

Personne.

LAFONT, piteusement.

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE

Encore ! Cette lettre est de mon amie, Mme Doyen-Beaulieu (Mouvement de Lafont), la plus vertueuse des femmes... sous ses airs évaporés. Je sais ce que Pauline m'écrit, et je serai la première à vous le dire quand vous ne me le demanderez plus.

LAFONT

Clotilde ?

CLOTILDE

Après ?

LAFONT

Vous êtes raisonnable ?

CLOTILDE

Plus que jamais.

LAFONT

La tête est tranquille ?

CLOTILDE

La tête est tranquille et le cœur aussi.

LAFONT

Pensez à moi, Clotilde, et pensez à vous. Dites-vous qu'une imprudence est bien vite commise et qu'elle ne se répare jamais. Ne vous laissez pas aller à ce goût des aventures, qui fait aujourd'hui tant de victimes. Résistez, Clotilde, résistez ! En me restant fidèle, vous restez digne et honorable ; le jour où vous me tromperiez...

Elle l'arrête, fait quelques pas vers la deuxième porte du fond et revient.

CLOTILDE

Prenez garde, voilà mon mari.

SCÈNE II

LES MÊMES, DU MESNIL.

DU MESNIL

Je savais bien que c'était Lafont que j'entendais ! Allez-vous, parlez-vous, potinez-vous, quand vous êtes ensemble ; le tonnerre ne vous arrêterait pas !

CLOTILDE, allant à lui, à mi-voix.

Tu étais donc rentré ?

DU MESNIL

Oui, j'étais rentré.

CLOTILDE

Depuis longtemps ?

DU MESNIL

Depuis quelque temps.

CLOTILDE

Il me semble, lorsqu'un de tes amis est là, que tu pourrais te montrer et le recevoir.

DU MESNIL

Je terminais quelque chose.

CLOTILDE

Qu'est-ce que t'a dit ton oncle ?

DU MESNIL

Je ne l'ai pas trouvé.

CLOTILDE

On ne le rencontre pas aisément.

DU MESNIL

Il m'a fait dire de revenir aujourd'hui.

CLOTILDE

Veux-tu que je t'accompagne ?

DU MESNIL

Tu nous gênerais.

CLOTILDE

Merci.

DU MESNIL, allant à Lafont et lui tendant la main.

Comment vas-tu ?

LAFONT

Pas mal. Et toi ?

DU MESNIL

Peuh ! Je ne suis pas bien gaillard en ce moment.

LAFONT

Qu'est-ce que tu as ?

DU MESNIL

Je travaille beaucoup et ma santé s'en ressent.

LAFONT

On se repose alors.

DU MESNIL

Il faut du temps et de l'argent pour se reposer.

LAFONT

De l'argent, tu en gagnes.

DU MESNIL

Je le reçois d'une main et je le donne de l'autre.

LAFONT

C'est amusant, ça.

DU MESNIL

C'est amusant... quand on est garçon.

CLOTILDE

As-tu bientôt fini de te plaindre, hein ? Crois-tu que tu intéresses M. Lafont et que tu me fasses plaisir ? A quel propos toutes ces lamentations ? Tu

manges bien ; tu dors bien ; je ne connais pas de mari qu'on dorlote comme toi. Tu travailles ! Sans doute, tu travailles ! Tout le monde travaille ! Si j'étais à ta place, je ferais quatre fois plus de besogne et j'en parlerais quarante fois moins.

DU MESNIL

Elle est superbe, ma femme ! On ne sait pas, mon cher, ce que c'est qu'une maison comme la mienne, où les charges augmentent tous les ans et où les habitudes deviennent plus coûteuses tous les jours.

CLOTILDE

Tu continues ?

DU MESNIL

Laisse-moi parler un peu. Je ne vous ai pas dérangés tout à l'heure. Assieds-toi et prends ton ouvrage, puisque tu es si laborieuse. Jette un coup d'œil sur les culottes de tes enfants, ça ne fera pas mal ; ces pauvres petits ont toujours leur postérieur à l'air.

CLOTILDE

Je les gâte trop.

DU MESNIL

Mais tu ne les raccommodes pas assez.

CLOTILDE

La femme de chambre est là pour ça.

DU MESNIL

Nous sommes logés aussi modestement que possible, je paye très cher pour vivre dans une prison. Les domestiques aujourd'hui ne se contentent plus de

gages, ce sont des appointements qu'il leur faut. Nous dînons en ville souvent, c'est vrai, presque tous les jours ; mais ma femme, naturellement, veut être habillée comme toutes ces dames, et ce qu'on économise d'un côté, on le dépense de l'autre. On dîne mieux, voilà l'avantage.

CLOTILDE

Tu y es sensible.

DU MESNIL

Je ne dis pas non. J'aime mieux faire un bon repas dehors qu'un mauvais chez moi.

CLOTILDE, allant sur lui.

Finis, je te prie, et parlons de choses plus agréables.

DU MESNIL

Tu es célibataire, mon cher Lafont, eh bien, crois-moi, reste-le.

LAFONT

Est-ce votre avis, madame ?

CLOTILDE

Mariez-vous ou ne vous mariez pas, ça ne regarde que vous.

Elle s'éloigne.

DU MESNIL

Veux-tu être plus aimable que ma femme et écouter ce que je vais te dire ?

LAFONT

Très volontiers.

DU MESNIL

On fait de grandes démarches en ce moment pour moi, des démarches qui en valent la peine.

LAFONT

Conte-moi ça.

DU MESNIL

C'est mon oncle, mon oncle Jean-Baptiste, le membre de l'Institut, que ma situation ne satisfait pas depuis longtemps. Il veut que je rentre dans l'administration des Finances. Il a là des amis, la plupart me connaissent, ces messieurs se sont entendus pour me trouver une recette particulière.

LAFONT

Voilà la position qui te conviendrait, que tu remplirais à ton aise et où tu n'aurais plus besoin de personne.

DU MESNIL

Je ne marche pas mal en ce moment. Je suis très apprécié maintenant par mes Sociétés ; il ne s'y écrit pas un chiffre qui ne me passe sous les yeux. On recherche beaucoup ma collaboration au *Moniteur des Intérêts agronomiques*, où je lance un pétard de temps en temps, ça me fait connaître. J'accepte tout ce qui se présente. Mais mon oncle n'entend pas de cette oreille-là. Il trouve qu'à mon âge, avec une femme et des enfants, on doit s'être fait sa place quelque part.

LAFONT

Il a raison.

DU MESNIL

Il a peut-être raison. Je ne suis pas un mathématicien, je ne suis pas un économiste, je suis... autre chose. Je te dirai, entre nous, que mon petit ouvrage, mes *Considérations morales sur le budget* ont été très recherchées. Ces livres-là ne s'adressent qu'à un public de choix et ne s'enlèvent pas comme des romans. Cependant on a vendu, à l'heure qu'il est, de mes *Considérations* cent dix-neuf exemplaires... ou cent dix-huit. Il y a un exemplaire qui ne se retrouve pas. On l'a peut-être volé. Je vois là toute une sphère nouvelle pour moi, un filon à exploiter.

LAFONT

Occupe-toi de ta recette d'abord, c'est le plus sûr, tu feras après ce que tu voudras. Je vais chercher de mon côté à te donner un coup d'épaule.

DU MESNIL

Garde-t'en bien. Mon oncle s'est avancé dans cette affaire et il veut être seul avec ses amis à la terminer. Il me semble, lorsqu'un membre de l'Académie des sciences morales et politiques consent à solliciter, lorsqu'il sollicite pour son neveu, lorsque ce neveu... est quelque chose, que le gouvernement n'a plus qu'à accorder. Est-ce ton avis ?

LAFONT

Les places ne sont pas toujours à sa disposition.

DU MESNIL

Je sais qu'il le pourra prochainement.

LAFONT

Dis-moi. Il est clair qu'on t'a promis une recette à Paris ?

DU MESNIL

A Paris, bien entendu. Ma femme ne pourrait pas vivre en province.

Clotilde, pendant cet aparté, est venue s'asseoir près de la table ; elle a retiré la lettre de dessous le buvard et a profité de ce que son mari lui tournait le dos pour la montrer à Lafont, à plusieurs reprises avec un geste qui signifie : xi, xi, la voilà. Ce jeu de scène doit être calculé de telle manière que les derniers mots de Du Mesnil : « Ma femme ne pourrait pas vivre en province », tombent dessus.

CLOTILDE, après s'être levée.

Adolphe, lis cette lettre.

DU MESNIL, se retournant.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette lettre ?

CLOTILDE

Ouvre-la et tu le verras. (Lui donnant la lettre.) C'est Pauline qui m'écrit.

DU MESNIL, lisant.

« Ma chérie, tu vas recevoir, si ce n'est déjà fait, une invitation de Mme Simpson pour son grand bal du 25. Ton amour-propre était en bonnes mains et n'a pas eu à souffrir. J'ai prononcé ton nom, on l'a saisi au vol, en me disant qu'on te connaissait bien, que

tu étais une fort jolie personne et qu'on serait charmée de t'avoir à ses soirées. Te voilà de la maison. — Je suis bien sûre que mon amie te plaira et que vous vous entendrez très bien ensemble. Ah ! dame ! elle n'est plus de la première jeunesse. Tu me diras l'âge que tu lui donnes et je te dirai celui qu'elle a. Ça n'empêche pas qu'au bal, décolletée, avec tous ses diamants, l'ex-belle Mme Simpson ne fasse encore illusion. Des bras ! Des yeux ! Une façon de sourire que je n'ai vue qu'à elle ! Et quelle indulgence ! Elle ne se choque de rien ; elle comprend toutes les faiblesses ; il n'est pas de légèreté, si grande qu'elle soit, qui ne lui paraisse intéressante ou excusable. C'est une veritable grande dame. »

Du Mesnil, mécontent et choqué, tourne les yeux vers Lafont. Celui-ci, plus affecté encore, attendait ce regard ; ils échangent leur fâcheuse impression en hochant plusieurs fois la tête.

DU MESNIL, revenant sur la lettre.

Et quelle indulgence ! (il regarde Lafont, même jeu de scène.) Elle ne se choque de rien ! (Même jeu.) Elle comprend toutes les faiblesses ! (Même jeu.) Il n'est pas de légèreté, si grande qu'elle soit... (Allant à Clotilde qui se trouve placée entre les deux hommes ; à sa droite.) Je n'aime pas beaucoup la lettre de Pauline,

LAFONT, à sa gauche.

Votre amie, madame, est bien inconséquente.

DU MESNIL

Tu vois, hein, tu vois. Je la connais, cette Mme Simpson ; il court de drôles d'histoires sur son compte.

LAFONT

Mme Simpson a une réputation déplorable.

DU MESNIL

Tu entends, hein, tu entends. Je ne veux pas te mener dans une maison compromettante.

LAFONT

Votre place n'est pas là, je vous assure, au milieu de femmes déconsidérées.

DU MESNIL

Eh bien ? Ça doit te frapper de voir que Lafont et moi nous pensons exactement de la même manière.

CLOTILDE

C'est bien. Nous ferons ce que tu voudras. (Regardant Lafont.) Si nous n'allons pas chez Mme Simpson, nous irons ailleurs, voilà tout. Mais à l'avenir, tu attendras, pour parler de certaines choses, que nous soyons seuls. Je n'ai pas l'habitude de consulter des étrangers.

Elle les quitte brusquement.

DU MESNIL

Qu'est-ce que tu dis ? Lafont ! Un étranger ! (A Lafont.) Il y a donc de la brouille avec Clotilde ?

LAFONT

C'est toi, depuis que tu es ici, qui l'irrites bien inutilement.

DU MESNIL, allant à Clotilde.

Je m'en vais.

CLOTILDE, sèchement.

Bon voyage !

DU MESNIL

Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?

CLOTILDE

Ce qui me plaira.

DU MESNIL

Où dinons-nous ce soir ?

CLOTILDE

Je n'en sais rien.

DU MESNIL

Comme tu me réponds ?

CLOTILDE

Je vais me gêner avec un homme querelleur et désobligeant.

DU MESNIL

Tu tiens donc bien à aller à ce bal.

CLOTILDE

Il ne s'agit pas de ce bal. Je l'avais déjà oublié. Je n'ai plus vingt ans, je crois, pour me préoccuper d'un bal de plus ou de moins. Tu te plains ! Tu cries ! Tu frappes sur ta femme sans le plus petit égard pour elle ! Quelqu'un qui t'entendrait se ferait une bien triste idée et une bien fausse idée de notre intérieur.

DU MESNIL

Je plaisante, bébête, ne te fâche donc pas. Tu en trouveras beaucoup de maris comme moi. Je grogne pendant trois secondes, et, quand tu as décidé quelque chose, il faut toujours y arriver. Qui est-ce qui est le maître ici ? (Elle sourit.) Je pense beaucoup à cette recette, qui serait une grosse affaire pour nous et qui devrait te préoccuper davantage. Allons, Clotilde, bien raisonnablement, crois-tu que je réussisse ?

CLOTILDE

Nous verrons.

DU MESNIL

J'ai des titres, n'est-ce pas ?

CLOTILDE

Les titres ! Ça ne compte pas.

DU MESNIL

Je suis appuyé par des hommes compétents.

CLOTILDE

Ils n'ont pas d'influence.

DU MESNIL

Et ce grand patronage de l'Institut ne te paraît pas décisif ?

CLOTILDE

Tu ne veux pas que je m'en mêle, tu as peut-être tort.

DU MESNIL

Qu'est-ce que tu ferais ?

CLOTILDE

Mille choses qui ne coûtent rien à une femme et dont elle s'occupe en se promenant. Je mettrais toutes mes amies en campagne, Pauline d'abord. Elle t'estime tant, Pauline ! Elle voudrait bien que son mari te ressemblât ! Pauline, qui est très liée avec Mme Simpson, l'aurait intéressée à notre ménage. Tu me fais rire quand tu ne veux pas aller chez Mme Simpson. Elle se moque bien de nous. Elle reçoit tout ce qu'il y a de mieux à Paris. Elle a tous les jours deux ou trois ministres à sa table. Elle t'aurait fait dîner avec eux. Tu leur aurais exposé ta situation, tranquillement, d'égal à égal, en fumant de gros cigares, comme tu les aimes, et le jour où tes hommes compétents seraient venus te dire : Nous sommes bien fâchés, la place était promise ; tu leur aurais répondu : Je le sais bien, j'ai ma nomination dans ma poche. Voilà comme je comprends les affaires !

DU MESNIL

Tu as peut-être raison. Écoute. Ne précipitons rien. Si je vois à un moment que les choses tournent mal et que mes relations ne suffisent pas, nous essayerons alors d'utiliser les tiennes.

CLOTILDE

Quand tu voudras... (Bas) Tu sais que c'est ma devise avec toi.

Ils rient.

DU MESNIL

Je vais voir mon oncle. Est-ce que j'emmène Lafont ou bien le gardes-tu ?

CLOTILDE

Je le garde. Il m'impatiente, mais il m'amuse. Son nez me fait toujours rire.

Ils rient.

DU MESNIL

Tu le traites mal, ce pauvre Lafont, qui est aimable et obligeant.

CLOTILDE, à l'oreille de son mari.

Je ne voudrais pas qu'un homme m'embrassât avec un nez pareil.

Ils rient.

DU MESNIL, allant à Lafont.

Allons, au revoir. Ne m'accompagne pas, va, si je suis aussi désagréable que le dit ma femme. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, qu'une femme et des enfants. On les aime beaucoup, on ne pense qu'à eux, on se trouverait tout bête s'ils vous manquaient, et ça n'empêche pas par moments de les envoyer à tous les diables.

Il sort.

SCÈNE III

CLOTILDE, LAFONT.

CLOTILDE

Voyez un peu que de prudence il faut avoir ; mon mari serait entré une minute plus tôt, j'étais perdue,

Un temps.

LAFONT

Vous vous êtes moquée de moi.

CLOTILDE

Comment cela ?

LAFONT

Avec cette lettre ! (Elle rit.) Il eût été si simple de me la montrer tout de suite.

CLOTILDE

Je pensais qu'elle ne vous ferait pas plaisir, je ne me suis pas trompée. Et puis c'était un piège que je vous tendais. Je voulais savoir si vous vous arrêteriez à temps.

LAFONT

Pour une autre fois.

CLOTILDE

Pour une autre fois précisément. Êtes-vous bête, mon ami, et malchanceux dans vos suppositions. Tenez, je veux bien faire quelque chose pour vous,

quoique vous ne le méritiez guère. Mon mari ouvre toutes mes lettres, toutes, sans exception, je l'ai préféré ainsi, vous voilà tranquille de ce côté. Asseyez-vous et causons un peu, je vous en prie. Causons sans nous fâcher, n'est-ce pas? Mon mari d'une part, vous de l'autre, c'est peut-être beaucoup dans le même jour. Voulez-vous me dire quelle mouche vous pique et ce que signifie cette jalousie, qui pourrait devenir inquiétante? Ça vous a pris tout d'un coup, sans crier gare...., aux environs du 15 janvier. (Il la regarde, elle sourit.) J'ai une raison pour me rappeler cette date.

LAFONT

Quelle raison?

CLOTILDE

J'en ai une, ça suffit. Vous n'allez pas maintenant vous arrêter sur chaque mot. Allons, parlez un peu, je vous écoute.

LAFONT, après avoir hésité

D'où venez-vous?

CLOTILDE, riant.

C'est vrai, je vous demande pardon, mon ami. J'oubliais que vous m'aviez fait cette question plusieurs fois et que je n'y avais pas encore répondu. J'avais un rendez-vous, ne vous emportez pas, avec ma modiste, où l'on ne rencontre que fort peu de messieurs, je vous assure. Vous me permettez bien d'aller de temps en temps chez ma modiste. Maintenant

faites ce que je désire et répondez-moi. Que je sache quels sont mes torts envers vous, j'aurai toujours bien de la peine à m'en trouver.

LAFONT

Je ne vous vois plus.

CLOTILDE

Bah ! Et que faites-vous donc en ce moment ? Est-ce que je ne suis pas là ? Tant pis pour vous, si vous perdez en discussions et en querelles un temps que nous pourrions employer plus agréablement.

LAFONT

Je vous ai attendue toute cette semaine..., la semaine dernière aussi..., la semaine précédente encore...

CLOTILDE

Taratata. Pourquoi pas depuis un an ? Et quand cela serait, quand je vous aurais manqué de parole, non pas une fois, mais cent fois, la belle raison pour supposer tout de suite des horreurs. Est-ce que je dispose toujours de moi comme je le voudrais ? Est-ce que je ne dépends pas de tout le monde ici ? (Lui touchant le bras.) Je suis mariée, vous n'avez pas l'air de le savoir... Il y a autre chose. Je veux que vous me disiez ce qu'il y a.

LAFONT

Il me semble que notre liaison ne vous intéresse plus... que vous souhaitez du nouveau et que vous

l'avez peut-être rencontré... que nous sommes à ce moment inévitable où commencent les mensonges, les mauvais tours... les petites infamies.

CLOTILDE

Je ne sais pas bien, mon ami, à quel moment toutes ces belles choses commencent ; vous êtes mieux renseigné que moi là-dessus. Je vous demande des faits, quelque chose de net, de précis et de positif, que je puisse anéantir d'un seul mot. Quant à ce qui se passe dans votre imagination, que voulez-vous que je vous réponde ? Elle ne me paraît pas bien folichonne, votre imagination, ni remplie de souvenirs couleur de rose.

LAFONT

Cette date... du 15 janvier... qui vous est restée si précise...

CLOTILDE, plus attentive.

Eh bien ? Cette date ?

LAFONT

Elle m'a frappé aussi.

CLOTILDE

Convenez que non, qu'elle ne vous a pas frappé du tout. Je m'en veux de vous avoir troublé avec cette date, qui signifie quelque chose pour moi et qui pour vous ne veut rien dire.

LAFONT

J'ai fait bien des remarques depuis.

CLOTILDE

Lesquelles ?

LAFONT

Bien des observations.

CLOTILDE

Quelles observations ?

LAFONT

Oh ! Ce n'est rien, ce sont des nuances. Mais les nuances ! Il ne faut pas jouer avec les nuances !

CLOTILDE

Voyons-les un peu, ces nuances.

LAFONT

Vous avez bien changé, ma chère Clotilde, sans vous en rendre compte. Vous me raillez d'abord, c'est désobligeant. Je vous trouve distraite, fort souvent et fort souvent aussi embarrassée. Je vois que vous me cachez ce que vous faites, je tremble alors de vous interroger. Il vous arrive quelquefois de vous contredire...

CLOTILDE

Ça m'étonne.

LAFONT

Vous me parlez de gens d'un tout autre monde que le vôtre et que vous savez par cœur du jour au lendemain ; comment ? C'est vous maintenant qui me racontez les scandales ; j'avais eu ce plaisir jusqu'ici

de vous les apprendre. Vos opinions politiques ne sont plus les mêmes !

CLOTILDE

Quel grand enfant vous êtes ! Et moi je suis là, qui vous écoute sérieusement. Mes opinions politiques ! Vous voulez dire que je suis réactionnaire ? Je n'ai pas varié. Oh ! pour ça, oui, vous avez raison, je suis une bonne réactionnaire. J'aime l'ordre, la tranquillité, les principes bien établis. Je veux que les églises soient ouvertes, s'il me prend l'envie d'y faire un tour. Je veux que les magasins aussi soient ouverts et pleins de jolies choses, que j'aie le plaisir de voir si je n'ai pas celui de les acheter. Mais en admettant que mes opinions politiques se fussent modifiées, il me semble que vous auriez moins que personne à vous en plaindre. Vous ne faites pas fi du monde nouveau. Vous êtes démocrate, c'est une mode aujourd'hui qui n'engage en rien, on l'est dans tous les partis. Vous êtes un libre penseur ! Je crois que vous vous entendriez très bien avec une maîtresse qui n'aurait pas de religion, quelle horreur !... Qu'est-ce que vient de vous dire mon mari, je vous prie ?

LAFONT

Il m'a parlé d'une position qu'il désire obtenir et qu'on va peut-être lui donner.

CLOTILDE

Ça ne vous a pas intéressé ?

LAFONT

Beaucoup.

CLOTILDE

Vous me dites beaucoup comme vous me diriez pas du tout. Comment le trouvez-vous, mon mari ?

LAFONT

Bien.

CLOTILDE

Il ne vous paraît pas soucieux et fatigué ?

LAFONT

Non.

CLOTILDE

Passons. Je ne sais pas pourquoi je vous parle d'Adolphe, pour l'affection qne vous lui portez. Ça ne fait rien. Voilà où je voulais en venir. Ainsi, vous savez que mon mari attend une position ; il l'attend du gouvernement, cela va sans dire. Quel que soit le gouvernement, lorsqu'on désire uue position, c'est bien à lui qu'il faut s'adresser. Et vous croyez que j'irais critiquer le gouvernement au moment même où il s'occupe de nous ? Un homme ferait ça. C'est toujours si bavard, un homme, si maladroit et si ingrat ! Les femmes, jamais !... Voulez-vous que je vous dise, mon ami ? Vous avez obéi à un fort vilain calcul. Vous avez cru peut-être qu'en allant de l'avant vous découvririez queique chose, mais vous ne savez rien et vous ne saurez rien... parce qu'il n'y a rien à savoir. C'est une leçon qui ne sera pas perdue pour moi. En attendant, écoutez bien ceci : il faut que vous soyez sage, patient, confiant, que vous vous

contentiez de ce qu'on vous donne, sans exiger l'impossible. Vous devez vous dire que je ne suis pas libre, que j'ai une maison à conduire et des relations à conserver ; la bagatelle ne vient qu'après. Songez aussi que la plus petite incartade de votre part peut me compromettre, et si mon mari apprenait quelque chose, me précipiter je ne sais où. Je ne veux pas, vous m'entendez bien, je ne veux pas vous retrouver une seconde fois comme aujourd'hui, planté devant ma porte, gesticulant et prêt à tout avaler, quand je reviens bien tranquillement de chez ma couturière. (Lafont, qui a écouté tout ce diecours tête baissée, la relève tout d'un coup.) Eh bien ? Qu'est-ce qui vous prend maintenant ?

LAFONT

D'où venez-vous ?

CLOTILDE

Je viens de vous le dire.

LAFONT

Est-ce chez votre modiste ou chez votre couturière que vous êtes allée ?

CLOTILDE

Pourquoi ?

LAFONT

Répondez. Est-ce chez votre modiste ou chez votre couturière que vous êtes allée ?

CLOTILDE

J'ai été chez les deux, là, êtes-vous satisfait ?... Maintenant il faut vous lever et vous en aller.

LAFONT

Non.

CLOTILDE

Si.

LAFONT

Plus tard.

CLOTILDE

Tout de suite.

LAFONT

Quelle affaire vous presse ?

CLOTILDE

Aucune. Rien ne me presse.

LAFONT

Gardez-moi alors.

CLOTILDE

Ce n'est pas possible. Si mon mari revenait et qu'il vous trouvât encore ici, il pourrait se fâcher sérieusement. Allons, soyez raisonnable et dites-moi adieu. Vous parlerez moins une autre fois.

LAFONT

Clotilde ?

CLOTILDE

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

LAFONT

Je rentre chez moi.

CLOTILDE

Rentrez chez vous, mon ami, je ne vous en empêche pas.

LAFONT

Vous savez l'heure ?

CLOTILDE

A peu près.

LAFONT

La journée n'est pas encore finie.

CLOTILDE

Elle ne commence pas non plus.

LAFONT

Vous n'avez que votre chapeau à mettre, ce n'est pas grand'chose.

CLOTILDE

Je vous voyais venir. J'aurais été bien surprise si toutes vos histoires avaient fini autrement.

LAFONT

Mettez votre chapeau, voulez-vous ?

CLOTILDE

Soit. C'est la seule bonne idée que vous ayez eue, il est bien juste que j'en profite. Allez-vous-en.

LAFONT

Vous me suivez ?

CLOTILDE

Je vous suis.

LAFONT

Dans un instant ?

CLOTILDE

Dans un instant. Mais partez donc.

LAFONT

A tout à l'heure ?

CLOTILDE

A tout à l'heure.

Il sort. Clotilde va sonner.

ADÈLE, entrant.

Madame m'a sonnée ?

CLOTILDE

Adèle, donnez-moi ma robe de chambre et mes pantoufles, je ne ressortirai pas.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, elle est habillée, prête à sortir, et jette un dernier coup d'œil sur sa toilette.

Je suis bien, Adèle ?

ADÈLE

Oui madame.

CLOTILDE

Très bien ?

ADÈLE

Très bien, madame.

CLOTILDE

Dites-moi l'heure.

ADÈLE

Trois heures bientôt, madame.

CLOTILDE

J'ai tout ce qu'il me faut sur cette table ?

ADÈLE

Tout ce que madame prend d'habitude. Ses clefs, son carnet, sa boîte de poudre de riz.

CLOTILDE

Donnez-les-moi.

ADÈLE, d'un air entendu.

Madame ne reviendra pas aujourd'hui.

CLOTILDE

C'est possible.

ADÈLE, même ton.

C'est probable.

CLOTILDE

Pourquoi ?

ADÈLE

Je crois que monsieur a son dîner d'économistes ; il ne le manquerait pas pour un empire.

CLOTILDE

Eh bien ?

ADÈLE

J'ai remarqué que madame passait ce jour-là chez une amie de pension, que le mari de madame ne voit jamais.

CLOTILDE

Vous écoutez donc ce que l'on dit ?

ADÈLE

Je n'écoute pas, non, madame... Je saisis seulement quelques mots au passage... J'avais prévenu madame que mon frère...

CLOTILDE

Je le connais, votre frère ! Vous désirez sortir, c'est bien, sortez.

ADÈLE

Merci, madame. (Clotilde se dirige vers la porte du fond.) Madame ne voit plus rien à me commander ?

CLOTILDE

Non. Que la cuisinière ne s'éloigne pas et que monsieur l'ait à sa disposition, quand il rentrera s'habiller.

ADÈLE

Oui, madame. Madame ne veut pas que j'aille lui chercher une voiture ?

CLOTILDE

C'est inutile. J'en trouverai une sur mon chemin.

ADÈLE, suivant Clotilde.

A revoir, madame... Bon plaisir.

Arrivées à la porte du fond, un coup de timbre les arrête brusquement ; pause.

ADÈLE

On a sonné, madame.

CLOTILDE

J'ai bien entendu. (Revenant en scène.) Trois heures ! Il ne m'a pas vue depuis fort longtemps ! Il sait que c'est aujourd'hui le dîner des économistes ! Je devais m'attendre à quelque bourrasque de sa part !

Un deuxième coup de timbre.

ADÈLE

Qu'est-ce que madame décide ?

CLOTILDE

Allez ouvrir, Adèle, je n'y suis pour personne.

ADÈLE

Si c'était M. Lafont, madame.

CLOTILDE

Je vous ai dit pour personne. Je ne reçois pas M. Lafont plutôt qu'un autre.

ADÈLE

Bien, madame.

CLOTILDE

Laissez vos portes ouvertes que j'entende ce qu'on vous dira. S'il s'agissait d'une affaire pour mon mari, vous feriez asseoir et je viendrais.

ADÈLE

C'est compris, madame. (Un troisième coup de timbre.) En voilà de l'impatience et bien inutile !

Elle sort.

SCÈNE II

CLOTILDE

J'ai eu tort de ne pas me presser. Je serais partie à l'heure qu'il est et l'on ne m'aurait pas ennuyée. (Allant à la porte du fond, qu'elle tient entr'ouverte.) C'est bien lui. Il ne pouvait pas manquer une si bonne occasion... Parle, mon ami, parle... Questionne la domestique... Je crois qu'il demande à Adèle où je suis... Il insiste... Comment ? Adèle le laisse entrer ! (Revenant en scène, pas à pas.) Il vient, ma foi, il vient. Est-ce qu'il va se reposer ici ? Ah ! les hommes ! Quand nous ne les aimons plus, voilà comme ils se conduisent avec nous !

Elle entre vivement à droite.

SCÈNE III

LAFONT, ADÈLE, CLOTILDE, derrière la porte.

LAFONT, entrant.

C'est bien, mademoiselle, c'est bien.

ADÈLE

Pourquoi monsieur ne m'écoute-t-il pas ? Monsieur voit bien qu'il n'y a personne.

LAFONT

Je vais attendre.

ADÈLE

Attendre quoi ? Monsieur et madame viennent de sortir.

LAFONT, après avoir hésité.

Ensemble ?

ADÈLE

Non, monsieur, pas ensemble. Monsieur est parti de son côté et madame du sien.

LAFONT

Monsieur a-t-il dit l'heure où il serait chez lui ?

ADÈLE

Je sais seulement que madame ne rentrera pas. Elle dîne en ville.

LAFONT, après avoir hésité.

Avec monsieur ?

ADÈLE

Sans monsieur. Monsieur dîne de son côté et Madame du sien.

LAFONT

Allez à vos affaires, mademoiselle. Je vois là de quoi écrire, je laisserai un petit mot.

ADÈLE

Comme monsieur voudra. Ce n'est pas moi qui commande ici, je ne peux pas mettre monsieur à la porte.

Elle sort.

SCÈNE IV

LAFONT, CLOTILDE, derrière la porte.

LAFONT

Je suis entré, je ne sais pas pourquoi je suis entré, c'est encore une sottise que j'ai faite... Il faut me calmer et prendre mon parti d'une séparation nécessaire... On ne peut pas, à Paris, conserver une maîtresse un peu convenable, ce n'est pas possible. Plus elle est convenable et moins on la conserve... J'aurai une explication avec Clotilde, une explication sanglante ! ce sera plus gentil de ma part, et je la quitterai définitivement. Je m'agite, je cours, je la cherche à droite pendant qu'elle s'échappe à gauche, à quoi bon ? Qu'est-ce que j'apprendrais de plus ?... Elle est la maîtresse de ce M. Mercier, c'est clair comme le jour. Depuis quand ? Quel avantage aurais-je à le savoir ? Pourquoi ? Ah ! Pourquoi ? Je serais bien embarrassé de dire pourquoi. Elle ne l'aime peut-être pas, c'est une consolation... Qu'est-ce que

je vais faire ? Si Adolphe était là au moins, nous aurions fini la journée ensemble. C'est vrai. Quand le cœur me manque et que Clotilde m'a mis sens dessus dessous, c'est encore avec son mari que je me trouve le mieux. Je me sens moins seul. La position d'Adolphe me console un peu de la mienne ; elle est moins bonne ; certainement elle est moins bonne. Si Clotilde ne me doit rien après tout, elle a de bien grands torts envers son mari... Je suis bien fort pour juger sévèrement sa conduite, quand je me mets à la place de son mari... Quelle désolation ! Je me trouve tout d'un coup isolé, sans un lien, la mort dans l'âme, devant une situation des plus vulgaires et que je vais creuser indéfiniment ! Allons, les hommes ne sont guère heureux ; célibataire ou cocu, il y a bien peu de choix.

CLOTILDE

Tant pis, je me montre. Je saurai toujours ce qu'il me veut.

SCÈNE V

LAFONT, CLOTILDE.

LAFONT

Comment ! Vous êtes chez vous ?

CLOTILDE

Eh bien ! Qu'est-ce qu'il y a d'étrange à ce que je sois chez moi ? L'étrange, c'est que vous vous y

trouviez, vous, quand je condamne ma porte et qu'on vous le dit sur tous les tons. Voilà comme vous me remerciez de mon indulgence ! Vous ne savez plus qu'inventer pour me déplaire et je me laisse aller chaque fois à vous pardonner.

LAFONT

C'est votre faute !

CLOTILDE

Oh ! ne recommençons pas, je vous en prie. Pas de scène aujourd'hui, pas de scène ! Je ne m'y prêterais pas d'ailleurs. Aviez-vous une raison au moins, un prétexte, quelque découverte bien terrible et que vous ne pouviez pas garder plus longtemps ?

LAFONT

J'ai craint, je vous l'avoue, que vous ne fussiez souffrante.

CLOTILDE

C'est très gracieux de votre part. Vous m'avez vue, vous êtes rassuré (elle lui montre la porte en imitant le vol d'un oiseau avec la main), envolez-vous.

Un temps.

LAFONT

Vous sortez ?

CLOTILDE

Il me semble que je sors. Je n'ai pas l'habitude de me promener avec un chapeau dans mon appartement.

LAFONT

Vous êtes pressée ?

CLOTILDE

Je suis en retard.

LAFONT

Nous ne décidons rien.

CLOTILDE

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LAFONT

Je pensais que nous dînerions ensemble, si je suis toujours l'amie de pension.

CLOTILDE

Il n'y a plus d'amie de pension, ni pour vous ni pour personne. J'si réfléchi que ces escapades dans les restaurants avaient toutes sortes d'inconvénients. Elles m'entraînent dans des mensonges qui me révoltent et que je ne veux pas continuer... Est-ce que je n'ai pas raison ?

LAFONT

Ne me demandez pas ce que je pense.

CLOTILDE

Vous m'en voulez ?

LAFONT

Je m'attends à tout maintenant.

CLOTILDE

C'est toujours le plus sage, on n'a pas de déceptions de cette manière.

Un temps.

LAFONT, allant à elle.

Asseyez-vous, de bonne grâce, et causons bien affectueusement.

CLOTILDE

Je n'ai pas le temps... de causer. Un autre jour, demain, si vous voulez.

LAFONT

Demain je vous attendrai et il y aura quelque chose encore, au dernier moment, qui vous empêchera de venir.

CLOTILDE

Vous refusez demain ?... A votre aise. Ça me convient parfaitement. Je ne suis jamais pressée de me trouver avec des gens mécontents et désagréables.

LAFONT

C'est l'amour qui me rend ainsi.

CLOTILDE, du bout des lèvres.

Il est embêtant, l'amour !

LAFONT

Plaignez-vous, je vous le conseille, plaignez-vous. On voit bien que vous n'êtes pas à ma place. Je me désespère et je me morfonds de mon côté, pendant que vous galopez du vôtre.

CLOTILDE

Je galope ! Qu'est-ce que c'est que cette expression ? Admettons, ce qui est possible, que je me sois

un peu refroidie avec vous ; croyez-vous qu'on ramène une femme en agissant comme vous le faites, en la harcelant perpétuellement. C'est tout le contraire qui arrive ; on la fatigue, on l'impatiente, et on lui donne des idées dont elle était à mille lieues. (Se rapprochant de lui avec des apparences de tendresse qui le trompent.) Allez faire un petit voyage. (Mouvement de Lafont.) Oui, faites un petit voyage. Absentez-vous... six mois, ce n'est pas le diable. Une séparation en ce moment vous couviendrait fort bien, et vous n'en seriez que plus agréable à votre retour. Ne craignez rien de mon côté. Je ne suis pas une femme qui oublie facilement. Vous me retrouverez exactement la même. Voulez-vous ? Non, vous ne voulez pas. Vous ne pourriez pas vous absenter six mois, lorsque votre maîtresse vous le demande et qu'elle verrait là, de votre part, une véritable marque d'attachement.

Un temps.

LAFONT

Où allez-vous ?

CLOTILDE

C'est tout ce que vous trouvez à me répondre ?

LAFONT

Où allez-vous ?

CLOTILDE

J'étais si sûre que vous me feriez cette question, je l'attends depuis que vous êtes là.

LAFONT

Elle vous gêne ?

CLOTILDE

Nullement. Vous serez bien avancé, n'est-ce pas, quand vous saurez où je vais ? Et qu'est-ce qui m'empêcherait de vous dire : je vais là, et d'aller ailleurs.

LAFONT

Je vous suivrai.

CLOTILDE

Suivez-moi, je vous y engage ; ça vous a si bien réussi jusqu'ici. Prenez garde. Je suis très faible pour vous, très faible. Je tiens compte de tout, de l'état où je vous vois et des moments que nous avons passés ensemble ; mais ne vous croyez pas le droit d'en abuser. (En accentuant.) Je fais ce qui me plaît, et ça ne regarde personne que mon mari.

LAFONT

Vous me trompez !

CLOTILDE

Moi !... Avec qui ?... Qui ?... qui ?... qui ?... qui ?... Apprenez que des soupçons ne suffisent pas, et que pour accuser une femme, il faut avoir la preuve entre les mains. Quand cette preuve existe, quand la femme est véritablement coupable, un galant homme sait ce qu'il lui reste à faire, il la quitte... ou il se tait.

LAFONT

Clotilde !

CLOTILDE

Qui ?... Dites donc un nom, si vous savez seulement

lequel ! Je serais bien aise de le connaître, ce don Juan, que je fatigue peut-être de mes poursuites et qui ne se doute guère de son bonheur !... Vous me forcez à vous dire ce que j'aurais toujours voulu vous cacher. J'ai fait une grande faute ! J'avais un mari, des enfants, un intérieur adorable, j'ai voulu plus, j'ai voulu tout. J'ai rêvé comme toutes les femmes d'une existence unique, où mes devoirs seraient remplis sans que mon cœur fût sacrifié ; la terre et le ciel ! Vous vous êtes chargé de me démontrer l'impossible. Je ne sais pas ce qui se serait passé avec un autre, il ne pouvait rien m'arriver de pire. C'est fait, c'est fait, je ne vous en veux pas ; mais ça été la première et la dernière fois.

Elle tire son mouchoir et le porte à ses yeux avec une légère oppression.

LAFONT

Vous souffrez ?

CLOTILDE, gagnant un siège.

Ce n'est rien, ça passe.

LAFONT

J'ai eu tort.

CLOTILDE, profondément.

Très tort.

LAFONT

Je pars.

CLOTILDE

C'est ce que vous avez de mieux à faire.

Il s'éloigne et revient.

LAFONT

Oubliez un mot de trop qui ne signifie rien. Je ne le crois pas, que vous me trompiez. Vous êtes trop bonne et trop sincère ; vous appréciez au fond la tendresse que j'ai pour vous. Je croyais que vous m'attendiez et que notre petite fête ordinaire tenait toujours ; la colère m'a pris quand vous m'avez dit que non. Où allez-vous ? Faire des visites, retrouver une de vos amies. Est-ce un bien grand plaisir, ou une nécessité absolue ? Dégagez-vous, s'il le faut. Ecrivez que votre mari est malade et que vous restez près de lui, c'est bien simple. Faites ce que je vous demande. Rendez-moi cette journée qui m'appartient depuis bien longtemps et que vous m'aviez réservée jusqu'ici.

CLOTILDE

Je le voudrais que je ne le pourrais pas.

LAFONT

Pourquoi ?

CLOTILDE

On vient me chercher en voiture et l'on me mène au Bois.

LAFONT

Vous alliez sortir.

CLOTILDE

C'est une erreur. J'attendais.

LAFONT

Mme Simpson ?

CLOTILDE

Mme Simpson justement... Je dîne chez elle. (Se relevant.) Quel drôle d'homme vous êtes ! Vous prenez tout de travers, même ce qui devrait vous rassurer.

LAFONT

Mme Simpson !

CLOTILDE

C'est vrai. J'oubliais que Mme Simpson n'est pas de vos amies et que vous avez voulu m'interdire sa maison. Une maison charmante, montée supérieurement et irréprochable ! Il y a peut-être des amourettes, je ne dis pas, c'est comme partout.

LAFONT

Mme Simpson, vous le savez bien, a la plus mauvaise réputation.

CLOTILDE

Tant pis pour ceux qui la lui ont faite ! Quand un homme a vu à une femme un bout de sa chemise, cette femme est sacrée pour lui, sacrée ! retenez ce principe et qu'il vous serve à l'occasion... Je suis épouvantée, je vous l'avoue. Je me demande où nous allons et ce que vous me préparez encore. L'offense la plus grave que puisse entendre une femme, vous venez de me la faire aujourd'hui. Après ? Qu'est-ce qui vous reste maintenant ? Je ne vois plus que les violences ! J'espère que vous serez maître de vous et que vous vous arrêterez aux violences ! Réfléchissez, mon ami ; il vaudrait mieux nous séparer tout de

suite, si vous deviez en venir aux violences ! Allons, je vous renvoie cette fois très sérieusement. Vous voilà tranquille, n'est-ce pas ? Quelque horreur que vous ayez pour Mme Simpson, vous préférez encore me savoir avec elle. Nous reprendrons cette idée de voyage et je vous y amènerai, je l'espère, la première fois que je vous verrai.

LAFONT, piteusement.

Demain ?

CLOTILDE

Ah ! demain. C'est donc changé maintenant ? Vous voulez bien m'attendre demain ? Soit ! Je n'ai qu'une parole. Mais veillez bien sur vous. Vous êtes assez calme en ce moment et bien convaincu, n'allez pas changer de l'autre côté de la porte. Vous avez l'escalier malheureux, je vous en avertis. Si d'ici à demain vous me faites un tour, si je vous rencontre... au Bois ou ailleurs, si j'aperçois le bout de votre joli nez quelque part, vous ne me revoyez de votre vie.

LAFONT

A demain ?

CLOTILDE

A demain.

Il sort vivement.

SCÈNE VI

CLOTILDE

Allons, il n'y a rien à dire. Il a été raisonnable. Quand il se fâche, c'est plaisant, mais j'ai toujours

peur de le voir pleurer. (Allant à la fenêtre.) Assurons-nous, avant de descendre, que je ne l'aurai pas derrière moi. Il s'en va, tristement, la tête basse. Pauvre garçon. Oh ! certainement, je lui ferai une petite visite demain. Qu'est-ce qui lui prend ? Il s'arrête. Il revient sur ses pas. Il entre dans la maison en face. Ah ! le monstre ! Il va me guetter et me tenir là jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue. Je vais lui montrer que je l'ai vu, c'est le seul moyen de le faire partir.

Du Mesnil entre par le fond ; son attitude est celle d'un homme mécontent et découragé ; il jette son chapeau sur un meuble et vient s'asseoir près de la table qu'il remue avec colère.

SCÈNE VII

CLOTILDE, DU MESNIL.

CLOTILDE, se retournant et apercevant son mari.

A l'autre maintenant ! (Le regardant mieux.) Adolphe ? Adolphe ? Qu'est-ce que tu fais là ? (Allant à lui.) Adolphe ? Réponds-moi donc !

DU MESNIL, durement.

Laisse-moi un peu, je te prie.

CLOTILDE

Qu'est-ce qui t'arrive ? En voilà une mine pour rentrer chez soi ! Je ne te connaisais pas encore la pareille !

DU MESNIL

Ne m'irrite pas davantage. Je ne suis pas en train de rire et d'écouter tes gamineries.

Un temps.

CLOTILDE, inquiète, changeant de ton.

Qu'est-ce qu'il y a ?

DU MESNIL

Tu le sauras, ce qu'il y a, tu le sauras toujours trop tôt.

CLOTILDE

C'est donc sérieux ?

DU MESNIL

Très sérieux.

CLOTILDE

Tu es fâché ?

DU MESNIL

On le serait à moins.

CLOTILDE

Tu es fâché... contre moi.

DU MESNIL

Il ne s'agit pas de toi. Tu allais sortir, sors. Sors ! (Elle fait un pas vers la porte.) Où vas-tu d'abord ?

CLOTILDE, revenant

Au Louvre.

DU MESNIL

Va au Louvre, va. Achète des chiffons, le moment est bien choisi.

CLOTILDE

Tu m'ennuies à la fin. Je ne bougerai pas avant que tu aies parlé. (Elle enlève son chapeau brusquement.) Je ne sors pas quand mon mari a de la peine et que je ne sais pas ce que c'est que cette peine. (S'asseyant.) S'il attend pour me la dire, c'est bien, j'attendrai aussi pour la connaître.

DU MESNIL, se levant et allant à elle.

Tu es bien gentille.

CLOTILDE

Parle donc, bêta.

DU MESNIL

Nous sommes flambés !

CLOTILDE

A quel propos ?

DU MESNIL

A quel propos ? Pour la recette.

CLOTILDE, se relevant.

C'est ça ! Comment, toi, un homme, tu te mets dans un état pareil et tu me révolutionnes par contre-coup pour une affaire qui n'a pas marché ! Elle n'a pas marché, voilà tout. C'est toujours ainsi les affaires. L'une manque, l'autre réussit, on profite de la bonne et l'on oublie la mauvaise. Tu croyais peut-être que j'allais me plaindre, et te faire des reproches, jamais, mon cher ami, jamais. Allons, remets-toi, et ne garde pas cette figure désolée. Qu'est-ce que tu deviendrais donc pour un malheur véritable ?

Si tu me perdais, par exemple !... Qui est-ce qui avait raison de nous deux ? Hein, ton oncle, le joli protecteur que nous avons là ! Il ne trouve rien de bien, ni ta situation, ni tes écrits, ni ta femme, et finalement, quand il s'occupe de quelque chose on peut être certain que ce sera un four. Je me demande comment il a pu entrer à l'Institut ? S'il n'était pas garçon, ça me ferait bien rire... Explique-moi un peu ce qui s'est passé. Tu m'as tout dit et je ne sais rien.

DU MESNIL

Je ne sais rien non plus.

CLOTILDE

C'est fini, n'est-ce pas, tout à fait fini ?

DU MESNIL

A peu près.

CLOTILDE

A peu près seulement ? Qu'est-ce que ça signifie : à peu près ? La recette est-elle donnée, oui ou non ?

DU MESNIL

Elle n'est pas encore donnée.

CLOTILDE

Il n'y a rien de fait alors ?

DU MESNIL

La recette va être donnée et l'on m'a fait comprendre qu'elle ne sera pas pour moi.

CLOTILDE

C'est bien. Voilà un renseignement. Et qui choisit-on à ta place ?

DU MESNIL, après avoir levé les bras en l'air.

Un homme... très ordinaire !

CLOTILDE

Je m'en doute bien. Marié ?

DU MESNIL

Quel intérêt ça a t-il ?

CLOTILDE

Réponds toujours.

DU MESNIL

Marié, oui.

CLOTILDE

Sa femme est jeune ?

DU MESNIL

De ton âge.

CLOTILDE

Jolie ?

DU MESNIL

Agréable.

CLOTILDE, plus bas.

Légère ?

DU MESNIL

On le dit.

CLOTILDE

Ah ! la mâtine !

DU MESNIL

Je te comprends.

CLOTILDE

Il est temps.

DU MESNIL

Tu te trompes. Ces choses-là ne se font jamais aux Finances.

CLOTILDE

En somme, personne n'est encore nommé, ni toi ni un autre, et tu t'es désespéré trop tôt, ce qui est ton habitude.

DU MESNIL

Soit ! Je le veux bien ! Que faire ?

CLOTILDE, après avoir réfléchi.

Ote-toi de là.

Elle passe brusquement devant lui, s'assied à la table et se met à écrire.

DU MESNIL

Dis-moi un peu...

CLOTILDE

Ne me trouble pas.

DU MESNIL

Entendons-nous d'abord.

CLOTILDE

C'est inutile... J'écris à Lolotte et je lui demande un rendez-vous ; elle comprendra qu'il s'agit d'affaires sérieuses.

DU MESNIL

Lolotte ! Qu'est-ce que c'est que ça, Lolotte ?

CLOTILDE

Lolotte, c'est Mme Simpson. Nous l'appelons Lolotte dans l'intimité, depuis qu'elle a joué le rôle de Chaumont ; ça lui fait plaisir.

DU MESNIL

C'est bien. Ecris à Lolotte. Tu diras ce que tu voudras. Si Lolotte réussit là où un membre de l'Institut a échoué, j'en serai charmé pour ma part, mais je plaindrai la France.

CLOTILDE

Laisse donc la France tranquille. Elle ne s'occupe pas de toi, ne t'occupe pas d'elle. (Se relevant. (As-tu quelque chose à faire en ce moment ?

DU MESNIL

Mon intention est de rester chez moi et de m'y enfermer pendant huit jours.

CLOTILDE

Je ne le veux pas. Je n'ai pas envie que tu te rendes malade pour une affaire qui peut encore très bien tourner. Tu vas prendre cette lettre et la porter chez Mme Simpson, ça te promènera. De là, tu iras voir ton oncle.

DU MESNIL

Pourquoi ? Un homme qui n'est bon à rien, tu le dis toi-même. Je vais lui écrire, à mon oncle, que

j'ai assez de ses conseils et qu'il dispose de son influence.

CLOTILDE

Je ne le veux pas. On sait que ton oncle s'est occupé d'une position pour nous, qui que ce soit qui nous l'obtienne, ce sera toujours à lui que nous la devrons, tu me comprends. Tu ne tiens pas à ce qu'on dise que Mme Simpson te protège et que nous enlevons des faveurs grâce à elle ou à son entourage.

DU MESNIL

C'est très juste. Je vais porter ta lettre et j'irai voir mon oncle. Mais les économistes se passeront de moi cette fois.

CLOTILDE

Je ne le veux pas. Pourquoi changer quelque chose à nos habitudes ? Ce n'est pas une corvée pour toi, ce dîner. Tu en reviens généralement fort tard, la tête assez en l'air, et avec des histoires qui me donnent un aperçu de votre conversation. Vous êtes entre hommes, vous dites des bêtises, vous avez raison. Ne te prive donc pas d'un plaisir, on n'en a pas tant en ce monde. Tu iras retrouver ces messieurs, dont le genre t'amuse, et moi ma petite amie qui serait désolée de ne pas me voir.

DU MESNIL

C'est bien. Je n'insiste pas. Mais aujourd'hui où je suis de très mauvaise humeur, j'aurais préféré rester avec toi.

CLOTILDE

Je te remercie. Ne le regrette pas, va. Ça se retrouvera.

DU MESNIL

Allons, au revoir, je vais porter ta lettre.

CLOTILDE

C'est cela. (Il se dirige vers le fond piteusement.) Tenons-nous droit, n'est-ce pas, et un peu de gaieté, si c'est possible. Ne mettons pas les autres dans la confidence de nos ennuis, ça ne sert à rien.

DU MESNIL, revenant.

Qu'est-ce que je dois dire à mon oncle ?

CLOTILDE

Ce que tu voudras.

DU MESNIL

Alors, c'est bien convenu, tu m'envoies à ce dîner. Tu m'y envoies dans des dispositions atroces.

CLOTILDE

Elles passeront... quand tu seras à table.

DU MESNIL

Je vais m'en flanquer jusque là.

Il sort.

SCÈNE VIII

CLOTILDE

Bovary ! Parlez donc de sagesse et de retenue à une femme. Qu'elle reste dans sa maison et sa maison prospèrera, je t'en moque. Qu'est-ce qu'il aurait fait, mon mari, s'il ne m'avait pas eue ? Sans compter que les honnêtes gens ont de la chance et que l'on est bien disposé pour eux ! Toujours, toujours, lorsqu'il y a quelque chose à donner, une place, une croix, une faveur, grande ou petite, et que deux candidats sont en présence, d'un côté, un brave homme, pas bien fort, mais modeste et méritant, et de l'autre, quelque farceur qui n'a pour lui que son savoir-faire ; toujours, c'est le farceur qui l'emporte et le bon monsieur qui est blackboulé ! Je finirai peut-être par sortir aujourd'hui. J'espère que M. Lafont se sera fatigué de m'attendre. Il ne se plaindra pas cette fois si je le distance pendant quelque temps. Filons ! (Elle se dirige à grands pas vers le fond ; la porte s'ouvre lentement et timidement ; Lafont paraît avec hésitation.) Ah ! C'est trop fort !

Elle revient précipitamment en scène, furieuse, avec une colère concentrée et comme une femme résolue à ne pas desserrer les dents.

SCÈNE IX

CLOTILDE, LAFONT.

LAFONT

Vous m'en voulez d'être revenu ?... Voici ce qui s'est passé. Je m'en allais, je vous le jure. Je ne vou-

lais plus penser à vous jusqu'à demain. J'aperçois votre mari qui rentrait, que devais-je faire ?... J'aurais été très heureux de lui serrer la main, mais vous préfériez peut-être qu'il ignorât ma visite, il était plus prudent alors de ne pas me montrer... Vous me dites toujours que je ne tiens compte de rien, quand je passe ma vie avec Adolphe à sauver les difficultés... Je me suis retourné vivement pendant que votre mari ne me voyait pas et je suis entré sous une porte cochère pour le laisser passer. Il est bien rentré, n'est-ce pas ? Vous avez dû le voir ? Je n'invente rien ?... Après, c'est vrai, j'ai été faible, il ne fallait pas rester là. Je me suis dit : Clotilde attend depuis longtemps Mme Simpson qui n'a pas l'air de venir beaucoup ; si ses projets ne tenaient plus, elle serait peut-être bien aise de me retrouver. Vous ne pouvez pas me reprocher une pensée bien tendre et bien modeste ?... Votre mari est ressorti, ça ne changeait pas les choses, il était en dehors de toutes les combinaisons... J'ai regardé encore une fois si la voiture de Mme Simpson arrivait, je n'ai rien vu venir, je suis remonté. Oh ! je suis remonté en tremblant, je vous assure, et je serais peut-être redescendu (riant) sans un de ces petits hasards qui sont toujours drôles : votre mari avait laissé la porte ouverte. Voyons, Clotilde, tout cela est bien simple, bien naturel, on ne se fâche pas pour si peu de chose... Dites un mot. Vous ne voulez pas me répondre ? Un mot ? Un seul... (S'éloignant.) C'est bien. Je vous laisse. Vous préférez décidément avoir cette journée à vous. A demain. (Revenant.) A demain ? (S'impatientant.) Dites un mot. Vous

ne voulez pas me dire un mot ? (S'éloignant.) Je suis tout à fait blessé, je vous le déclare. Vous me traitez depuis quelque temps trop légèrement et sans aucune considération pour le passé. (Revenant.) Vous êtes bien résolue à ne pas me répondre ? (S'éloignant.) Eh bien, comme vous voudrez, finissons-en. Vous ne m'aimez plus, je vous embarrasse, je n'ai plus de bien grandes joies avec vous quand je pourrais être heureux ailleurs, séparons-nous. (Revenant à elle et lui tendant la main.) Séparons-nous en gens d'esprit !... Voulez-vous que je vous dise ? Vous n'attendez personne. Vous allez retrouver votre amant et c'est avec lui que vous dînez ; soutenez donc le contraire ?... Je le connais. Je n'ai pas voulu vous le nommer tout à l'heure. C'est... monsieur... Ernest Mercier.

CLOTILDE

Alfred Mercier.

LAFONT

Alfred ?

CLOTILDE

Alfred Mercier.

LAFONT

Rue de la Madeleine, 28.

CLOTILDE

Boulevard de la Madeleine, 28.

LAFONT, troublé.

Clotilde ! Est-ce une moquerie de votre part, ou bien la vérité que vous m'avouez ?... C'est bien la vérité, n'est-ce pas ?... (Pleurant.) Ah ! Clotilde ! Clo-

tilde ! Qu'est-ce que vous venez de faire ? Il fallait me tromper délicatement sans que je le voie et sans me le dire. C'est bien la fin, cette fois, c'est bien la fin ! Adieu ! (S'arrêtant.) Adieu ?... Adieu !

Il sort.

SCÈNE X

CLOTILDE.

En voilà assez. J'ai bien voulu être complaisante et me prêter à une explication par hasard ; mais tous les jours, deux fois par jour, non. Ah ! bien, on en aurait de l'agrément avec des passions pareilles qui ne vous laissent pas le temps de respirer. Sans compter qu'on est toujours à deux doigts d'une catastrophe. C'est vrai. Je ne suis plus tranquille que quand mon mari est là.

ACTE TROISIÈME

Même décor. La porte de droite est ouverte à deux battants ; on a placé la table au milieu du salon pour y servir le café.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, SIMPSON, ADÈLE

CLOTILDE, elle est près de la table.

Monsieur Simpson ?

SIMPSON, il est assis et achève une tasse de café.

Madame ?

CLOTILDE

Vous faites ici comme chez votre mère, n'est-ce pas ? vous vous servirez.

SIMPSON

Oui, madame.

CLOTILDE, en donnant une tasse à Adèle

Portez cette tasse à monsieur et laissez-nous.

ADÈLE

Madame n'aura plus besoin de moi ?

CLOTILDE

Non.

ADÈLE

J'avais prévenu madame que mon frère...

CLOTILDE

Allez, vous me parlerez de cela plus tard.

ADÈLE, aigrement.

Bien, madame.

Elle sort, en emportant la tasse, par la porte de droite.

SCÈNE II

CLOTILDE, SIMPSON.

CLOTILDE, s'approchant lentement de Simpson, à mi-voix.

C'est donc bien vrai, vous quittez Paris décidément ?

SIMPSON

Décidément.

CLOTILDE

Aujourd'hui même ?

SIMPSON

Je prends le train de sept heures qui me mettra à minuit chez moi.

CLOTILDE

Vous malles sont faites ?

SIMPSON

Mon domestique les termine en ce moment.

CLOTILDE

Vous ne me demandez rien ?

SIMPSON

Il me reste si peu de temps vraiment que je craindrais de vous déranger.

CLOTILDE

Comme vous voudrez. (Elle le quitte ; il se lève et va poser sa tasse sur la table.) Qu'est-ce que pense votre mère de cette brusque résolution ?

SIMPSON

Ma mère est enchantée de me voir partir. C'est un peu pour elle que je m'en vais plus tôt que d'habitude. Elle m'a demandé d'inspecter sa propriété de fond en comble et de diriger les réparations qui seront nécessaires. Je veux que ma mère ne reconnaisse pas Croquignole, quand elle viendra s'y installer.

CLOTILDE

Si votre mère est de votre côté, je n'ai plus rien à dire.

SIMPSON

Vous aimez trop Paris ; vous n'admettez pas qu'on s'y trouve mal et qu'on puisse vivre ailleurs.

CLOTILDE

Je ne pense pas cela. Je trouve seulement qu'à

votre âge et dans votre situation un homme n'abandonne pas Paris volontiers, surtout s'il y était retenu par le plus léger attachement. L'hiver est à peine fini ; le temps est affreux ; personne ne songe encore à partir, excepté vous ; il faut que vous ayez une raison.

SIMPSON

J'en aurais une plutôt pour rester.

CLOTILDE

Alors pourquoi vous en allez-vous ?

SIMPSON

Je m'ennuie. Je suis irrité et humilié. Je me fais l'effet d'un pauvre dans votre Paris. Qu'est-ce que c'est que ce misérable entresol où je demeure ? J'ai honte pour moi de l'habiter ; c'est bien pis quand on me fait le plaisir de venir me voir. Ma mère se refuse toujours à me donner une installation comme je la voudrais. Elle préfère que je voyage. Je dépense beaucoup d'argent, sans en retirer ni plaisir ni honneur. Là-bas, à Croquignole, le décor change. Je mène grand train. Je compte dans le pays ; on me salue très bas quand je passe. J'ai sous la main tout ce qui me manque ici : mes chevaux, mes chiens... mes fusils. Vous savez que j'ai une magnifique collection de fusils qu'il me tarde toujours un peu de retrouver en bon état. Paris est agréable évidemment ; je m'y plairais peut-être autant qu'un autre, si j'y étais dans des conditions qui satisferaient mon amour-propre.

CLOTILDE

C'est ma faute. Je n'ai pas su vous consoler et vous conserver. Se quitter comme nous le faisons, de gaieté de cœur, après quatre mois seulement, le temps ne vous aura pas paru long, je l'espère.

SIMPSON

Cinq mois.

CLOTILDE

Croyez-vous ?

SIMPSON

Comptons ; 15 janvier, 15 février, 15 mars...

CLOTILDE

C'est très juste. Mettons cinq mois et n'en parlons plus.

Un temps.

SIMPSON, s'approchant d'elle.

Vous devriez venir cette année à Croquignole, quand ma mère sera là, avec une partie de sa société.

CLOTILDE

Ne comptez pas sur moi. Mon mari ne peut pas s'absenter si aisément.

SIMPSON

Vous le laisseriez.

CLOTILDE

Il n'aime pas ça.

SIMPSON

Vous vous retrouveriez avec votre amie, Mme Beaulieu, que les difficultés n'arrêtent pas, elle.

CLOTILDE

Oh ! Pauline, c'est différent. Elle a une fortune d'abord qui lui permet de faire ce qu'elle veut. Ensuite, son mari a eu de grands torts avec elle, elle en profite et elle a bien raison.

SIMPSON

Elle s'amuse, Mme Beaulieu ?

CLOTILDE

Je n'en sais rien. Nous sommes très liées avec Pauline, très liées, mais nous ne nous disons pas tout.

SIMPSON

C'est elle cependant qui vous a mise en relations avec ma mère.

CLOTILDE

Pauline n'a jamais su pourquoi je le désirais. Qu'est-ce qui vous fait supposer que Mme Beaulieu ne se conduise pas régulièrement, on vous a dit quelque chose sur elle ?

SIMPSON

Je lui connais une forte toquade pour un de mes amis.

CLOTILDE

Vous l'appelez ?

SIMPSON

Hector de Godefroy.

CLOTILDE

C'est un mensonge.

SIMPSON

A peine un secret.

CLOTILDE

Mme Beaulieu, vous ne pouvez pas l'ignorer, vit depuis des années avec un garçon charmant qui l'adore et qui ne la quitte jamais.

SIMPSON

Il se nomme ?

CLOTILDE, après avoir hésité, avec un sourire.

Alfred Mercier.

SIMPSON

Oui, mais Mme Beaulieu s'est amourachée, je me demande pourquoi, de mon ami Hector, et elle ne passe plus un jour sans le voir.

CLOTILDE

De qui le tenez-vous ?

SIMPSON

De Mme Beaulieu elle-même, qui ne recule pas devant des confidences de ce genre.

CLOTILDE

Quelle enfant que cette Pauline ! Elle ne pourrait pas garder ces choses-là pour elle !

SIMPSON, la quittant.

Voilà ce que j'apprécie encore en m'éloignant de Paris ; on enterre un tas d'histoires qui ne sont pas bien propres.

CLOTILDE

C'est pour mon amie que vous faites cette phrase ?

SIMPSON

Je crois qu'elle peut en prendre sa part.

CLOTILDE

Pauline a bien souffert, allez.

SIMPSON

Il n'y paraît guère aujourd'hui.

CLOTILDE

Vous lui avez peut-être fait la cour.

SIMPSON

L'idée ne m'en serait jamais venue.

CLOTILDE

Mme Beaulieu est tout bonnement adorable.

SIMPSON

Je n'aime pas à être confondu avec tout le monde.

CLOTILDE

Il faut bien cependant vous y attendre un peu.

SIMPSON

Les femmes ne seraient pas contentes, si elles vous entendaient.

CLOTILDE

Qu'est-ce que ça prouve ? Que nous sommes faibles, changeantes, coupables, si vous le voulez ; que

nous nous laissons entraîner toujours ; que nous rencontrons des maladroits qui ne nous aiment pas comme nous le voudrions, ou des ingrats, ce qui est pis, qui n'ont de l'estime et de l'affection que pour eux-mêmes ! Vous avez raison, du reste. Le plus sage serait de ne connaître ni les uns ni les autres ; de se fermer les yeux ; de se boucher les oreilles ; de se dire courageusement : ta place est là, restes-y. La vie ne serait peut-être pas très drôle ni très palpitante, mais on s'éviterait bien des tracas, bien des déceptions et bien des regrets.

SIMPSON

Qu'avez-vous ?

CLOTILDE

Laissez.

SIMPSON

Vous pleurez ?

CLOTILDE

Et bien sincèrement, je vous l'atteste.

SIMPSON

Pourquoi pleurez-vous, ma chère ?

CLOTILDE

Est-ce qu'on sait ? Il y a un peu de tout dans les larmes d'une femme.

SIMPSON

Je serais désolé que mon départ...

CLOTILDE

Non. Ne vous faites pas plus coupable que vous

ne l'êtes. On se rencontre, on se plaît, on se sépare, c'est l'histoire de tous les jours. Mais, messieurs, vous êtes bien accommodants pour obtenir nos bonnes grâces, et bien sévères quand nous vous les avons accordées. Allons ! Il faut que j'appelle mon mari, qui nous laisserait ensemble jusqu'à demain avec sa bonne foi et cette sublime ignorance de toutes nos folies. (Lui tendant la main.) Dites-moi adieu. Gardez de ces cinq mois un bon souvenir, c'est tout ce que je demande. Gardez-le pour vous seul, comme vous le devez et comme je peux y compter de votre part. C'est à vous que nous devons d'avoir réussi dans ce que nous désirions, mais le service n'est venu qu'après la faute, et il n'était pas nécessaire. Si vous voulez un jour, en passant, me serrer la main, vous connaissez maintenant la maison où vous avez fait tout ce qu'il faut pour y être bien reçu.

SIMPSON

Vous êtes charmante.

CLOTILDE

Je le sais. (Elle le quitte et va à la porte de droite.) Voyons, Adolphe, tu as assez fumé. Tu finiras tes journaux une autre fois. Adolphe, m'entends-tu ? M. Simpson prend son chapeau, lève-toi tout de suite, si tu veux descendre avec lui. (Revenant.) Mon mari vient.

SCÈNE III

LES MÊMES, DU MESNIL.

DU MESNIL, entrant et allant à Simpson.

Je me conduis comme un malappris avec vous, je vous abandonne.

SIMPSON

Ça ne fait rien.

DU MESNIL

J'ai pris cette habitude après mon déjeuner de me reposer un instant ; c'est le seul moment où je me sente bien chez moi.

SIMPSON

Vous êtes prêt ?

DU MESNIL

Quand vous voudrez.

SIMPSON

Partons alors.

DU MESNIL

Vous permettez que je dise un mot à ma femme.

SIMPSON

Certainement.

DU MESNIL, allant à Clotilde, bas.

Est-ce qu'il faut que je remercie ce jeune homme ?

CLOTILDE

Non. Nous l'avons invité à déjeuner, ça suffit.

DU MESNIL

Nous devons beaucoup à son ami du ministère.

CLOTILDE

C'est sa mère qui a tout fait... depuis que je lui ai écrit un mot devant toi, tu te souviens ?

DU MESNIL

Je ne savais pas que Mme Simpson avait un fils de cet âge-là ; comment le trouves-tu ?

CLOTILDE

Distingué.

DU MESNIL

De bien grands airs, hein ?

CLOTILDE

Ça ne me déplaît pas.

DU MESNIL

Qu'est-ce qu'il te disait ?

CLOTILDE

Que j'étais parfaite.

DU MESNIL

Au moral.

CLOTILDE

Au physique aussi.

DU MESNIL

Je suis bon enfant de vous avoir laissés ensemble.

CLOTILDE

Il part ce soir.

DU MESNIL

Il peut revenir aussi.

CLOTILDE, à l'oreille de son mari.

Ce n'est pas encore celui-là qui me fera oublier mes devoirs.

Elle le quitte.

SIMPSON, allant à Clotilde.

Vous voulez bien m'excuser, madame, de me retirer si vite.

CLOTILDE

Je sais que votre temps est compté, vous me l'avez dit, et je n'ose pas vous retenir.

SIMPSON

Je regrette déjà Paris avant de l'avoir quitté.

CLOTILDE

Vous allez l'oublier bien facilement.

SIMPSON

Ma mère vous verra bientôt sans doute et elle me donnera de vos nouvelles.

CLOTILDE

Nous lui demanderons aussi des vôtres.

SIMPSON

Rappelez-vous que vous êtes attendue à Croquignole.

CLOTILDE

Il n'est pas probable que vous m'y voyiez.

SIMPSON

Je ne me tiens pas pour battu. Si une occasion se présente pour moi de venir à Paris, et au besoin je la ferai naître, j'essayerai encore de vous décider.

CLOTILDE

Ne venez pas pour m'inviter, mais pour me voir.

SIMPSON

A bientôt alors.

CLOTILDE

A bientôt.

DU MESNIL

Qu'est-ce que je te disais ?

CLOTILDE

Qu'est-ce que je t'ai répondu ? Ne t'occupe pas de ça et fais tes affaires.

Il sort.

SCÈNE IV

CLOTILDE

Sotte aventure ! Tous ces jeunes gens d'aujourd'hui ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux. C'est sec, plein de prétentions, ça ne croit à rien ; ils aiment la pose, et voilà tout. Je pensais que M. Simp-

son, élevé par sa mère, s'attacherait sérieusement à une femme. Je n'ai pas à me plaindre de lui, du reste. Il a été toujours fort convenable et très obligeant... Il est un peu bête avec ses fusils... C'est bien fait pour moi. J'avais ce qu'il me fallait, un ami excellent, un second mari, autant dire. Je l'ai malmené de toutes les maniéres, il en a eu assez, ça se comprend. Qui sait ? Il me croit peut-être plus fâchée que je ne le suis, les hommes nous connaissent si peu. Nous sommes bien faibles, c'est vrai, avec celui qui nous plaît, mais nous revenons toujours à celui qui nous aime.

Un coup de timbre.

SCÈNE V

CLOTILDE, ADÈLE.

ADÈLE, entrant.

M. Lafont, madame.

CLOTILDE

Eh bien ? Pourquoi prenez-vous cet air étonné pour annoncer M. Lafont ?

ADÈLE

Madame va donc le recevoir ?

CLOTILDE

Certainement.

ADÈLE

Bien, madame.

CLOTILDE

Allez-vous-en maintenant. Adèle, si vous avez besoin de sortir.

ADÈLE

Merci, madame.

Elle fait entrer Lafont.

SCÈNE VI

CLOTILDE, LAFONT.

LAFONT, ému, lentement.

Bonjour.

CLOTILDE, d'une voix calculée.

Bonjour, mon ami.

LAFONT

Comment allez-vous ?

CLOTILDE

Doucement, bien doucement. Et vous ?

LAFONT

Mal. Très mal. Je vous dérange ?

CLOTILDE

Pas le moins du monde !

LAFONT

Vous alliez peut-être sortir ?

CLOTILDE

Ma foi, non. Je sors à peine maintenant. Où irais-je ?

LAFONT

Vous aviez du monde à déjeuner ?

CLOTILDE

Du monde, non, une personne.

LAFONT

Un ami ?

CLOTILDE

Un passant.

LAFONT

Vous le nommez ?

CLOTILDE, après avoir cherché.

Mon mari me l'a dit, mais je ne m'en souviens plus.

LAFONT

Je viens de les voir partir ensemble.

CLOTILDE

Vrai ? Vous étiez là sous mes fenêtres ? Si je l'avais su, je me serais montrée un instant. C'est très gentil de votre part. Au moins vous ne m'avez pas oubliée tout de suite.

LAFONT

Quel était ce monsieur ?

CLOTILDE

Un passant, je vous le répète, le premier venu. Il ne peut pas vous donner de l'ombrage ; mon mari me l'a présenté ce matin et ce soir il sera parti.

LAFONT

Vous me dites la vérité ?

CLOTILDE

Pourquoi vous mentirais-je maintenant ? Vous ne changez pas, vous, c'est une justice à vous rendre ! Venez ici, dans ce fauteuil, et tenez-vous-y, si c'est possible, que je ne vous voie pas marcher, remuer et vous agiter comme autrefois. Vous m'avez laissé de meilleurs souvenirs.

LAFONT

Clotilde !

CLOTILDE

Il n'y a plus de Clotilde.

LAFONT

Mon amie !

CLOTILDE

Un peu de calme, n'est-ce pas, et ne nous égarons pas si vite.

LAFONT

J'ai bien regretté, allez, cette scène ridicule, que vous pouviez empêcher si facilement. Regardez-moi. M. Alfred Mercier ! (Elle rit.) Que voulez-vous ? J'étais jaloux depuis longtemps de ce M. Mercier ; tous

mes soupçons se portaient sur lui. Mme Beaulieu ne se plaindra pas de votre discrétion.

CLOTILDE

C'est bien. Qu'est-ce que vous avez fait depuis que je ne vous ai vu ?

LAFONT

J'ai pensé à vous.

CLOTILDE

Cela se dit, cela. Après ?

LAFONT

Après ! J'ai vécu comme d'habitude.

CLOTILDE

Vous ne vous êtes pas absenté ?

LAFONT

Il fallait me déplacer, je n'en ai pas eu le courage.

CLOTILDE

Ces demoiselles ont-elles été gracieuses ? Vous ont-elles bien reçu ?

LAFONT

Je ne vous réponds pas.

CLOTILDE

Pourquoi ? Il est possible qu'autrefois une infidélité de votre part m'eût été sensible, très sensible ; mais ce qui vous était défendu alors vous est bien permis maintenant. Avec cela que je ne vous connais pas et

que vous êtes un homme à vous priver de consolations. Vous n'étiez pas toujours bien aimable, mon ami, ni bien gai, ni bien confiant, mais...

LAFONT

Mais...

CLOTILDE

Ne parlons pas de ces choses-là.

LAFONT

Je souffre beaucoup trop, je vous assure, pour songer à des consolations. Et puis, si le malheur veut que je vous ai perdue pour toujours, je ne chercherai pas à vous remplacer dans un monde que je ne fréquente plus.

CLOTILDE

Vous avez tort. Vous devriez retourner auprès de ces dames. Elles sont libres ; on ne se gêne pas avec elles ; elles aiment les histoires, les cris, les batailles ; vous ne trouverez jamais cela avec nous. Nous ne pouvons offrir qu'une affection paisible, sincère... et désintéressée.

LAFONT

C'est ce que je demande. C'est ce que nous demandons tous.

CLOTILDE

Alors, mon ami, il fallait prendre garde et ne pas risquer ce que vous teniez pour le plaisir de faire un coup de tête.

LAFONT

Clotilde ?

CLOTILDE

Quoi, mon ami ?

LAFONT

Donnez-moi votre main.

CLOTILDE

Non.

LAFONT

Vous pouvez bien me donner la main.

CLOTILDE

Plus tard, nous verrons. Ne prenez pas cet air-là, ou je vous renvoie à l'instant même.

LAFONT

Donnez-moi votre main.

CLOTILDE

Allons, la voici. Il vous faut l'autre maintenant.

LAFONT

Vous êtes bien froide.

CLOTILDE

Comment, froide ? Je vous fais asseoir près de moi et je vous permets de m'embrasser, vous ne pensiez pas que j'allais me jeter à votre cou, dès que vous entreriez.

LAFONT

Je suis là, comme un coupable. J'accepte tous les reproches que vous me faites ; je crois que vous en mériteriez aussi.

CLOTILDE

Aucun.

LAFONT

Est-ce ma faute ou la vôtre si nos relations ont changé tout à coup ? Il n'y avait pas d'homme plus heureux que moi, jusqu'au jour où votre existence a été bouleversée.

CLOTILDE

Qu'est-ce que vous dites ? Mon existence bouleversée ? Elle ne pouvait l'être que par vous, si je ne vous avais pas arrêté à temps.

LAFONT

Vous avez raison. Je ne sais pas pourquoi je reviens là-dessus. Laissons ce qui s'est passé.

CLOTILDE

Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous êtes incorrigible. Je vous reçois, je vous écoute, je crois que vous regrettez sincèrement une conduite inexplicable, je me dis que plus tard, si vous vous réformiez sérieusement, il ne serait pas impossible que je vous pardonne ; et vous me fâchez encore avec ce mauvais esprit que je déteste en vous et que je n'ai jamais réussi à vaincre. Il ne s'est rien passé du tout, vous entendez, rien, rien, rien, absolument rien !... Eloignez-vous.

LAFONT

Pourquoi ?

CLOTILDE

Eloignez-vous. Je désire me lever.

LAFONT

Non.

CLOTILDE

Si.

LAFONT

Restons comme nous sommes.

CLOTILDE

Laissez-moi me lever un instant... Vous ne partez pas encore...

LAFONT

Continuons.

CLOTILDE

Quelle exigence !

LAFONT

Vous ne souffrez pas ?

CLOTILDE

Je suis nerveuse et agitée.

LAFONT

Raison de plus.

CLOTILDE

Vous dites ?

LAFONT

J'ai bien de la peine aussi à me dominer.

CLOTILDE

Allons, ne vous troublez pas, je resterai assise.

LAFONT

Vous pensiez donc un peu à me pardonner ?

CLOTILDE

J'ai dit cela et j'ai eu tort.

LAFONT

Reprenons notre bonne existence d'autrefois.

CLOTILDE

A quoi bon ? Vous ne serez jamais heureux avec moi et je ne serai jamais tranquille avec vous ; vous ne voulez pas comprendre ma situation.

LAFONT

Quelle situation ?

CLOTILDE

Ma situation. Est-ce que je n'ai pas un mari, dont je dépends entièrement, et qui doit me trouver là toutes les fois qu'il le désire ? C'est bien le moins, vous l'avouerez. Voilà encore une bien grande faute de votre part et que vous vous éviteriez, si vous me connaissiez mieux.

LAFONT

Qu'est-ce que vous me reprochez ?

CLOTILDE

Vous n'aimez pas mon mari !

LAFONT

Mais si, je vous assure.

CLOTILDE

Mais non, je vous le garantis. Vous n'aimez pas Adolphe, je le vois à bien des choses. Ce sont peut-

être vos caractères qui ne s'accordent pas ou bien la position qui veut ça.

LAFONT

Quelle injustice ! Votre mari ! Il n'a jamais eu que deux amis en ce monde.

CLOTILDE

Deux ?

LAFONT

Oui, deux.

CLOTILDE

Lesquels ?

LAFONT

Vous et moi. (Ils rient.) Laissons de côté les autres et parlons de nous. Voyons, Clotilde, soyez sincère, est-il vrai que vous me plaisiez ?

CLOTILDE

Ça, oui. Je crois que je suis à votre goût.

LAFONT

Une affection comme la mienne ne se rencontre pas tous les jours ; vous en tenez compte ?

CLOTILDE

Certainement. C'est bien parce qu'elle me touche et que j'en tiens compte, que j'ai supporté toutes vos tempêtes.

LAFONT

Je suis bien doux d'ordinaire, bien tendre...

CLOTILDE

Je ne dis pas non. Vous savez parfaitement plaire quand vous le voulez bien, et vous trouvez quelquefois de fort jolies choses qui sont très agréables à entendre... Ce n'est pas vous qui parleriez de fusils à une femme.

LAFONT

Qu'est-ce que cela veut dire ?

CLOTILDE

Rien. Une sottise qu'on m'a contée. Ne faites pas attention.

LAFONT, se rapprochant d'elle.

Dites-moi que vous me pardonnez.

CLOTILDE, bas.

Oui... Soyez sage, n'est-ce pas ?

LAFONT

Vous me pardonnez... tout à fait ?

CLOTILDE

Tout à fait... Ne me tourmentez pas, j'irai vous voir.

LAFONT

Bientôt ?

CLOTILDE

Quand vous le voudrez... Prenez garde, je ne suis pas seule ici.

LAFONT

Clotilde !

CLOTILDE

Tu m'aimes ?

LAFONT

Je t'adore.

CLOTILDE, se relevant.

En aurons-nous dit des paroles inutiles pour nous retrouver au même point.

LAFONT, allant à elle.

Le regrettez-vous ?

CLOTILDE

Pas encore.

LAFONT

J'étais bien triste en venant ici ; je vous quitterai dans de meilleures dispositions.

CLOTILDE

Eh bien ! que cette petite leçon vous profite ! Plus de scènes, n'est-ce pas, plus de ces affreux soupçons qui désobligent une femme et qui sont si inutiles, Quand quelque chose va mal ou vous fait de la peine, dites-le-moi, je suis toujours disposée à entendre raison. Ecoutez. Je vais vous annoncer une nouvelle qui ne vous déplaira pas.

LAFONT

Voyons.

CLOTILDE

Je crois que mes beaux jours avec Mme Simpson sont finis.

LAFONT

Bah !

CLOTILDE

Oui.

LAFONT

Vous avez eu à vous plaindre d'elle ?

CLOTILDE

Non. Je n'ai eu qu'à me louer d'elle au contraire. Ce n'est pas précisément Mme Simpson que je ne veux plus voir, c'est sa maison où il me paraît préférable de ne pas aller.

LAFONT

Qu'est-ce que je vous avais dit tout de suite ?

CLOTILDE

Vous êtes plus fin que moi, voilà tout.

LAFONT

Je connais une autre personne, dont la société n'est pas bien bonne pour vous, et que vous devriez écarter aussi.

CLOTILDE

Vous allez me dire une bêtise, je vois ça d'ici. Cette personne, c'est...

LAFONT

Mme Beaulieu.

CLOTILDE

Moi, me fâcher avec Pauline, je voudrais bien savoir pourquoi ? Pourquoi ?

LAFONT

Il me semble...

CLOTILDE

Qu'est-ce qu'il vous semble ?

LAFONT

M. Mercier !

CLOTILDE

Eh bien ? M. Mercier ?

LAFONT

J'ai appris ce qui en est et ce que vous savez bien aussi.

CLOTILDE

Oui, je le sais. Après ?

LAFONT

Vous ne défendez pas Mme Beaulieu, je présume.

CLOTILDE

Ah ça ! pensez-vous un peu à ce que vous me dites ? Est-ce que vous allez reprocher à Pauline de faire pour M. Mercier ce que je fais pour vous ?

LAFONT

Ce n'est pas la même chose.

CLOTILDE

En êtes-vous sûr ? Expliquez-moi la différence.

LAFONT

J'en vois une.

CLOTILDE

Laquelle ? Allons. Dites un peu. Laquelle ?... Vous êtes tous les mêmes, messieurs. Pour vous, nous pou-

vons tout nous permettre, mais vous vous révoltez quand ce sont les autres qui en profitent. Plutôt que de vous occuper de Pauline, vous devriez songer à mon mari qui s'est plaint tous les jours qu'on ne vous voyait plus et qui va vous demander une explication.

LAFONT, montrant la seconde porte du fond.

C'est Adolphe que nous venons d'entendre rentrer ?

CLOTILDE

Oui, c'est Adolphe. Avez-vous pensé un peu à ce que vous lui diriez ?

LAFONT

Non.

CLOTILDE

Non. Ça vous fait rire. Tant pis pour vous, mon ami, vous vous tirerez de là comme vous pourrez.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DU MESNIL.

DU MESNIL

Te voilà, toi !

LAFONT, embarrassé.

Bonjour, mon cher.

DU MESNIL

Boujour. Pourquoi ne t'a-t-on pas vu depuis si longtemps ?

LAFONT, embarrassé.

Comment vas-tu ?

DU MESNIL

Je me porte à merveille. Tu ne réponds pas à ma question. Qu'est-ce qui s'est donc passé que tu aies disparu du jour au lendemain ?

CLOTILDE

Ne le tourmente pas. Il a eu un gros chagrin, n'est-ce pas, monsieur Lafont ?

LAFONT

Oui, madame.

DU MESNIL

Quel chagrin ?

CLOTILDE

Est-ce qu'il faut que je dise à mon mari ?

LAFONT

Si vous le voulez.

DU MESNIL

Parle donc.

CLOTILDE

Il était jaloux.

DU MESNIL

Jaloux ! (A Lafont.) Comment ! Tu es encore jaloux, à ton âge ? (A sa femme.) Et de qui diable était-il jaloux ? D'une femme qui lui appartient pas, bien entendu. Ces célibataires ! Ils ne se refusent rien. Ils sont jaloux par-dessus le marché. Veux-tu que je te dise l'opinion d'un économiste célèbre sur la jalousie ?

La jalousie, c'est la privation, pas autre chose. Si tu étais marié, tu ne serais pas privé et tu ne serais pas jaloux. Est-ce vrai, ça, Clotilde ?

CLOTILDE

Allons, tais-toi un peu.

DU MESNIL

Jaloux ! (A sa femme.) Est-ce que tu lui as dit ?

CLOTILDE

Quoi donc ?

DU MESNIL

Que j'étais nommé.

CLOTILDE

M. Lafont est le premier qui t'ait écrit pour te féliciter.

DU MESNIL

En effet. Je ne m'en souvenais plus. Il m'a écrit plutôt que de venir me voir... (A Lafont, en regardant sa femme avec intention.) C'est mon oncle, mon vieux bonhomme d'oncle, qui a enlevé cette affaire-là.

CLOTILDE

On le sait bien que c'est ton oncle, tu n'as pas besoin de le crier sur les toits.

DU MESNIL, à Lafont.

Eh bien ! Est-ce que ça ne vaut pas mieux d'être receveur que d'être jaloux, hein ? (A sa femme.) Ce pauvre Lafont ! Il n'est pas encore bien remis. Il n'a

pas son nez ordinaire... Ah ça ! t'a-t-elle trompé ou ne t'a-t-elle pas trompé ?

LAFONT

Laisse-moi donc !

DU MESNIL

Tu peux bien me dire ça, à moi. T'a-t-elle trompé ou ne t'a-t-elle pas trompé ?

CLOTILDE

Mon mari vous fait une question, répondez-y.

LAFONT

Que voulez-vous que je réponde ? Y a-t-il un homme, un seul, qui jurerait que sa maîtresse ne l'a pas trompé ? La mienne m'a dit que non, elle ne pouvait pas me dire oui. Nous nous sommes réconciliés, c'est ce que nous désirions sans doute l'un et l'autre.

CLOTILDE

Vraiment ! Il est bien fâcheux que cette dame ne soit pas ici pour vous entendre ; elle saurait l'opinion que vous avez d'elle et de toutes les femmes. La confiance, monsieur Lafont, la confiance, voilà le seul système qui réussisse avec nous.

DU MESNIL

Ç'a toujours été le mien, chère amie...

FIN

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Les Corbeaux..... 7
La Parisienne..... 199

Annonay (Ardèche). — Imp. J. ROYER.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 003482964b